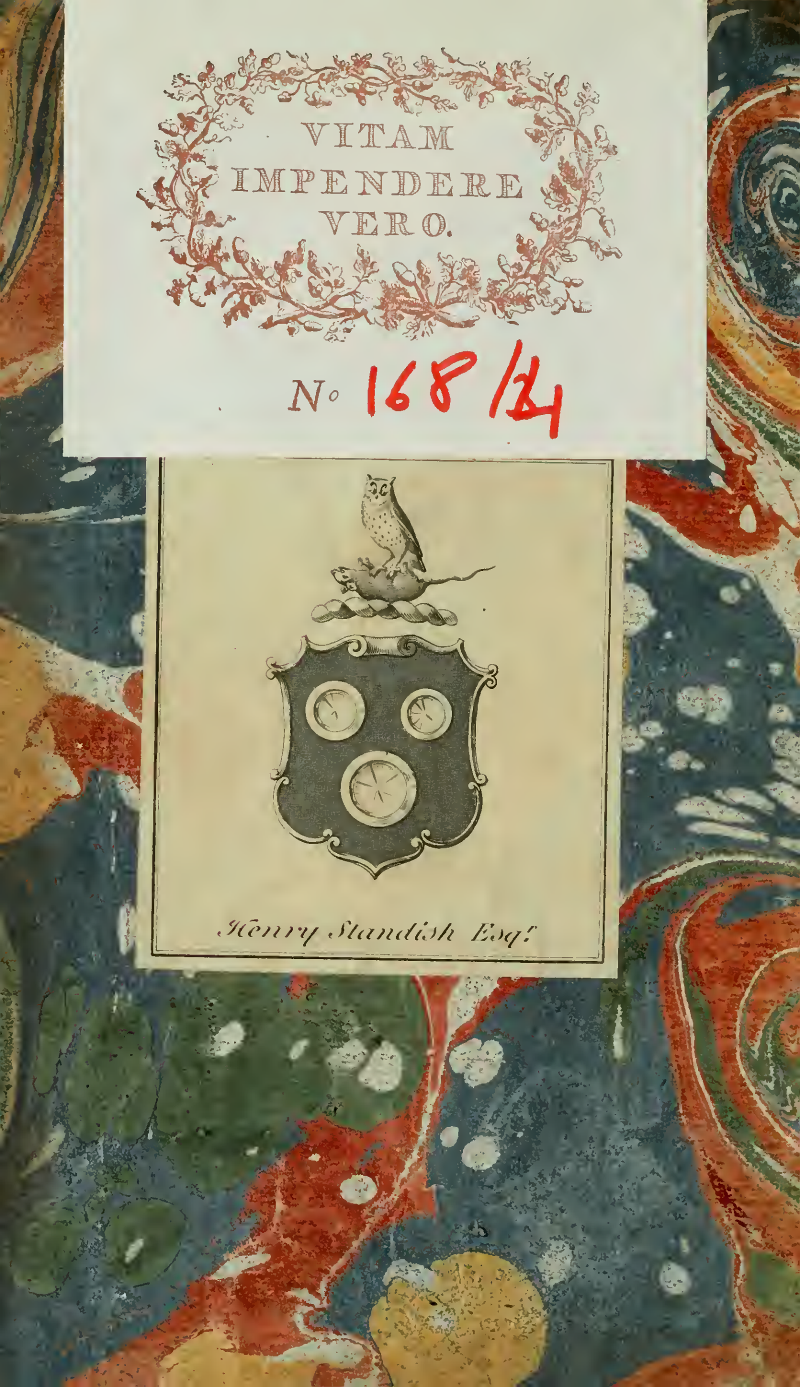



VITAM
IMPENDERE
VERO.
No 168/4
Henry Standish Esq.r



ŒUVRES

DE

M. ROUSSEAU

DE GENEVE.

TOME IV.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvresdemrousse04rous



Ch. Eisen Inv. *De Longueil Sculp.*

ŒUVRES

DE

M. ROUSSEAU

DE GENEVE.

NOUVELLE ÉDITION

Revue, corrigée, & augmentée de plusieurs morceaux qui n'avoient point encore paru.

TOME IV.



A NEUCHATEL.

M. DCC. LXIV.

ŒUVRES
DIVERSES
DE M. J. J. ROUSSEAU.

J. J. ROUSSEAU
CITOYEN DE GENÈVE,
A M. D'ALEMBERT,

De l'Académie Françoise, &c. &c. &c.

Sur son Article GENÈVE

Dans le VII. Volume de l'ENCYCLOPÉDIE,

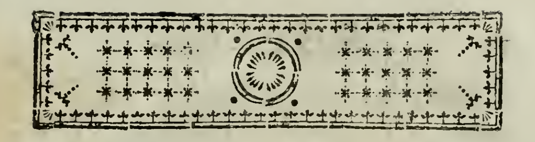
ET PARTICULIEREMENT,

Sur le projet d'établir un Théâtre de Comédie en cette Ville;

AVEC:

LES RÉPONSES A CETTE LETTRE.

Dii meliora piis, erroremque hostibus illum.



PRÉFACE.

J'Ai tort, ſi j'ai pris en cette occaſion la plume ſans néceſſité. Il ne peut m'être ni avantageux, ni agréable de m'attaquer à M. d'Alembert. Je conſidere ſa perſonne : j'admire ſes talens : j'aime ſes ouvrages : je ſuis ſenſible au bien qu'il a dit de mon pays : honoré moi-même de ſes éloges, un juſte retour d'honnêteté m'oblige à toutes ſortes d'égards envers lui ; mais les égards ne l'emportent ſur les devoirs que pour ceux dont toute la morale conſiſte en apparences. Juſtice & vérité, voilà les premiers devoirs de l'homme. Humanité, patrie, voilà ſes premieres affections.

Toutes les fois que des ménagemens particuliers lui font changer cet ordre , il eſt coupable. Puis-je l'être en faiſant ce que j'ai dû? Pour me répondre , il faut avoir une patrie à ſervir , & plus d'amour pour ſes devoirs que de crainte de déplaire aux hommes.

Comme tout le monde n'a pas ſous les yeux l'Encyclopédie , je vais tranſcrire ici de l'article *Genève*, le paſſage qui m'a mis la plume à la main. Il auroit dû l'en faire tomber , ſi j'aſpirois à l'honneur de bien écrire ; mais j'oſe en rechercher un autre , dans lequel je ne crains la concurrence de perſonne. En liſant ce paſſage iſolé , plus d'un lecteur ſera ſurpris du zele qui l'a pu dicter : en le liſant dans ſon article , on trouvera que la Comédie qui n'eſt pas à Genève , & qui pourroit y être , tient la huitieme partie

de la place qu'occupent les choses qui y sont.

»On ne souffre point de Comédie à Genève : ce n'est pas » qu'on y désapprouve les spectacles en eux-mêmes ; mais on » craint, dit-on, le goût de parure, de dissipation & de libertinage que les troupes de Comédiens répandent parmi la Jeunesse. Cependant ne seroit-il » pas possible de remédier à cet » inconvénient par des loix séveres » & bien exécutées sur la conduite des Comédiens ? Par ce » moyen, Genève auroit des » spectacles & des mœurs, & » jouiroit de l'avantage des uns » & des autres ; les représentations théâtrales formeroient le » goût des citoyens, & leur donneroient une finesse de tact, une » délicatesse de sentiment qu'il est » très-difficile d'acquérir sans ce

» ſecours ; la littérature en pro-
» fiteroit ſans que le libertinage
» fît des progrès, & Genève réu-
» niroit la ſageſſe de Lacédémone
» à la politeſſe d'Athenes. Une
» autre conſidération, digne d'u-
» ne République ſi ſage & ſi éclai-
» rée, devroit peut-être l'enga-
» ger à permettre les ſpectacles.
» Le préjugé barbare contre la
» profeſſion de Comédien, l'eſ-
» pece d'aviliſſement où nous
» avons mis ces hommes ſi néceſ-
» ſaires au progrès & au ſoutien
» des arts, eſt certainement une
» des principales cauſes qui con-
» tribuent au déreglement que
» nous leur reprochons ; ils cher-
» chent à ſe dédommager par les
» plaiſirs, de l'eſtime que leur
» état ne peut obtenir. Parmi nous,
» un Comédien qui a des mœurs
» eſt doublement reſpectable ;
» mais à peine lui en ſçait-on gré.

» Le traitant qui insulte à l'indi-
» gence publique & qui s'en nour-
» rit, le courtisan qui rampe &
» qui ne paye point ses dettes :
» voilà l'espece d'hommes que
» nous honorons le plus. Si les
» Comédiens étoient non-seule-
» ment soufferts à Genève, mais
» contenus d'abord par des ré-
» glemens sages, protégés en-
» suite & même considérés dès
» qu'ils en seroient dignes, en-
» fin absolument placés sur la mê-
» me ligne que les autres citoyens,
» cette ville auroit bientôt l'a-
» vantage de posséder ce qu'on
» croit si rare & qui ne l'est que
» par notre faute : une troupe
» de Comédiens estimables. Ajoû-
» tons que cette troupe devien-
» droit bientôt la meilleure de
» l'Europe ; plusieurs personnes,
» pleines de goût & de disposi-
» tions pour le théâtre, & qui

» craignent de se déshonorer par-
» mi nous en s'y livrant, accour-
» roient à Genève, pour culti-
» ver non-seulement sans honte,
» mais même avec estime, un ta-
» lent si agréable & si peu com-
» mun. Le séjour de cette ville,
» que bien des François regar-
» dent comme triste par la priva-
» tion des spectacles, deviendroit
» alors le séjour des plaisirs hon-
» nêtes, comme il est celui de la
» Philosophie & de la liberté; &
» les Etrangers ne seroient plus
» surpris de voir que, dans une
» ville où les spectacles décens
» & réguliers sont défendus, on
» permette des farces grossieres
» & sans esprit, aussi contraires
» au bon goût qu'aux bonnes
» mœurs. Ce n'est pas tout : peu-
» à-peu l'exemple des Comédiens
» de Genève, la régularité de
» leur conduite, & la considé-

» ration dont elle les feroit jouir, » ſerviroient de modele aux Co- » médiens des autres nations, & » de leçon à ceux qui les ont trai- » tés juſqu'ici avec tant de ri- » gueur & même d'inconſéquen- » ce. On ne les verroit pas d'un » côté penſionnés par le Gou- » vernement, & de l'autre un ob- » jet d'anathême ; nos Prêtres » perdroient l'habitude de les ex- » communier, & nos bourgeois » de les regarder avec mépris ; » & une petite République au- » roit la gloire d'avoir réformé » l'Europe ſur ce point, plus im- » portant, peut-être, qu'on ne » penſe ».

VOILA certainement le tableau le plus agréable & le plus ſéduiſant qu'on pût nous offrir ; mais voilà en même tems le plus dangereux conſeil qu'on pût nous donner. Du moins, tel eſt mon

ſentiment, & mes raiſons ſont dans cet écrit. Avec quelle avidité la Jeuneſſe de Genève, entraînée par une autorité d'un ſi grand poids, ne ſe livrera-t-elle point à des idées auxquelles elle n'a déjà que trop de penchant? Combien, depuis la publication de ce volume, de jeunes Genevois, d'ailleurs bons citoyens, n'attendent-ils que le moment de favoriſer l'établiſſement d'un théâtre, croyant rendre un ſervice à la patrie & preſque au genre humain? Voilà le ſujet de mes allarmes; voilà le mal que je voudrois prévenir. Je rends juſtice aux intentions de M. d'Alembert, j'eſpere qu'il voudra bien la rendre aux miennes: je n'ai pas plus d'envie de lui déplaire que lui de nous nuire. Mais enfin, quand je me tromperois, ne dois-je pas agir, parler ſelon ma conſcience

& mes lumieres ? Ai-je dû me taire ? L'ai-je pu, ſans trahir mon devoir & ma patrie ?

Pour avoir droit de garder le ſilence en cette occaſion, il faudroit que je n'euſſe jamais pris la plume ſur des ſujets moins néceſſaires. Douce obſcurité qui fit trente ans mon bonheur, il faudroit avoir toujours ſçu t'aimer ; il faudroit qu'on ignorât que j'ai eu quelques liaiſons avec les Editeurs de l'Encyclopédie, que jai fourni quelques articles à l'Ouvrage, que mon nom ſe trouve avec ceux des auteurs ; il faudroit que mon zele pour mon pays fût moins connu, qu'on ſuppoſât que l'article *Genève* m'eût échappé, ou qu'on ne pût inférer de mon ſilence que j'adhere à ce qu'il contient. Rien de tout cela ne pouvant être, il faut donc parler, il faut que je déſavoue ce que

je n'approuve point, afin qu'on ne m'impute pas d'autres ſentimens que les miens. Mes compatriotes n'ont pas beſoin de mes conſeils ; je le ſçais bien : mais moi, j'ai beſoin de m'honorer, en montrant que je penſe comme eux ſur nos maximes.

Je n'ignore pas combien cet écrit, ſi loin de ce qu'il devroit être, eſt loin même de ce que j'aurois pu faire en de plus heureux jours. Tant de choſes ont concouru à le mettre au-deſſous du médiocre où je pouvois autrefois atteindre, que je m'étonne qu'il ne ſoit pas pire encore. J'écrivois pour ma patrie : s'il étoit vrai que le zele tînt lieu de talent, j'aurois fait mieux que jamais ; mais j'ai vu ce qu'il falloit faire, & n'ai pu l'exécuter. J'ai dit froidement la vérité : qui eſt-ce qui ſe foucie d'elle ? triſte recommendation

pour un livre ! Pour être utile, il faut être agréable, & ma plume a perdu cet art-là. Tel me diſputera malignement cette perte. Soit : cependant je me ſens déchu, & l'on ne tombe pas au-deſſous de rien.

Premierement, il ne s'agit plus ici d'un vain babil de Philoſophie, mais d'une vérité de pratique importante à tout un peuple. Il ne s'agit plus de parler au petit nombre, mais au Public ; ni de faire penſer les autres, mais d'expliquer nettement ma penſée : il a donc fallu changer de ſtile. Pour me faire mieux entendre à tout le monde, j'ai dit moins de choſes en plus de mots ; & voulant être clair & ſimple, je me ſuis trouvé lâche & diffus.

Je comptois d'abord ſur une

feuille ou deux d'impreſſion tout au plus : j'ai commencé à la hâte ; & mon ſujet s'étendant ſous ma plume, je l'ai laiſſé aller ſans contrainte. J'étois malade & triſte ; &, quoique j'euſſe grand beſoin de diſtraction, je me ſentois ſi peu en état de penſer & d'écrire que, ſi l'idée d'un devoir à remplir ne m'eût ſoutenu, j'aurois jetté cent fois mon papier au feu. J'en ſuis devenu moins ſévere à moi-même. J'ai cherché dans mon travail quelque amuſement qui me le fît ſupporter. Je me ſuis jetté dans toutes les digreſſions qui ſe ſont préſentées, ſans prévoir combien, pour ſoulager mon ennui, j'en préparois peut-être au lecteur.

Le goût, le choix, la correction ne ſçauroient ſe trouver dans cet Ouvrage. Vivant ſeul, je n'ai pu le montrer à perſonne. J'avois

un Ariſtarque ſévere & judicieux : je ne l'ai plus, je n'en veux plus*; mais je le regretterai ſans ceſſe, & il manque bien plus encore à mon cœur qu'à mes écrits.

La ſolitude calme l'ame, & appaiſe les paſſions que le déſordre du monde a fait naître. Loin des vices qui nous irritent, on en parle avec moins d'indignation ; loin des maux qui nous touchent, le cœur en eſt moins ému. Depuis que je ne vois plus les hommes, j'ai preſque ceſſé de haïr les méchans. D'ailleurs, le mal qu'ils m'ont fait à moi-même m'ôte le droit d'en dire d'eux. Il

---

* Ad amicum etſi produxeris gladium, non deſperes ; eſt enim regreſſus ad amicum : ſi aperueris os triſte, non timeas ; eſt enim concordatio : excepto convicio, & improperio, & ſuperbiâ, & myſterii revelatione, & plagâ dolosâ. In his omnibus effugiet amicus. *Eccleſiaſtic.* XXII. 26. 27.

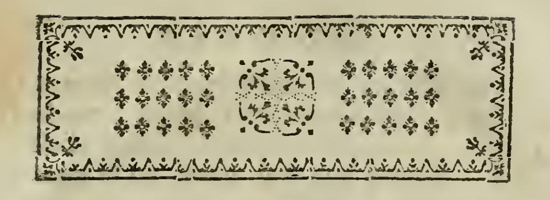
faut déſormais que je leur pardonne pour ne leur pas reſſembler. Sans y ſonger, je ſubſtituerois l'amour de la vengeance à celui de la juſtice ; il vaut mieux tout oublier. J'eſpere qu'on ne me trouvera plus cette âpreté qu'on me reprochoit, mais qui me faiſoit lire ; je conſens d'être moins lu, pourvu que je vive en paix.

A CES raiſons il s'en joint une autre plus cruelle & que je voudrois en vain diſſimuler ; le Public ne la ſentiroit que trop malgré moi. Si dans les eſſais ſortis de ma plume, ce papier eſt encore au-deſſous des autres, c'eſt moins la faute des circonſtances que la mienne : c'eſt que je ſuis au-deſſous de moi-même. Les maux du corps épuiſent l'ame : à force de ſouffrir, elle perd ſon reſſort. Un inſtant de fermentation paſſagere produiſit en moi quelque

quelque lueur de talent ; il s'est montré tard, il s'est éteint de bonne heure. En reprenant mon état naturel, je suis rentré dans le néant. Je n'eus qu'un moment, il est passé ; j'ai la honte de me survivre. Lecteur, si vous recevez ce dernier ouvrage avec indulgence, vous accueillirez mon ombre : car pour moi, je ne suis plus.

A MONTMORENCY, le 20 Mars 1758.





J. J. ROUSSEAU

CITOYEN DE GENÈVE,

A M. D'ALEMBERT.



J'Ai lu, Monſieur, avec plaiſir votre article, Genève, dans le 7me. Volume de l'*Encyclopédie*. En le reliſant avec plus de plaiſir encore, il m'a fourni quelques réflexions que j'ai cru pouvoir offrir, ſous vos auſpices, au Public & à mes Concitoyens. Il y a beaucoup à louer dans cet article; mais ſi les éloges dont vous honorez ma Patrie m'ôtent le droit de vous en rendre, ma ſincérité parlera pour moi: n'être pas de votre avis ſur quelques points, c'eſt aſſez m'expliquer ſur les autres.

Je commencerai par celui que j'ai le plus de répugnance à traiter, & dont

l'examen me convient le moins ; mais ſur lequel, par la raiſon que je viens de dire, le ſilence ne m'eſt pas permis. C'eſt le jugement que vous portez de la doctrine de nos Miniſtres en matiere de foi. Vous avez fait de ce corps reſpectable un éloge très-beau, très-vrai, très-propre à eux-ſeuls dans tous les Clergés du Monde, qu'augmente encore la conſidération qu'ils vous ont témoignée, en montrant qu'ils aiment la Philoſophie, & ne craignent pas l'œil du Philoſophe. Mais, Monſieur, quand on veut honorer les gens, il faut que ce ſoit à leur maniere, & non pas à la nôtre ; de peur qu'ils ne s'offenſent avec raiſon des louanges nuiſibles, qui, pour être données à bonne intention, n'en bleſſent pas moins l'état, l'intérêt, les opinions ou les préjugés de ceux qui en ſont l'objet. Ignorez-vous que tout nom de Secte eſt toujours odieux, & que de pareilles imputations, rarement ſans conſéquence pour des Laïques, ne le ſont jamais pour des Théologiens ?

Vous me direz qu'il eſt queſtion de faits & non de louanges, & que le Philoſophe a plus d'égard à la vérité qu'aux

hommes : mais cette prétendue vérité n'eſt pas ſi claire, ni ſi indifférente, que vous ſoyez en droit de l'avancer ſans de bonnes autorités ; & je ne vois pas où l'on en peut prendre, pour prouver que les ſentimens qu'un corps profeſſe & ſur leſquels il ſe conduit, ne ſont pas les ſiens. Vous me direz encore que vous n'attribuez point à tout le corps eccléſiaſtique les ſentimens dont vous parlez ; mais vous les attribuez à pluſieurs ; & pluſieurs dans un petit nombre ſont toujours une ſi grande partie, que le tout doit s'en reſſentir.

Plusieurs Paſteurs de Genève n'ont, ſelon vous, qu'un Socinianiſme parfait. Voilà ce que vous déclarez hautement, à la face de l'Europe. J'oſe vous demander comment vous l'avez appris ? Ce ne peut être que par vos propres conjectures, ou par le témoignage d'autrui, ou ſur l'aveu des Paſteurs en queſtion.

Or, dans les matieres de pur dogme, & qui ne tiennent point à la morale, comment peut-on juger de la foi d'autrui par conjecture ? Comment peut-on même en juger ſur la déclaration d'un

tiers, contre celle de la perſonne intéreſſée ? Qui ſçait mieux que moi ce que je crois ou ne crois pas ? & à qui doit-on s'en rapporter là-deſſus plutôt qu'à moi-même ? Qu'après avoir tiré des diſcours ou des écrits d'un honnête homme des conſéquences ſophiſtiques & déſavouées, un Prêtre acharné pourſuive l'Auteur ſur ces conſéquences, le Prêtre fait ſon métier & n'étonne perſonne : mais devons-nous honorer les gens de bien comme un fourbe les perſécute ? & le Philoſophe imitera-t-il des raiſonnemens captieux dont il fut ſi ſouvent la victime ?

Il reſteroit donc à penſer, ſur ceux de nos Paſteurs que vous prétendez être Sociniens parfaits & rejetter les peines éternelles, qu'ils vous ont confié là-deſſus leurs ſentimens particuliers : mais ſi c'étoit en effet leur ſentiment, & qu'ils vous l'euſſent confié, ſans doute ils vous l'auroient dit en ſecret, dans l'honnête & libre épanchement d'un commerce philoſophique ; ils l'auroient dit au Philoſophe, & non pas à l'Auteur. Ils n'en ont donc rien fait ; & ma preuve eſt ſans réplique : c'eſt que vous l'avez publié.

Je ne prétends point pour cela juger ni blâmer la doctrine que vous leur imputez ; je dis ſeulement qu'on n'a nul droit de la leur imputer, à moins qu'ils ne la reconnoiſſent ; & j'ajoûte qu'elle ne reſſemble en rien à celle dont ils nous inſtruiſent. Je ne ſçais ce que c'eſt que le Socinianiſme : ainſi je n'en puis parler, ni en bien, ni en mal ; & même ſur quelques notions confuſes de cette Secte & de ſon fondateur, je me ſens plus d'éloignement que de goût pour elle : mais, en général, je ſuis l'ami de toute Religion paiſible, où l'on ſert l'Etre éternel ſelon la raiſon qu'il nous a donnée. Quand un homme ne peut croire ce qu'il trouve abſurde, ce n'eſt pas ſa faute : c'eſt celle de ſa raiſon (*a*) ; & comment

(*a*) Je crois voir un principe qui, bien démontré comme il pourroit l'être, arracheroit à l'inſtant les armes des mains à l'intolérant & au ſuperſtitieux, & calmeroit cette fureur de faire des proſélites qui ſemble animer les incrédules. C'eſt que la raiſon humaine n'a pas de meſure commune bien déterminée, & qu'il eſt injuſte à tout homme de donner la ſienne pour regle à celle des autres.

Suppoſons de la bonne foi, ſans laquelle toute diſpute n'eſt que du caquet juſqu'à cer-

concevrai-je que Dieu le puniſſe de ne s'être pas fait un entendement (*b*) con-

tain point, il y a des principes communs, une évidence commune; & de plus, chacun a ſa propre raiſon qui le détermine : ainſi ce ſentiment ne mene point au Scepticiſme : mais auſſi les bornes générales de la raiſon n'étant point fixées, & nul n'ayant inſpection ſur celle d'autrui, voilà tout d'un coup le fier Dogmatique arrêté. Si jamais on pouvoit établir la paix où regnent l'intérêt, l'orgueil & l'opinion, c'eſt par-là qu'on termineroit à la fin les diſſenſions des Prêtres & des Philoſophes. Mais peut-être ne ſeroit-ce le compte ni des uns ni des autres; il n'y auroit plus ni perſécutions, ni diſputes : les premiers n'auroient perſonne à tourmenter; les ſeconds, perſonne à convaincre : autant vaudroit quitter le métier.

Si l'on me demandoit là-deſſus pourquoi donc je diſpute moi-même? je répondrois que je parle au plus grand nombre, que j'expoſe des vérités de pratique, que je me fonde ſur l'expérience, que je remplis mon devoir, & qu'après avoir dit ce que je penſe, je ne trouve point mauvais qu'on ne ſoit pas de mon avis.

(*b*) Il faut ſe reſſouvenir que j'ai à répondre à un Auteur qui n'eſt pas Proteſtant; & je crois lui répondre en effet, en montrant que ce qu'il accuſe nos Miniſtres de faire dans notre religion, s'y feroit inutilement, & ſe fait néceſſairement dans pluſieurs autres, ſans qu'on y ſonge.

traire à celui qu'il a reçu de lui ? Si un Docteur venoit m'ordonner de la part de

---

Le monde intellectuel, ſans en excepter la Géométrie, eſt plein de vérités incompréhenſibles, & pourtant inconteſtables; parce que la raiſon qui les démontre exiſtantes, ne peut les toucher, pour ainſi dire, à travers les bornes qui l'arrêtent, mais ſeulement les appervoir. Tel eſt le dogme de l'exiſtence de Dieu; tels ſont les myſteres admis dans les Communions Proteſtantes. Les myſteres qui heurtent la raiſon, pour me ſervir des termes de M. d'Alembert, ſont toute autre choſe. Leur contradiction même les fait rentrer dans ſes bornes; elle a toutes les priſes imaginables pour ſentir qu'ils n'exiſtent pas : car bien qu'on ne puiſſe voir une choſe abſurde, rien n'eſt ſi clair que l'abſurdité. Voilà ce qui arrive, lorſqu'on ſoutient à la fois deux propoſitions contradictoires. Si vous me dites qu'un eſpace d'un pouce eſt auſſi un eſpace d'un pied, vous ne dites point du tout une choſe myſtérieuſe, obſcure, incompréhenſible; vous dites, au-contraire, une abſurdité palpable, une choſe évidemment fauſſe. De quelque genre que ſoient les démonſtrations qui l'établiſſent, elles ne ſçauroient l'emporter ſur celle qui la détruit, parce qu'elle eſt tirée immédiatement des notions primitives qui ſervent de baſe à toute certitude humaine. Autrement la raiſon, dépoſant contre elle-même, nous forceroit à la recuſer; & loin de nous faire croire ceci ou cela;

Dieu de croire que la partie eſt plus grande que le tout, que pourrois-je penſer en moi-même, ſinon que cet homme vient m'ordonner d'être fou ? Sans doute l'Orthodoxe, qui ne voit nulle abſurdité dans les myſteres, eſt obligé de les croire : mais ſi le Socinien y en trouve, qu'a-t-on à lui dire ? Lui prouvera-t-on qu'il n'y en a pas ? Il commencera, lui, par vous prouver que c'eſt une abſurdité de raiſonner ſur ce qu'on ne ſçauroit entendre. Que faire donc ? Le laiſſer en repos.

Je ne ſuis pas plus ſcandaliſé que ceux qui ſervent un Dieu clément, rejettent l'éternité des peines, s'ils la trouvent incompatible avec ſa juſtice. Qu'en pareil cas, ils interpretent de leur mieux les paſſages contraires à leur opinion, plutôt que de l'abandonner, que peuvent-ils faire autre choſe ? Nul n'eſt plus pénétré que moi d'amour & de reſpect pour

elle nous empêcheroit de plus rien croire, attendu que tout principe de foi ſeroit détruit. Tout homme, de quelque Religion qu'il ſoit, qui dit croire à de pareils myſteres, en impoſe donc, ou ne ſçait ce qu'il dit.

le plus ſublime de tous les livres ; il me conſole & m'inſtruit tous les jours, quand les autres ne m'inſpirent plus que du dégoût. Mais je ſoutiens que, ſi l'Écriture elle-même nous donnoit de Dieu quelque idée indigne de lui, il faudroit la rejetter en cela, comme vous rejettez en Géométrie les démonſtrations qui menent à des concluſions abſurdes : car de quelque authenticité que puiſſe être le texte ſacré, il eſt encore plus croyable que la Bible ſoit altérée, que Dieu injuſte ou malfaiſant.

VOILA, Monſieur, les raiſons qui m'empêcheroient de blâmer ces ſentimens dans d'équitables & modérés Théologiens, qui de leur propre doctrine apprendroient à ne forcer perſonne à l'adopter. Je dirai plus ; des manieres de penſer ſi convenables à une créature raiſonnable & foible, ſi dignes d'un Créateur juſte & miſéricordieux, me paroiſſent préférables à cet aſſentiment ſtupide qui fait de l'homme une bête, & à cette barbare intolérance qui ſe plaît à tourmenter dès cette vie ceux qu'elle deſtine aux tourmens éternels dans l'autre. En ce ſens, je vous remercie pour ma patrie

de l'eſprit de philoſophie & d'humanité que vous reconnoiſſez dans ſon Clergé, & de la juſtice que vous aimez à lui rendre; je ſuis d'accord avec vous ſur ce point. Mais pour être Philoſophes & tolérans *, il ne s'enſuit pas que ſes membres ſoient hérétiques. Dans le nom de parti que vous leur donnez, dans les dogmes que vous dites être les leurs, je ne puis ni vous approuver, ni vous ſuivre. Quoiqu'un tel ſyſtême n'ait rien, peut-être, que d'honorable à ceux qui l'adoptent, je me garderai de l'attribuer à mes Paſteurs qui ne l'ont pas adopté; de peur que l'éloge que j'en pourrois faire ne fournît à d'autres le ſujet d'une accuſation très-grave, & ne nuisît à ceux que j'aurois prétendu louer. Pourquoi me char-

* Sur la tolérance chrétienne, on peut conſulter le chapitre qui porte ce titre, dans l'onzieme livre de la Doctrine Chrétienne de M. le Profeſſeur Vernet. On y verra par quelles raiſons l'Egliſe doit apporter encore plus de ménagement & de circonſpection dans la cenſure des erreurs ſur la foi, que dans celle des fautes contre les mœurs, & comment s'allient, dans les regles de cette cenſure, la douceur du Chrétien, la raiſon du ſage, & le zele du Paſteur.

gerois-je de la profeſſion de foi d'autrui? N'ai-je pas trop appris à craindre ces imputations téméraires? Combien de gens ſe ſont chargés de la mienne en m'accuſant de manquer de Religion, qui ſûrement ont fort mal lu dans mon cœur? Je ne les taxerai point d'en manquer eux-mêmes : car un des devoirs qu'elle m'impoſe eſt de reſpecter les ſecrets des conſciences. Monſieur, jugeons les actions des hommes, & laiſſons Dieu juger de leur foi.

En voila trop, peut-être, ſur un point dont l'examen ne m'appartient pas, & n'eſt pas auſſi le ſujet de cette Lettre. Les Miniſtres de Geneve n'ont pas beſoin de la plume d'autrui pour ſe défendre (*a*); ce n'eſt pas la mienne qu'ils

(*a*) C'eſt ce qu'ils viennent de faire, à ce qu'on m'écrit, par une déclaration publique. Elle ne m'eſt point parvenue dans ma retraite; mais j'apprends que le Public l'a reçue avec applaudiſſement. Ainſi, non-ſeulement je jouis du plaiſir de leur avoir le premier rendu l'honneur qu'ils méritent, mais de celui d'entendre mon jugement unanimement confirmé. Je ſens bien que cette déclaration rend le début de ma Lettre entierement ſuperflu, & le rendroit

choiſiroient pour cela, & de pareilles diſcuſſions ſont trop loin de mon inclination pour que je m'y livre avec plaiſir ; mais ayant à parler du même article où vous leur attribuez des opinions que nous ne leur connoiſſons point, me taire ſur cette aſſertion, c'étoit y paroître adhérer, & c'eſt ce que je ſuis fort éloigné de faire. Senſible au bonheur que nous avons de poſſéder un corps de Théologiens Philoſophes & pacifiques, ou plutôt un corps d'Officiers de Morale (*b*) & de Miniſtres de la vertu, je ne vois naître qu'avec effroi toute occaſion pour eux de

---

peut-être indiſcret dans tout autre cas : mais étant ſur le point de le ſupprimer, j'ai vu que parlant du même article qui y a donné lieu, la même raiſon ſubſiſtoit encore, & qu'on pourroit toujours prendre mon ſilence pour une eſpece de conſentement. Je laiſſe donc ces réflexions d'autant plus volontiers, que ſi elles viennent hors de propos ſur une affaire heureuſement terminée, elles ne contiennent en général rien que d'honorable à l'Egliſe de Genève, & que d'utile aux hommes en tout pays.

(*b*) C'eſt ainſi que l'Abbé de S. Pierre appelloit toujours les Eccléſiaſtiques ; ſoit pour dire ce qu'ils ſont en effet, ſoit pour exprimer ce qu'ils devroient être.

ſe rabaiſſer juſqu'à n'être plus que des Gens d'Egliſe. Il nous importe de les conſerver tels qu'ils ſont. Il nous importe qu'ils jouiſſent eux-mêmes de la paix qu'ils nous font aimer, & que d'odieuſes diſputes de Théologie ne troublent plus leur repos ni le nôtre. Il nous importe, enfin, d'apprendre toujours par leurs leçons & par leur exemple, que la douceur & l'humanité ſont auſſi les vertus du Chrétien.

Je me hâte de paſſer à une diſcuſſion moins grave & moins ſérieuſe, mais qui nous intéreſſe encore aſſez pour mériter nos réflexions, & dans laquelle j'entrerai plus volontiers, comme étant un peu plus de ma compétence; c'eſt celle du projet d'établir un Théâtre de Comédie à Geneve. Je n'expoſerai point ici mes conjectures ſur les motifs qui vous ont pu porter à nous propoſer un établiſſement ſi contraire à nos maximes. Quelles que ſoient vos raiſons, il ne s'agit pour moi que des nôtres; & tout ce que je me permettrai de dire à votre égard, c'eſt que vous ſerez ſûrement le premier Philoſophe (*c*) qui

(*c*) De deux célebres Hiſtoriens, tous deux Philoſophes, tous deux chers à M. d'Alem-

jamais ait excité un peuple libre, une petite ville, & un Etat pauvre, à ſe charger d'un ſpectacle public.

Que de queſtions je trouve à diſcuter dans celle que vous ſemblez réſoudre ! Si les ſpectacles ſont bons ou mauvais en eux-mêmes ? S'ils peuvent s'allier avec les mœurs ? Si l'auſtérité républicaine les peut comporter ? S'il faut les ſouffrir dans une petite ville ? Si la profeſſion de Comédien peut être honnête ? Si les Comédiennes peuvent être auſſi ſages que d'autres femmes ? Si de bonnes loix ſuffiſent pour réprimer les abus ? Si ces loix peuvent être bien obſervées ? &c. Tout eſt problême encore ſur les vrais effets du Théâtre, parce que les diſputes qu'il occaſionne ne partageant que les Gens d'Egliſe & les Gens du monde, chacun ne l'enviſage que par ſes préjugés. Voilà, Monſieur, des recherches qui ne ſeroient pas indignes de votre plume. Pour moi,

---

bert, le moderne ſeroit de ſon avis, peut-être ; mais Tacite qu'il aime, qu'il médite, qu'il daigne traduire, le grave Tacite qu'il cite ſi volontiers, & qu'à l'obſcurité près il imite ſi bien quelquefois, en eût-il été de même ?

ſans

ſans croire y ſuppléer, je me contenterai de chercher dans cet eſſai les éclairciſſemens que vous nous avez rendus néceſſaires; vous priant de conſidérer qu'en diſant mon avis, à votre exemple, je remplis un devoir envers ma patrie, & qu'au moins, ſi je me trompe dans mon ſentiment, cette erreur ne peut nuire à perſonne.

AU premier coup d'œil jetté ſur ces inſtitutions, je vois d'abord qu'un Spectacle eſt un amuſement; & s'il eſt vrai qu'il faille des amuſemens à l'homme, vous conviendrez au moins qu'ils ne ſont permis qu'autant qu'ils ſont néceſſaires, & que tout amuſement inutile eſt un mal, pour un Être dont la vie eſt ſi courte & le tems ſi précieux. L'état d'homme a ſes plaiſirs, qui dérivent de ſa nature, & naiſſent de ſes travaux, de ſes rapports, de ſes beſoins; & ces plaiſirs, d'autant plus doux que celui qui les goûte a l'ame plus ſaine, rendent quiconque en ſçait jouir peu ſenſible à tous les autres. Un pere, un fils, un mari, un citoyen ont des devoirs ſi chers à remplir, qu'ils ne leur laiſſent rien à dérober à l'ennui. Le bon emploi du tems rend le tems plus

précieux encore, & mieux on le met à profit, moins on en ſçait trouver à perdre. Auſſi voit-on conſtamment que l'habitude du travail rend l'inaction inſupportable, & qu'une bonne conſcience éteint le goût des plaiſirs frivoles : mais c'eſt le mécontentement de ſoi-même, c'eſt le poids de l'oiſiveté, c'eſt l'oubli des goûts ſimples & naturels, qui rendent ſi néceſſaire un amuſement étranger. Je n'aime point qu'on ait beſoin d'attacher inceſſamment ſon cœur ſur la Scene, comme s'il étoit mal à ſon aiſe au-dedans de nous. La nature même a dicté la réponſe de ce barbare (*d*) à qui l'on vantoit les magnificences du cirque & des jeux établis à Rome. Les Romains, demanda ce bon homme, n'ont-ils ni femmes, ni enfans ? Le barbare avoit raiſon. L'on croit s'aſſembler au ſpectacle, & c'eſt-là que chacun s'iſole ; c'eſt-là qu'on va oublier ſes amis, ſes voiſins, ſes proches, pour s'intéreſſer à des fables, pour pleurer les malheurs des morts, ou rire aux dépens des vivans. Mais j'aurois dû ſentir que ce langage n'eſt plus de ſaiſon dans notre ſie-

(*d*) Chryſoſt. in Matth. Homel. 38.

cle. Tâchons d'en prendre un qui ſoit mieux entendu.

DEMANDER ſi les ſpectacles ſont bons ou mauvais en eux-mêmes, c'eſt faire une queſtion trop vague; c'eſt examiner un rapport, avant que d'avoir fixé les termes. Les ſpectacles ſont faits pour le peuple, & ce n'eſt que par leurs effets ſur lui, qu'on peut déterminer leurs qualités abſolues. Il peut y avoir des ſpectacles d'une infinité d'eſpeces * ; il y a, de peu-

* » Il peut y avoir des ſpectacles blâmables » en eux-mêmes, comme ceux qui ſont in- » humains, ou indécens & licencieux : tels » étoient quelques-uns des ſpectacles parmi les » Payens. Mais il en eſt auſſi d'indifférens en » eux-mêmes, qui ne deviennent mauvais que » par l'abus qu'on en fait; par exemple, les » piéces de Théâtre n'ont rien de mauvais en » tant qu'on y trouve une peinture des carac- » teres & des actions des hommes, où l'on » pourroit même donner des leçons utiles & » agréables pour toutes les conditions; mais » ſi l'on y débite une morale relâchée, ſi les » perſonnes qui exercent cette profeſſion, me- » nent une vie licencieuſe & ſervent à corrom- » pre les autres; ſi de tels ſpectacles entretien- » nent la vanité, la fainéantiſe, le luxe, l'im- » pudicité, il eſt viſible alors que la choſe tourne

ple à peuple, une prodigieuſe diverſité de mœurs, de tempéramens, de caracteres. L'homme eſt un, je l'avoue ; mais l'homme modifié par les Religions, par les Gouvernemens, par les loix, par les coutumes, par les préjugés, par les climats, devient ſi différent de lui-même, qu'il ne faut plus chercher parmi nous ce qui eſt bon aux hommes en général, mais ce qui leur eſt bon dans tel tems ou dans tel pays : ainſi les pieces de Ménandre faites pour le Théâtre d'Athenes, étoient déplacées ſur celui de Rome : ainſi les combats des Gladiateurs, qui, ſous la République, animoient le courage & la valeur des Romains, n'inſpiroient, ſous les Empereurs, à la populace de Rome, que l'amour du ſang & la cruauté.

» en abus, & qu'à moins qu'on ne trouve le » moyen de corriger ces abus ou de s'en garantir, il vaut mieux renoncer à cette ſorte » d'amuſement ». Inſtruction Chrétienne. T. III. L. III. Chapitre 16.

Voilà l'état de la queſtion bien poſé ; il s'agit de ſçavoir ſi la morale du Théâtre eſt néceſſairement relâchée, ſi les abus ſont inévitables, ſi les inconvéniens dérivent de la nature de la choſe ou s'ils viennent de cauſes qu'on en puiſſe écarter.

Du même objet offert au même peuple en différens tems, il apprit à mépriser sa vie, & ensuite à se jouer de celle d'autrui.

QUANT à l'espece des spectacles, c'est nécessairement le plaisir qu'ils donnent, & non leur utilité, qui la détermine. Si l'utilité peut s'y trouver, à la bonne heure; mais l'objet principal est de plaire; &, pourvu que le peuple s'amuse, cet objet est assez rempli. Cela seul empêchera toujours qu'on ne puisse donner à ces sortes d'établissemens tous les avantages dont ils seroient susceptibles; & c'est s'abuser beaucoup que de s'en former une idée de perfection, qu'on ne sçauroit mettre en pratique, sans rebuter ceux qu'on croit instruire. Voilà d'où naît la diversité des spectacles, selon les goûts divers des nations. Un peuple intrépide, grave & cruel veut des fêtes meurtrieres & périlleuses, où brillent la valeur & le sang froid. Un peuple féroce & bouillant veut du sang, des combats, des passions atroces. Un peuple voluptueux veut de la musique & des danses. Un peuple galant veut de l'amour & de la politesse. Un peuple badin veut de la

plaiſanterie & du ridicule. *Trahit ſua quemque voluptas.* Il faut, pour leur plaire, des ſpectacles qui favoriſent leurs penchans, au lieu qu'il en faudroit qui les modéraſſent.

La ſcène, en général, eſt un tableau des paſſions humaines, dont l'original eſt dans tous les cœurs : mais ſi le Peintre n'avoit ſoin de flatter ces paſſions, les ſpectateurs ſeroient bientôt rebutés, & ne voudroient plus ſe voir ſous un aſpect qui les fît mépriſer d'eux-mêmes. Que s'il donne à quelques-unes des couleurs odieuſes, c'eſt ſeulement à celles qui ne ſont point générales, & qu'on hait naturellement. Ainſi l'Auteur ne fait encore en cela que ſuivre le ſentiment du Public ; & alors ces paſſions de rebut ſont toujours employées à en faire valoir d'autres, ſinon plus légitimes, du moins plus au gré des ſpectateurs. Il n'y a que la raiſon qui ne ſoit bonne à rien ſur la ſcène. Un homme ſans paſſions, ou qui les domineroit toujours, n'y ſçauroit intéreſſer perſonne ; & l'on a déjà remarqué qu'un Stoïcien dans la Tragédie, ſeroit un perſonnage inſupportable : dans la Comédie, il feroit rire, tout au plus.

QU'ON n'attribue donc pas au Théâtre le pouvoir de changer des ſentimens ni des mœurs qu'il ne peut que ſuivre & embellir. Un Auteur qui voudroit heurter le goût général, compoſeroit bientôt pour lui ſeul. Quand Moliere corrigea la ſcène comique, il attaqua des modes, des ridicules; mais il ne choqua pas pour cela le goût du Public (*e*) : il le ſuivit ou le développa, comme fit auſſi Corneille de ſon côté. C'étoit l'ancien Théâtre qui commençoit à choquer ce goût, parce

---

(*e*) Pour peu qu'il anticipât, ce Moliere lui-même avoit peine à ſe ſoutenir; le plus parfait de ſes ouvrages tomba dans ſa naiſſance, parce qu'il le donna trop tôt, & que le Public n'étoit pas mûr encore pour le Miſanthrope.

Tout ceci eſt fondé ſur une maxime évidente; ſçavoir, qu'un peuple ſuit ſouvent des uſages qu'il mépriſe, ou qu'il eſt prêt à mépriſer, ſi-tôt qu'on oſera lui en donner l'exemple. Quand, de mon tems, on jouoit la fureur des Pantins, on ne faiſoit que dire au Théâtre ce que penſoient ceux même qui paſſoient leur journée à ce ſot amuſement; mais les goûts conſtans d'un peuple, ſes coutumes, ſes vieux préjugés doivent être reſpectés ſur la Scene. Jamais Poëte ne s'eſt bien trouvé d'avoir violé cette loi.

que, dans un ſiécle devenu plus poli, le Théâtre gardoit ſa premiere groſſiéreté. Auſſi le goût général ayant changé depuis ces deux Auteurs, ſi leurs chefs-d'œuvre étoient encore à paroître, tomberoient-ils infailliblement aujourd'hui. Les connoiſſeurs ont beau les admirer toujours; ſi le Public les admire encore, c'eſt plus par honte de s'en dédire, que par un vrai ſentiment de leurs beautés. On dit que jamais une bonne piece ne tombe; vraiment je le crois bien, c'eſt que jamais une bonne piece ne choque les mœurs (*f*) de ſon tems. Qui eſt-ce qui doute que, ſur nos Théâtres, la meilleure piece de Sophocle ne tombât tout-à-plat? On ne ſçauroit ſe mettre à la place de gens qui ne nous reſſemblent point.

TOUT Auteur qui veut nous peindre

(*f*) Je dis le goût ou les mœurs indifféremment: car bien que l'une de ces choſes ne ſoit pas l'autre, elles ont toujours une origine commune, & ſouffrent les mêmes révolutions. Ce qui ne ſignifie pas que le bon goût & les bonnes mœurs regnent toujours en même tems; propoſition qui demande éclairciſſement & diſcuſſion: mais qu'un certain état du goût répond toujours à un certain état des mœurs; ce qui eſt inconteſtable.

des mœurs étrangeres a pourtant grand ſoin d'approprier ſa piece aux nôtres. Sans cette précaution, l'on ne réuſſit jamais; & le ſuccès même de ceux qui l'ont priſe a ſouvent des cauſes bien différentes de celles que lui ſuppoſe un obſervateur ſuperficiel. Quand Arlequin Sauvage eſt ſi bien accueilli des Spectateurs, penſe-t-on que ce ſoit par le goût qu'ils prennent pour le ſens & la ſimplicité de ce perſonnage, & qu'un ſeul d'entr'eux voulût pour cela lui reſſembler? C'eſt, tout au contraire, que cette piece favoriſe leur tour d'eſprit, qui eſt d'aimer & rechercher les idées neuves & ſingulieres. Or il n'y en a point de plus neuves pour eux que celles de la nature. C'eſt préciſément leur averſion pour les choſes communes, qui les ramene quelquefois aux choſes ſimples.

Il s'enſuit de ces premieres obſervations, que l'effet général du Spectacle eſt de renforcer le caractere national, d'augmenter les inclinations naturelles, & de donner une nouvelle énergie à toutes les paſſions. En ce ſens, il ſembleroit que cet effet, ſe bornant à charger & non à changer les mœurs établies, la Comédie ſeroit bonne

aux bons, & mauvaiſe aux méchans. Encore dans le premier cas reſteroit-il toujours à ſçavoir ſi les paſſions trop irritées ne dégénerent point en vices. Je ſçais que la Poëtique du Théâtre prétend faire tout le contraire, & purger les paſſions en les excitant : mais j'ai peine à bien concevoir cette regle. Seroit-ce que pour devenir tempérant & ſage, il faut commencer par être furieux & fou ?

» EH non ! ce n'eſt pas cela, diſent les » partiſans du Théâtre. La Tragédie pré- » tend bien que toutes les paſſions dont » elle fait des tableaux nous émeuvent ; » mais elle ne veut pas toujours que notre » affection ſoit la même que celle du per- » ſonnage tourmenté par une paſſion. Le » plus ſouvent, au contraire, ſon but eſt » d'exciter en nous des ſentimens oppoſés » à ceux qu'elle prête à ſes perſonnages ». Ils diſent encore que, ſi les Auteurs abuſent du pouvoir d'émouvoir les cœurs, pour mal placer l'intérêt, cette faute doit être attribuée à l'ignorance & à la dépravation des Artiſtes, & non point à l'art. Ils diſent enfin que la peinture fidelle des paſſions & des peines qui les accompagnent, ſuffit ſeule pour nous les faire évi-

ter avec tout le ſoin dont nous ſommes capables.

Il ne faut, pour ſentir la mauvaiſe foi de toutes ces réponſes, que conſulter l'état de ſon cœur à la fin d'une Tragédie. L'émotion, le trouble, & l'attendriſſement qu'on ſent en ſoi-même & qui ſe prolonge après la piece, annoncent-ils une diſpoſition bien prochaine à ſurmonter & régler nos paſſions ? Les impreſſions vives & touchantes dont nous prenons l'habitude & qui reviennent ſi ſouvent, ſont-elles bien propres à modérer nos ſentimens au beſoin ? Pourquoi l'image des peines qui naiſſent des paſſions, effaceroit-elle celle des tranſports de plaiſir & de joie qu'on en voit auſſi naître, & que les Auteurs ont ſoin d'embellir encore pour rendre leurs pieces plus agréables ? Ne ſçait-on pas que toutes les paſſions ſont ſœurs ; qu'une ſeule ſuffit pour en exciter mille, & que les combattre l'une par l'autre n'eſt qu'un moyen de rendre le cœur plus ſenſible à toutes ? Le ſeul inſtrument qui ſerve à les purger eſt la raiſon ; & j'ai déjà dit que la raiſon n'avoit nul effet au Théâtre. Nous ne partageons pas les affections de tous les perſonnages, il eſt vrai : car,

leurs intérêts étant opposés, il faut bien que l'Auteur nous en fasse préférer quelqu'un, autrement nous n'en prendrions point du tout; mais loin de choisir pour cela les passions qu'il veut nous faire aimer, il est forcé de choisir celles que nous aimons. Ce que j'ai dit du genre des Spectacles doit s'entendre encore de l'intérêt qu'on y fait régner. A Londres, un Drame intéresse en faisant haïr les François; à Tunis, la belle passion seroit la piraterie; à Messine, une vengeance bien savoureuse; à Goa, l'honneur de brûler des Juifs. Qu'un Auteur (*g*) choque ces maximes, il pourra faire une fort belle piece où l'on n'ira point; & c'est alors qu'il faudra taxer cet Auteur d'ignorance, pour avoir manqué à la premiere loi de son art, à celle qui sert de base à tou-

(*g*) Qu'on mette, pour voir, sur la Scene Françoise, un homme droit & vertueux, mais simple & grossier, sans amour, sans galanterie, & qui ne fasse point de belles phrases; qu'on y mette un Sage sans préjugés, qui, ayant reçu un affront d'un Spadassin, refuse de s'aller faire égorger par l'offenseur, & qu'on épuise tout l'art du Théâtre pour rendre ces personnages intéressans comme le Cid au peuple François: j'aurai tort, si l'on réussit.

tes les autres, qui eſt de réuſſir. Ainſi le Théâtre purge les paſſions qu'on n'a pas, & fomente celles qu'on a. Ne voilà-t-il pas un remede bien adminiſtré ?

Il y a donc un concours de cauſes générales & particulieres, qui doivent empêcher qu'on ne puiſſe donner aux Spectacles la perfection dont on les croit ſuſceptibles, & qu'ils ne produiſent les effets avantageux qu'on ſemble en attendre. Quand on ſuppoſeroit même cette perfection auſſi grande qu'elle peut être, & le peuple auſſi bien diſpoſé qu'on voudra; encore ces effets ſe réduiroient-ils à rien, faute de moyens pour les rendre ſenſibles. Je ne ſçache que trois ſortes d'inſtrumens, à l'aide deſquels on puiſſe agir ſur les mœurs d'un peuple; ſçavoir, la force des loix, l'empire de l'opinion, & l'attrait du plaiſir. Or les loix n'ont nul accès au Théatre, dont la moindre contrainte (*h*) feroit une peine & non pas un amu-

---

(*h*) Les loix peuvent déterminer les ſujets, la forme des pieces, la maniere de les jouer; mais elles ne ſçauroient forcer le Public à s'y plaire. L'Empereur Néron chantant au Théâtre, faiſoit égorger ceux qui s'endormoient;

ſement. L'opinion n'en dépend point, puiſqu'au lieu de faire la loi au Public, le Théâtre la reçoit de lui ; & quant au plaiſir qu'on y peut prendre, tout ſon effet eſt de nous y ramener plus ſouvent.

EXAMINONS s'il en peut avoir d'autres. Le Théâtre, me dit-on, dirigé comme il peut & doit l'être, rend la vertu aimable & le vice odieux. Quoi donc ! avant qu'il y eût des Comédies n'aimoit-on point les gens de bien, ne haïſſoit-on point les méchans ; & ces ſentimens ſont-ils plus foibles dans les lieux dépourvus de ſpectacles ? Le Théâtre rend la vertu aimable... Il opere un grand prodige de faire ce que la nature & la raiſon font avant lui ! Les méchans ſont haïs ſur la ſcène... Sont-ils aimés dans la ſociété, quand on les y connoît pour tels ? Eſt-il bien ſûr que cette haine ſoit plutôt l'ouvrage de l'Auteur, que des forfaits qu'il leur fait

---

encore ne pouvoit-il tenir tout le monde éveillé, & peu s'en fallut que le plaiſir d'un court ſommeil ne coûtât la vie à Veſpaſien. Nobles Acteurs de l'Opera de Paris, ah ! ſi vous euſſiez joui de la puiſſance impériale, je ne gémirois pas maintenant d'avoir trop vécu !

commettre ? Eſt-il bien ſûr que le ſimple récit de ces forfaits nous en donneroit moins d'horreur que toutes les couleurs dont il nous les peint ? Si tout ſon art conſiſte à nous montrer des malfaiteurs pour nous les rendre odieux, je ne vois point ce que cet art a de ſi admirable ; & l'on ne prend là-deſſus que trop d'autres leçons ſans celle-là. Oſerai-je ajoûter un ſoupçon qui me vient ? Je doute que tout homme à qui l'on expoſera d'avance les crimes de Phédre ou de Médée, ne les déteſte plus encore au commencement qu'à la fin de la piece ; & ſi ce doute eſt fondé, que faut-il penſer de cet effet ſi vanté au Théâtre ?

JE voudrois bien qu'on me montrât clairement & ſans verbiage, par quels moyens il pourroit produire en nous des ſentimens que nous n'aurions pas, & nous faire juger des êtres moraux autrement que nous n'en jugeons en nous-mêmes. Que toutes ces vaines prétentions approfondies ſont puériles & dépourvues de ſens ! Ah ! ſi la beauté de la vertu étoit l'ouvrage de l'art, il y a long-tems qu'il l'auroit défigurée ! Quant à moi, dût-on me traiter de méchant encore pour oſer ſou-

tenir que l'homme eſt né bon, je le penſe & crois l'avoir prouvé; la ſource de l'intérêt qui nous attache à ce qui eſt honnête & nous inſpire de l'averſion pour le mal, eſt en nous & non dans les piéces. Il n'y a point d'art pour produire cet intérêt, mais ſeulement pour s'en prévaloir. L'amour du beau (*i*) eſt un ſentiment auſſi naturel au cœur humain que l'amour de ſoi-même; il n'y naît point d'un arrangement de ſcenes; l'Auteur ne l'y porte pas, il l'y trouve; &, de ce pur ſentiment qu'il flatte, naiſſent les douces larmes qu'il fait couler.

IMAGINEZ la Comédie auſſi parfaite qu'il vous plaira. Où eſt celui qui, s'y rendant pour la premiere fois, n'y va pas déjà convaincu de ce qu'on y prouve, & déjà prévenu pour ceux qu'on y fait

(*i*) C'eſt du beau moral qu'il eſt ici queſtion. Quoi qu'en diſent les Philoſophes, cet amour eſt inné dans l'homme, & ſert de principe à la conſcience. Je puis citer en exemple de cela, la petite piece de Nanine, qui a fait murmurer l'aſſemblée & ne s'eſt ſoutenue que par la grande réputation de l'Auteur; & cela parce que l'honneur, la vertu, les purs ſentimens de la nature y ſont préférés à l'impertinent préjugé des conditions.

aimer?

aimer ? Mais ce n'eſt pas de cela qu'il eſt queſtion ; c'eſt d'agir conſéquemment à ſes principes & d'imiter les gens qu'on eſtime. Le cœur de l'homme eſt toujours droit ſur tout ce qui ne ſe rapporte pas perſonnellement à lui. Dans les querelles dont nous ſommes purement ſpectateurs, nous prenons à l'inſtant le parti de la juſtice, & il n'y a point d'acte de méchanceté qui ne nous donne une vive indignation, tant que nous n'en tirons aucun profit : mais quand notre intérêt s'y mêle, bientôt nos ſentimens ſe corrompent ; & c'eſt alors ſeulement que nous préférons le mal qui nous eſt utile, au bien que nous fait aimer la nature. N'eſt-ce pas un effet néceſſaire de la conſtitution des choſes, que le méchant tire un double avantage de ſon injuſtice, & de la probité d'autrui ? Quel traité plus avantageux pourroit-il faire, que d'obliger le monde entier d'être juſte, excepté lui ſeul ; en ſorte que chacun lui rendît fidelement ce qui lui eſt dû, & qu'il ne rendît ce qu'il doit à perſonne ? Il aime la vertu, ſans doute, mais il l'aime dans les autres, parce qu'il eſpere en profiter ; il n'en veut point pour lui, parce qu'elle lui ſeroit coûteuſe. Que va-t-il donc voir au ſpectacle ? Préciſé-

ment ce qu'il voudroit trouver par-tout ; des leçons de vertu pour le Public dont il s'excepte, & des gens immolant tout à leur devoir, tandis qu'on n'exige rien de lui.

J'ENTENDS dire que la Tragédie mene à la pitié par la terreur ; ſoit, mais quelle eſt cette pitié ? Une émotion paſſagere & vaine, qui ne dure pas plus que l'illuſion qui l'a produite ; un reſte de ſentiment naturel étouffé bientôt par les paſſions ; une pitié ſtérile qui ſe repaît de quelques larmes, & n'a jamais produit le moindre acte d'humanité. Ainſi pleuroit le ſanguinaire Sylla au récit des maux qu'il n'avoit pas faits lui-même. Ainſi ſe cachoit le tyran de Phere au ſpectacle, de peur qu'on ne le vît gémir avec Andromaque & Priam, tandis qu'il écoutoit ſans émotion les cris de tant d'infortunés, qu'on égorgeoit tous les jours par ſes ordres.

SI, ſelon la remarque de Diogene Laërce, le cœur s'attendrit plus volontiers à des maux feints qu'à des maux véritables ; ſi les imitations du Théâtre nous arrachent quelquefois plus de pleurs que

ne feroit la préſence même des objets imités ; c'eſt moins, comme le penſe l'Abbé du Bos, parce que les émotions ſont plus foibles & ne vont pas juſqu'à la douleur (*a*), que parce qu'elles ſont pures & ſans mélange d'inquiétude pour nous-mêmes. En donnant des pleurs à ces fictions, nous avons ſatisfait à tous les droits de l'Humanité, ſans avoir plus rien à mettre du nôtre; au lieu que les infortunés en perſonne exigeroient de nous des ſoins, des ſoulagemens, des conſolations, des travaux qui pourroient nous aſſocier à leurs peines, qui coûteroient du moins à notre indolence, & dont nous ſommes bien aiſes d'être exemptés. On diroit que notre cœur ſe reſſerre, de peur de s'attendrir à nos dépens.

(*a*) Il dit que le Poëte ne nous afflige qu'autant que nous le voulons ; qu'il ne nous fait aimer ſes héros qu'autant qu'il nous plaît. Cela eſt contre toute expérience. Pluſieurs s'abſtiennent d'aller à la Tragédie, parce qu'ils en ſont émus au point d'en être incommodés : d'autres, honteux de pleurer au Spectacle, y pleurent pourtant malgré eux ; & ces effets ne ſont pas aſſez rares pour n'être qu'une exception à la maxime de cet Auteur.

Au fond, quand un homme eſt allé admirer de belles actions dans des fables, & pleurer des malheurs imaginaires, qu'a-t-on encore à exiger de lui ? N'eſt-il pas content de lui-même ? Ne s'applaudit-il pas de ſa belle ame ? Ne s'eſt-il pas acquité de tout ce qu'il doit à la vertu par l'hommage qu'il vient de lui rendre ? Que voudroit-on qu'il fît de plus ? Qu'il la pratiquât lui-même ? Il n'a point de rôle à jouer : il n'eſt pas Comédien.

Plus j'y réfléchis, & plus je trouve que tout ce qu'on met en repréſentation au Théâtre, on ne l'approche pas de nous, on l'en éloigne. Quand je vois le Comte d'Eſſex, le regne d'Eliſabeth ſe recule à mes yeux de dix ſiecles; & ſi l'on jouoit un évenement arrivé hier dans Paris, on me le feroit ſuppoſer du tems de Moliere. Le Théâtre a ſes regles, ſes maximes, ſa morale à part, ainſi que ſon langage & ſes vétemens. On ſe dit bien que rien de tout cela ne nous convient, & l'on ſe croiroit auſſi ridicule d'adopter les vertus de ſes héros, que de parler en vers, & d'endoſſer un habit à la Romaine. Voilà donc à-peu-près à quoi ſer-

vent tous ces grands ſentimens & toutes ces brillantes maximes qu'on vante avec tant d'emphaſe ; à les reléguer à jamais ſur la ſcene, & à nous montrer la vertu comme un jeu de Théâtre, bon pour amuſer le Public ; mais qu'il y auroit de folie à vouloir la tranſporter ſérieuſement dans la Société ! Ainſi la plus avantageuſe impreſſion des meilleures Tragédies eſt de réduire à quelques affections paſſageres, ſtériles & ſans effet, tous les devoirs de la vie humaine ; à-peu-près comme ces gens polis qui croient avoir fait un acte de charité, en diſant au pauvre : Dieu vous aſſiſte.

On peut, il eſt vrai, donner un appareil plus ſimple à la ſcene, & rapprocher dans la Comédie le ton du Théâtre de celui du monde : mais de cette maniere on ne corrige pas les mœurs, on les peint, & un laid viſage ne paroît point laid à celui qui le porte. Que ſi l'on veut les corriger par leur charge, on quitte la vraiſemblance, & la nature ; & le tableau ne fait plus d'effet. La charge ne rend pas les objets haïſſables, elle ne les rend que ridicules ; & de-là réſulte un très-grand inconvénient, c'eſt qu'à force de craindre

les ridicules, les vices n'effraient plus, & qu'on ne ſçauroit guérir les premiers ſans fomenter les autres. Pourquoi, direz-vous, ſuppoſer cette oppoſition néceſſaire ? Pourquoi, Monſieur ? Parce que les bons ne tournent point les méchans en dériſion, mais les écraſent de leur mépris, & que rien n'eſt moins plaiſant & riſible que l'indignation de la vertu. Le ridicule, au contraire, eſt l'arme favorite du vice. C'eſt par elle qu'attaquant dans le fond des cœurs le reſpect qu'on doit à la vertu, il éteint enfin l'amour qu'on lui porte.

AINSI tout nous force d'abandonner cette vaine idée de perfection qu'on nous veut donner de la forme des ſpectacles, dirigés vers l'utilité publique. C'eſt une erreur, diſoit le grave Muralt, d'eſpérer qu'on y montre fidelement les véritables rapports des choſes : car, en général, le Poëte ne peut qu'altérer ces rapports, pour les accommoder au goût du peuple. Dans le comique il les diminue & les met au-deſſous de l'homme ; dans le tragique, il les étend pour les rendre héroïques, & les met au-deſſus de l'Humanité. Ainſi jamais ils ne ſont à ſa meſure, & tou-

jours nous voyons au Théâtre d'autres êtres que nos ſemblables. J'ajoûterai que cette différence eſt ſi vraie & ſi reconnue, qu'Ariſtote en fait une regle dans ſa Poëtique. *Comœdia enim deteriores, Tragœdia meliores quàm nunc ſunt imitari conantur.* Ne voilà-t-il pas une imitation bien entendue, qui ſe propoſe pour objet ce qui n'eſt point, & laiſſe, entre le défaut & l'excès, ce qui eſt, comme une choſe inutile ? Mais qu'importe la vérité de l'imitation, pourvu que l'illuſion y ſoit ? Il ne s'agit que de piquer la curioſité du peuple. Ces productions d'eſprit, comme la plûpart des autres, n'ont pour but que les applaudiſſemens. Quand l'Auteur en reçoit & que les Acteurs les partagent, la piece eſt parvenue à ſon but & l'on n'y cherche point d'autre utilité. Or ſi le bien eſt nul, reſte le mal; & comme celui-ci n'eſt pas douteux, la queſtion me paroît décidée : mais paſſons à quelques exemples, qui puiſſent en rendre la ſolution plus ſenſible.

JE crois pouvoir avancer, comme une vérité facile à prouver, en conſéquence des précédentes, que le Théâtre François, avec les défauts qui lui reſtent, eſt

cependant à peu-près aussi parfait qu'il peut l'être, soit pour l'agrément, soit pour l'utilité; & que ces deux avantages y sont dans un rapport qu'on ne peut troubler sans ôter à l'un plus qu'on ne donneroit à l'autre, ce qui rendroit ce même Théâtre moins parfait encore. Ce n'est pas qu'un homme de génie ne puisse inventer un genre de pieces préférable à ceux qui sont établis : mais ce nouveau genre, ayant besoin pour se soutenir des talens de l'Auteur, périra nécessairement avec lui; & ses successeurs, dépourvus des mêmes ressources, seront toujours forcés de revenir aux moyens communs d'intéresser & de plaire. Quels sont ces moyens parmi nous ? Des actions célebres, de grands noms, de grands crimes, & de grandes vertus dans la Tragédie; le comique & le plaisant dans la Comédie; & toujours l'amour dans toutes deux (*b*). Je demande quel pro-

(*b*) Les Grecs n'avoient pas besoin de fonder sur l'amour le principal intérêt de leur Tragédie; & ne l'y fondoient pas, en effet. La nôtre, qui n'a pas la même ressource, ne sçauroit se passer de cet intérêt. On verra dans la suite la raison de cette différence.

fit les mœurs peuvent tirer de tout cela ?

On me dira que dans ces pieces le crime est toujours puni, & la vertu toujours récompensée. Je réponds que, quand cela seroit, la plûpart des actions tragiques, n'étant que de pures fables, des évenemens qu'on sçait être de l'invention du Poëte, ne font pas une grande impression sur les spectateurs; à force de leur montrer qu'on veut les instruire, on ne les instruit plus. Je réponds encore que ces punitions & ces récompenses s'operent toujours par des moyens si extraordinaires, qu'on n'attend rien de pareil dans le cours naturel des choses humaines. Enfin je réponds en niant le fait. Il n'est ni ne peut être généralement vrai ; car cet objet, n'étant point celui sur lequel les Auteurs dirigent leurs pieces, ils doivent rarement l'atteindre, & souvent il seroit un obstacle au succès. Vice ou vertu, qu'importe, pourvu qu'on en impose par un air de grandeur ? Aussi la Scene Françoise, sans contredit la plus parfaite, ou du moins la plus réguliere qui ait encore existé, n'est-elle pas moins le triomphe des grands scélérats que des

plus illuſtres héros : témoin Catilina, Mahomet, Atrée, & beaucoup d'autres.

Je comprends bien qu'il ne faut pas toujours regarder à la cataſtrophe pour juger de l'effet moral d'une Tragédie, & qu'à cet égard l'objet eſt rempli quand on s'intéreſſe pour l'infortuné vertueux, plus que pour l'heureux coupable : ce qui n'empêche point qu'alors la prétendue regle ne ſoit violée. Comme il n'y a perſonne qui n'aimât mieux être Britannicus que Néron, je conviens qu'on doit compter en ceci pour bonne, la piece qui les repréſente, quoique Britannicus y périſſe. Mais par le même principe, quel jugement porterons-nous d'une Tragédie où, bien que les criminels ſoient punis, ils nous ſont préſentés ſous un aſpect ſi favorable que tout l'intérêt eſt pour eux ? Où Caton, le plus grand des humains, fait le rôle d'un pédant ? Où Ciceron, le ſauveur de la République, Ciceron, de tous ceux qui porterent le nom des peres de la patrie le premier qui en fut honoré, & le ſeul qui le mérita, nous eſt montré comme un vil Rhéteur, un lâche; tandis que l'infâme Catilina, couvert de crimes

qu'on n'oseroit nommer, prêt d'égorger tous ses Magistrats, & de réduire sa patrie en cendres, fait le rôle d'un grand homme & réunit, par ses talens, sa fermeté, son courage, toute l'estime des spectateurs ? Qu'il eût, si l'on veut, une ame forte, en étoit-il moins un scélérat détestable, & falloit-il donner aux forfaits d'un brigand le coloris des exploits d'un héros ? A quoi donc aboutit la morale d'une pareille piece, si ce n'est à encourager des Catilina, & à donner aux méchans habiles le prix de l'estime publique dûe aux gens de bien ? Mais tel est le goût qu'il faut flatter sur la scene ; telles sont les mœurs d'un siecle instruit. Le sçavoir, l'esprit, le courage ont seuls notre admiration ; & toi, douce & modeste vertu, tu restes toujours sans honneurs ! Aveugles que nous sommes au milieu de tant de lumieres ! Victimes de nos applaudissemens insensés, n'apprendrons-nous jamais combien mérite de mépris & de haine tout homme qui abuse, pour le malheur du genre humain, du génie & des talens que lui donna la nature ?

ATREÉ & Mahomet n'ont pas même la foible ressource du dénouement. Le mons-

tre qui ſert de héros à chacune de ces deux pieces acheve paiſiblement ſes forfaits, en jouit, & l'un des deux le dit en propres termes au dernier vers de la Tragédie :

Et je jouis enfin du prix de mes forfaits.

Je veux bien ſuppoſer que les ſpectateurs, renvoyés avec cette belle maxime, n'en concluront pas que le crime a donc un prix de plaiſir & de jouiſſance; mais je demande enfin de quoi leur aura profité la piece où cette maxime eſt miſe en exemple ?

Quant à Mahomet, le défaut d'attacher l'admiration publique au coupable, y ſeroit d'autant plus grand, que celui-ci a bien un autre coloris, ſi l'Auteur n'avoit eu ſoin de porter ſur un ſecond perſonnage un intérêt de reſpect & de vénération, capable d'effacer ou de balancer au moins la terreur & l'étonnement que Mahomet inſpire. La ſcene, ſur-tout, qu'ils ont enſemble eſt conduite avec tant d'art, que Mahomet, ſans ſe démentir, ſans rien perdre de la ſupériorité qui lui eſt propre, eſt pourtant éclipſé par le ſimple bon

ſens & l'intrépide vertu de Zopire (*c*). Il falloit un Auteur qui ſentît bien ſa force, pour oſer mettre vis-à-vis l'un de l'autre deux pareils interlocuteurs. Je n'ai jamais ouï faire de cette ſcene en particulier tout l'éloge dont elle me paroît digne ; mais je n'en connois pas une au Théâtre François, où la main d'un grand

(*c*) Je me ſouviens d'avoir trouvé dans Omar plus de chaleur & d'élévation vis-à-vis de Zopire, que dans Mahomet lui-même ; & je prenois cela pour un défaut. En y penſant mieux, j'ai changé d'opinion. Omar emporté par ſon fanatiſme ne doit parler de ſon maître qu'avec cet enthouſiaſme de zele & d'admiration qui l'éleve au-deſſus de l'Humanité. Mais Mahomet n'eſt pas fanatique ; c'eſt un fourbe qui, ſçachant bien qu'il n'eſt pas queſtion de faire l'inſpiré vis-à-vis de Zopire, cherche à le gagner par une confiance affectée & par des motifs d'ambition. Ce ton de raiſon doit le rendre moins brillant qu'Omar, par cela même qu'il eſt plus grand, & qu'il ſçait mieux diſcerner les hommes. Lui-même dit, ou fait entendre tout cela dans la ſcene. C'étoit donc ma faute ſi je ne l'avois pas ſenti : mais voilà ce qui nous arrive à nous autres petits Auteurs ; en voulant cenſurer les écrits de nos maîtres, notre étourderie nous y fait relever mille fautes qui ſont des beautés pour les hommes de jugement.

maître ſoit plus ſenſiblement empreinte, & où le ſacré caractere de la vertu l'emporte plus ſenſiblement ſur l'élévation du génie.

UNE autre conſidération qui tend à juſtifier cette piece, c'eſt qu'il n'eſt pas ſeulement queſtion d'étaler des forfaits, mais les forfaits du fanatiſme en particulier, pour apprendre au peuple à le connoître & s'en défendre. Par malheur, de pareils ſoins ſont très-inutiles, & ne ſont pas toujours ſans danger. Le fanatiſme n'eſt pas une erreur, mais une fureur aveugle & ſtupide que la raiſon ne retient jamais. L'unique ſecret pour l'empêcher de naître, eſt de contenir ceux qui l'excitent. Vous avez beau démontrer à des foux que leurs chefs les trompent, ils n'en ſont par moins ardens à les ſuivre. Que ſi le fanatiſme exiſte une fois, je ne vois encore qu'un ſeul moyen d'arrêter ſon progrès : c'eſt d'employer contre lui ſes propres armes. Il ne s'agit ni de raiſonner ni de convaincre; il faut laiſſer là la Philoſophie, fermer les livres, prendre le glaive & punir les fourbes. De plus, je crains bien, par rapport à Mahomet, qu'aux yeux des ſpectateurs ſa grandeur d'ame

ne diminue beaucoup l'atrocité de ſes crimes ; & qu'une pareille piece, jouée devant des gens en état de choiſir, ne fît plus de Mahomets que de Zopires. Ce qu'il y a, du moins, de bien ſûr, c'eſt que de pareils exemples ne ſont guère encourageans pour la vertu.

Le noir Atrée n'a aucune de ces excuſes ; l'horreur qu'il inſpire eſt à pure perte ; il ne nous apprend rien qu'à frémir de ſon crime ; & quoiqu'il ne ſoit grand que par ſa fureur, il n'y a pas dans toute la piece un ſeul perſonnage en état par ſon caractere de partager avec lui l'attention publique : car, quant au doucereux Pliſthene, je ne ſçais comment on l'a pu ſupporter dans une pareille Tragédie. Séneque n'a point mis d'amour dans la ſienne, & puiſque l'Auteur moderne a pu ſe réſoudre à l'imiter dans tout le reſte, il auroit bien dû l'imiter encore en cela. Aſſurément il faut avoir un cœur bien flexible pour ſouffrir des entretiens galans à côté des ſcenes d'Atrée.

Avant que de finir ſur cette piece, je ne puis m'empêcher d'y remarquer un

mérite qui ſemblera peut-être un défaut à bien des gens. Le rôle de Thyeſte eſt peut-être de tous ceux qu'on a mis ſur notre Théâtre le plus ſentant le goût antique. Ce n'eſt point un héros courageux, ce n'eſt point un modele de vertu; on ne peut pas dire non plus que ce ſoit un ſcélérat (*d*) : c'eſt un homme foible & pourtant intéreſſant, par cela ſeul qu'il eſt homme & malheureux. Il me ſemble auſſi que par cela ſeul, le ſentiment qu'il excite eſt extrêmement tendre & touchant : car cet homme tient de bien près à chacun de nous, au lieu que l'héroïſme nous accable encore plus qu'il ne nous touche; parce qu'après tout, nous n'y avons que faire. Ne ſeroit-il pas à déſirer que nos ſublimes Auteurs daignaſſent deſcendre un peu de leur continuelle élévation & nous attendrir quelquefois pour la ſimple Humanité ſouffrante, de peur

(*d*) La preuve de cela, c'eſt qu'il intéreſſe. Quant à la faute dont il eſt puni, elle eſt ancienne, elle eſt trop expiée, & puis c'eſt peu de choſe pour un méchant de Théâtre qu'on ne tient point pour tel, s'il ne fait frémir d'horreur.

que,

que, n'ayant de la pitié que pour des héros malheureux, nous n'en ayons jamais pour personne. Les anciens avoient des héros & mettoient des hommes sur leurs Théâtres ; nous, au-contraire, nous n'y mettons que des héros, & à peine avons-nous des hommes. Les anciens parloient de l'humanité en phrases moins apprêtées ; mais ils sçavoient mieux l'exercer. On pourroit appliquer à eux & à nous un trait rapporté par Plutarque & que je ne puis m'empêcher de transcrire. Un Vieillard d'Athenes cherchoit place au spectacle & n'en trouvoit point ; de jeunes gens, le voyant en peine, lui firent signe de loin ; il vint, mais ils se serrerent & se moquerent de lui. Le bon homme fit ainsi le tour du Théâtre, fort embarrassé de sa personne & toujours hué de la belle Jeunesse. Les Ambassadeurs de Sparte s'en apperçurent, & se levant à l'instant, placerent honorablement le Vieillard au milieu d'eux. Cette action fut remarquée de tout le spectacle & applaudie d'un battement de main universel. *Eh! que de maux !* s'écria le bon Vieillard, d'un ton de douleur, *les Athéniens sçavent ce qui est honnête, mais les Lacédémoniens le pratiquent.* Voilà la philo-

ſophie moderne, & les mœurs anciennes.

Je reviens à mon ſujet. Qu'apprend-on dans Phédre & dans Œdipe, ſinon que l'homme n'eſt pas libre, & que le Ciel le punit des crimes qu'il lui fait commettre? Qu'apprend-on dans Médée, ſi ce n'eſt jusqu'où la fureur de la jalouſie peut rendre une mere cruelle & dénaturée? Suivez la plûpart des pieces du Théâtre François: vous trouverez preſque dans toutes des monſtres abominables & des actions atroces, utiles, ſi l'on veut, à donner de l'intérêt aux pieces & de l'exercice aux vertus, mais dangereuſes certainement, en ce qu'elles accoutument les yeux du peuple à des horreurs qu'il ne devroit pas même connoître & à des forfaits qu'il ne devroit pas ſuppoſer poſſibles. Il n'eſt pas même vrai que le meurtre & le parricide y ſoient toujours odieux. A la faveur de je ne ſçais quelles commodes ſuppoſitions, on les rend permis, ou pardonnables. On a peine à ne pas excuſer Phédre inceſtueuſe & verſant le ſang innocent. Syphax empoiſonnant ſa femme, le jeune Horace poignardant ſa ſœur, Agamemnon immolant ſa fille, Oreſte égorgeant

ſa mere, ne laiſſent pas d'être des perſonnages intéreſſans. Ajoûtez que l'Auteur, pour faire parler chacun ſelon ſon caractere, eſt forcé de mettre dans la bouche des méchans leurs maximes & leurs principes, revétus de tout l'éclat des beaux vers, & débités d'un ton impoſant & ſententieux, pour l'inſtruction du parterre.

Si les Grecs ſupportoient de pareils ſpectacles, c'étoit comme leur repréſentant des antiquités nationales qui couroient de tout tems parmi le peuple, qu'ils avoient leurs raiſons pour ſe rappeller ſans ceſſe, & dont l'odieux même entroit dans leurs vues. Dénuée des mêmes motifs & du même intérêt, comment la même Tragédie peut-elle trouver parmi vous des ſpectateurs capables de ſoutenir les tableaux qu'elle leur préſente, & les perſonnages qu'elle y fait agir? L'un tue ſon pere, épouſe ſa mere, & ſe trouve le frere de ſes enfans. Un autre force un fils d'égorger ſon pere. Un troiſieme fait boire au pere le ſang de ſon fils. On friſſonne à la ſeule idée des horreurs dont on pare la ſcene Françoiſe, pour l'amuſement du peuple le plus doux

& le plus humain qui ſoit ſur la terre. Non ... je le ſoutiens, & j'en atteſte l'effroi des Lecteurs, les maſſacres des Gladiateurs n'étoient pas ſi barbares que ces affreux ſpectacles. On voyoit couler du ſang, il eſt vrai ; mais on ne ſouilloit pas ſon imagination de crimes qui font frémir la nature.

HEUREUSEMENT la Tragédie, telle qu'elle exiſte, eſt ſi loin de nous; elle nous préſente des êtres ſi giganteſques, ſi bourſoufflés, ſi chimériques, que l'exemple de leurs vices n'eſt guère plus contagieux que celui de leurs vertus n'eſt utile, & qu'à proportion qu'elle veut moins nous inſtruire, elle nous fait auſſi moins de mal. Mais il n'en eſt pas ainſi de la Comédie, dont les mœurs ont avec les nôtres un rapport plus immédiat, & dont les perſonnages reſſemblent mieux à des hommes. Tout en eſt mauvais & pernicieux, tout tire à conſéquence pour les Spectateurs ; & le plaiſir même du comique étant fondé ſur un vice du cœur humain, c'eſt une ſuite de ce principe que plus la Comédie eſt agréable & parfaite, plus ſon effet eſt funeſte aux mœurs : mais ſans répéter ce que j'ai déjà dit de-

ſa nature, je me contenterai d'en faire ici l'application, & de jetter un coup d'œil ſur votre Théâtre comique.

PRENONS-LE dans ſa perfection, c'eſt-à-dire, à ſa naiſſance. On convient, & on le ſentira chaque jour davantage, que Moliere eſt le plus parfait Auteur comique dont les ouvrages nous ſoient connus; mais qui peut diſconvenir auſſi que le Théâtre de ce même Moliere, des talens duquel je ſuis plus l'admirateur que perſonne, ne ſoit une école de vices & de mauvaiſes mœurs, plus dangereuſe que les livres mêmes où l'on fait profeſſion de les enſeigner? Son plus grand ſoin eſt de tourner la bonté & la ſimplicité en ridicule, & de mettre la ruſe & le menſonge du parti pour lequel on prend intérêt. Ses honnêtes gens ne ſont que des gens qui parlent; ſes vicieux ſont des gens qui agiſſent & que les plus brillans ſuccès favoriſent le plus ſouvent; enfin l'honneur des applaudiſſemens, rarement pour le plus eſtimable, eſt preſque toujours pour le plus adroit.

EXAMINEZ le comique de cet Auteur; par-tout vous trouverez que les vi-

ces de caractere en sont l'instrument, & les défauts naturels le sujet ; que la malice de l'un punit la simplicité de l'autre ; & que les sots sont les victimes des méchans : ce qui, pour n'être que trop vrai dans le monde, n'en vaut pas mieux à mettre au Théâtre avec un air d'approbation, comme pour exciter les ames perfides à punir, sous le nom de sottise, la candeur des honnêtes gens.

Dat veniam corvis, vexat censura columbas.

Voilà l'esprit général de Moliere & de ses imitateurs. Ce sont des gens qui, tout au plus, raillent quelquefois les vices, sans jamais faire aimer la vertu ; de ces gens, disoit un ancien, qui sçavent bien moucher la lampe, mais qui n'y mettent jamais d'huile.

Voyez comment, pour multiplier ses plaisanteries, cet homme trouble tout l'ordre de la Société ; avec quel scandale il renverse tous les rapports les plus sacrés sur lesquels elle est fondée ; comment il tourne en dérision les respectables droits des peres sur leurs enfans, des maris sur leurs femmes, des maîtres sur leurs

ſerviteurs ! Il fait rire, il eſt vrai, & n'en devient que plus coupable, en forçant, par un charme invincible, les Sages mêmes de ſe prêter à des railleries qui devroient attirer leur indignation. J'entends dire qu'il attaque les vices ; mais je voudrois bien que l'on comparât ceux qu'il attaque avec ceux qu'il favoriſe. Quel eſt le plus blâmable d'un bourgeois ſans eſprit & vain qui fait ſottement le Gentilhomme, ou d'un Gentilhomme fripon qui le dupe ? Dans la piece dont je parle, ce dernier n'eſt-il pas l'honnête homme ? N'a-t-il pas pour lui l'intérêt ? & le Public n'applaudit-il pas à tous les tours qu'il fait à l'autre ? Quel eſt le plus criminel d'un Payſan aſſez fou pour épouſer une Demoiſelle, ou d'une femme qui cherche à déshonorer ſon époux ? Que penſer d'une piece où le parterre applaudit à l'infidélité, au menſonge, à l'impudence de celle-ci, & rit de la bêtiſe du Manant puni ? C'eſt un grand vice d'être avare & de prêter à uſure ; mais n'en eſt-ce pas un plus grand encore à un fils de voler ſon pere, de lui manquer de reſpect, de lui faire mille inſultans reproches, &, quand ce pere irrité lui donne ſa malédiction, de répondre d'un air goguenard qu'il n'a

que faire de ſes dons ? Si la plaiſanterie eſt excellente, en eſt-elle moins puniſſable ? & la piéce où l'on fait aimer le fils inſolent qui l'a faite, en eſt-elle moins une école de mauvaiſes mœurs ?

Je ne m'arrêterai point à parler des valets. Ils ſont condamnés par tout le monde (c); & il ſeroit d'autant moins juſte d'imputer à Moliere les erreurs de ſes modeles & de ſon ſiecle, qu'il s'en eſt corrigé lui-même. Ne nous prévalons, ni des irrégularités qui peuvent ſe trouver dans les ouvrages de ſa jeuneſſe, ni de ce qu'il y a de moins bien dans ſes autres pieces, & paſſons tout d'un coup à celle qu'on reconnoît unanimement pour

---

(c) Je ne décide pas s'il faut en effet les condamner. Il ſe peut que les valets ne ſoient plus que les inſtrumens des méchancetés des maîtres, depuis que ceux-ci leur ont ôté l'honneur de l'invention. Cependant je douterois qu'en ceci l'image trop naïve de la Société fût bonne au Théatre. Suppoſé qu'il faille quelques fourberies dans les pieces, je ne ſçais s'il ne faudroit pas mieux que les valets ſeuls en fuſſent chargés, & que les honnêtes gens fuſſent auſſi des gens honnêtes : au-moins ſur la Scene.

ſon chef-d'œuvre : je veux dire, le Miſanthrope.

Je trouve que cette Comédie nous découvre mieux qu'aucune autre la véritable vue dans laquelle Moliere a compoſé ſon Théâtre, & nous peut mieux faire juger de ſes vrais effets. Ayant à plaire au Public, il a conſulté le goût le plus général de ceux qui le compoſent : ſur ce goût il s'eſt formé un modele, & ſur ce modele un tableau des défauts contraires, dans lequel il a pris ſes caracteres comiques, & dont il a diſtribué les divers traits dans ſes pieces. Il n'a donc point prétendu former un honnête-homme, mais un homme du monde; par conſéquent, il n'a point voulu corriger les vices, mais les ridicules; &, comme j'ai déjà dit, il a trouvé dans le vice même un inſtrument très-propre à y réuſſir. Ainſi voulant expoſer à la riſée publique tous les défauts oppoſés aux qualités de l'homme aimable, de l'homme de ſociété, après avoir joué tant d'autres ridicules, il lui reſtoit à jouer celui que le monde pardonne le moins, le ridicule de la vertu : c'eſt ce qu'il a fait dans le Miſanthrope.

VOUS ne ſçauriez me nier deux choſes : l'une, qu'Alceſte dans cette piece eſt un homme droit, ſincere, eſtimable, un véritable homme de bien ; l'autre, que l'Auteur lui donne un perſonnage ridicule. C'en eſt aſſez, ce me ſemble, pour rendre Moliere inexcuſable. On pourroit dire qu'il a joué dans Alceſte, non la vertu, mais un véritable défaut, qui eſt la haine des hommes. A cela je réponds qu'il n'eſt pas vrai qu'il ait donné cette haine à ſon perſonnage : il ne faut pas que ce nom de Miſanthrope en impoſe, comme ſi celui qui le porte étoit ennemi du genre humain. Une pareille haine ne feroit pas un défaut, mais une dépravation de la nature & le plus grand de tous les vices : puiſque, toutes les vertus ſociales ſe rapportant à la bienfaiſance, rien ne leur eſt ſi directement contraire que l'inhumanité. Le vrai Miſanthrope eſt un monſtre. S'il pouvoit exiſter, il ne feroit pas rire ; il feroit horreur. Vous pouvez avoir vu à la Comédie Italienne, une piece intitulée, *La vie eſt un ſonge.* Si vous vous rappellez le héros de cette piece, voilà le vrai Miſanthrope.

QU'EST-CE donc que le Miſan-

thrope de Moliere ? Un homme de bien qui déteſte les mœurs de ſon ſiecle & la méchanceté de ſes contemporains ; qui, précifément parce qu'il aime ſes ſemblables, hait en eux les maux qu'ils ſe font réciproquement, & les vices dont ces maux ſont l'ouvrage. S'il étoit moins touché des erreurs de l'Humanité, moins indigné des iniquités qu'il voit, ſeroit-il plus humain lui-même ? Autant vaudroit ſoutenir qu'un tendre pere aime mieux les enfans d'autrui que les ſiens, parce qu'il s'irrite des fautes de ceux-ci, & ne dit jamais rien aux autres.

CES ſentimens du Miſanthrope ſont parfaitement dévelopés dans ſon rôle. Il dit, je l'avoue, qu'il a conçu une haine effroyable contre le genre humain ; mais en quelle occaſion le dit-il (*a*) ? Quand, outré d'avoir vu ſon ami trahir

---

(*a*) J'avertis qu'étant ſans livres, ſans mémoire, n'ayant pour tous matériaux qu'un confus ſouvenir des obſervations que j'ai faites autrefois au ſpectacle, je puis me tromper dans mes citations & renverſer l'ordre des pieces. Mais quand mes exemples ſeroient peu juſtes, mes raiſons ne le ſeroient pas moins, atten-

lâchement son sentiment, & tromper l'homme qui le lui demande, il s'en voit encore plaisanter lui-même au plus fort de sa colere. Il est naturel que cette colere dégénere en emportement, & lui fasse dire alors plus qu'il ne pense de sang-froid. D'ailleurs, la raison qu'il rend de cette haine universelle en justifie pleinement la cause.

Les uns, parce qu'ils sont méchans ;
Et les autres, pour être aux méchans complaisans.

Ce n'est donc pas des hommes qu'il est ennemi ; mais de la méchanceté des uns & du support que cette méchanceté trouve dans les autres. S'il n'y avoit ni fripons, ni flatteurs, il aimeroit tout le monde. Il n'y a pas un homme de bien qui ne soit Misanthrope en ce sens ; ou plutôt, les vrais Misanthropes sont ceux qui ne pensent pas ainsi : car, au fond, je ne connois point de plus grand ennemi des hommes, que l'ami de tout le monde, qui, toujours charmé de tout, encou-

---

du qu'elles ne sont point tirées de telle ou telle piece, mais de l'esprit général du Théâtre que j'ai bien étudié.

rage inceſſamment les méchans, & flatte par ſa coupable complaiſance les vices d'où naiſſent tous les déſordres de la Société.

Une preuve bien sûre qu'Alceſte n'eſt point Miſanthrope à la lettre, c'eſt qu'avec ſes bruſqueries & ſes incartades, il ne laiſſe pas d'intéreſſer & de plaire. Les ſpectateurs ne voudroient pas, à la vérité, lui reſſembler : parce que tant de droiture eſt fort incommode ; mais aucun d'eux ne ſeroit fâché d'avoir à faire à quelqu'un qui lui reſſemblât ; ce qui n'arriveroit pas, s'il étoit l'ennemi déclaré des hommes. Dans toutes les autres pieces de Moliere, le perſonnage ridicule eſt toujours haïſſable ou mépriſable ; dans celle-là, quoiqu'Alceſte ait des défauts réels dont on n'a pas tort de rire, on ſent pourtant au fond du cœur un reſpect pour lui dont on ne peut ſe défendre. En cette occaſion, la force de la vertu l'emporte ſur l'art de l'Auteur & fait honneur à ſon caractere. Quoique Moliere fît des pieces répréhenſibles, il étoit perſonnellement honnête-homme ; & jamais le pinceau d'un hon-

nête-homme ne ſçut couvrir de couleurs odieuſes les traits de la droiture & de la probité. Il y a plus : Moliere a mis dans la bouche d'Alceſte un ſi grand nombre de ſes propres maximes, que pluſieurs ont cru qu'il s'étoit voulu peindre lui-même. Cela parut dans le dépit qu'eut le parterre, à la premiere repréſentation, de n'avoir pas été, ſur le ſonnet, de l'avis du Miſanthrope : car on vit bien que c'étoit celui de l'Auteur.

CEPENDANT ce caractere ſi vertueux eſt préſenté comme ridicule ; il l'eſt, en effet, à certains égards ; & ce qui demontre que l'intention du Poëte eſt bien de le rendre tel, c'eſt celui de l'ami Philinte qu'il met en oppoſition avec le ſien. Ce Philinte eſt le Sage de la piece ; un de ces honnêtes-gens du grand monde, dont les maximes reſſemblent beaucoup à celles des fripons ; de ces gens ſi modérés, qui trouvent toujours que tout va bien, parce qu'ils ont intérêt que rien n'aille mieux ; qui ſont toujours contens de tout le monde, parce qu'ils ne ſe ſoucient de perſonne ; qui, autour d'une bonne table, ſoutiennent qu'il n'eſt pas vrai que

le peuple ait faim ; qui, le gousset bien garni, trouvent fort mauvais qu'on déclame en faveur des pauvres ; qui, de leur maison bien fermée, verroient voler, piller, égorger, massacrer tout le genre humain sans se plaindre : attendu que Dieu les a doués d'une douceur très-méritoire à supporter les malheurs d'autrui.

On voit bien que le phlegme raisonneur de celui-ci est très propre à redoubler & faire sortir d'une maniere comique les emportemens de l'autre ; & le tort de Moliere n'est pas d'avoir fait du Misanthrope un homme colere & bilieux, mais de lui avoir donné des fureurs puériles sur des sujets qui ne devoient pas l'émouvoir. Le caractere du Misanthrope n'est pas à la disposition du Poëte ; il est déterminé par la nature de sa passion dominante. Cette passion est une violente haine du vice, née d'un amour ardent pour la vertu, & aigrie par le spectacle continuel de la méchanceté des hommes. Il n'y a donc qu'une ame grande & noble qui en soit susceptible. L'horreur & le mépris qu'y nourrit cette mê-

ine paſſion pour tous les vices qui l'ont irritée, ſert encore à les écarter du cœur qu'elle agite. De plus, cette contemplation continuelle des déſordres de la Société, le détache de lui-même pour fixer toute ſon attention ſur le genre humain. Cette habitude éleve, aggrandit ſes idées, détruit en lui les inclinations baſſes qui nourriſſent & concentrent l'amour propre; & de ce concours naît une certaine force de courage, une fierté de caractere qui ne laiſſe priſe au fond de ſon ame, qu'à des ſentimens dignes de l'occuper.

Ce n'eſt pas que l'homme ne ſoit toujours homme; que la paſſion ne le rende ſouvent foible, injuſte, déraiſonnable; qu'il n'épie peut-être les motifs cachés des actions des autres, avec un ſecret plaiſir d'y voir la corruption de leurs cœurs; qu'un petit mal ne lui donne ſouvent une grande colere, & qu'en l'irritant à deſſein, un méchant adroit ne pût parvenir à le faire paſſer pour méchant lui-même; mais il n'en eſt pas moins vrai que tous moyens ne ſont pas bons à produire ces effets, & qu'ils doivent être aſſortis à ſon caractere pour le mettre en jeu:

jeu : ſans quoi, c'eſt ſubſtituer un autre homme au Miſanthrope & nous le peindre avec des traits qui ne ſont pas les ſiens.

VOILA donc de quel côté le caractere du Miſanthrope doit porter ſes défauts, & voilà auſſi de quoi Moliere fait un uſage admirable dans toutes les ſcenes d'Alceſte avec ſon ami, où les froides maximes & les railleries de celui-ci, démontant l'autre à chaque inſtant, lui font dire mille impertinences très-bien placées ; mais ce caractere âpre & dur, qui lui donne tant de fiel & d'aigreur dans l'occaſion, l'éloigne en même tems de tout chagrin puérile, qui n'a nul fondement raiſonnable, & de tout intérêt perſonnel trop vif, dont il ne doit nullement être ſuſceptible. Qu'il s'emporte ſur tous les déſordres dont il n'eſt que le témoin, ce ſont toujours de nouveaux traits au tableau ; mais qu'il ſoit froid ſur celui qui s'adreſſe directement à lui. Car ayant déclaré la guerre aux méchans, il s'attend bien qu'ils la lui feront à leur tour. S'il n'avoit pas prévu le mal que lui fera ſa franchiſe, elle ſeroit une étourderie & non pas une vertu. Qu'une femme fauſſe le trahiſſe, que d'indignes amis le déshonorent, que

de foibles amis l'abandonnent : il doit le souffrir sans en murmurer. Il connoît les hommes.

Si ces distinctions sont justes, Moliere a mal saisi le Misanthrope. Pense-t-on que ce soit par erreur ? Non, sans doute. Mais voilà par où le desir de faire rire aux dépens du personnage, l'a forcé de le dégrader, contre la vérité du caractere.

Après l'aventure du Sonnet, comment Alceste ne s'attend-il point aux mauvais procédés d'Oronte ? Peut-il en être étonné quand on l'en instruit, comme si c'étoit la premiere fois de sa vie qu'il eût été sincere, ou la premiere fois que sa sincérité lui eût fait un ennemi ? Ne doit-il pas se préparer tranquillement à la perte de son procès, loin d'en marquer d'avance un dépit d'enfant ?

Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter ;
Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de pester.

Un Misanthrope n'a que faire d'acheter si

cher le droit de pester, il n'a qu'à ouvrir les yeux ; & il n'estime pas assez l'argent pour croire avoir acquis sur ce point un nouveau droit par la perte d'un procès : mais il falloit faire rire le parterre.

Dans la scene avec Dubois, plus Alceste a de sujet de s'impatienter, plus il doit rester flegmatique & froid : parce que l'étourderie du valet n'est pas un vice. Le Misanthrope & l'homme emporté sont deux caracteres très-différens : c'étoit-là l'occasion de les distinguer. Moliere ne l'ignoroit pas ; mais il falloit faire rire le parterre.

Au risque de faire rire aussi le Lecteur à mes dépens, j'ose accuser cet Auteur d'avoir manqué de très-grandes convenances, une très-grande vérité, & peut-être de nouvelles beautés de situation. C'étoit de faire un tel changement à son plan, que Philinte entrât comme Acteur nécessaire dans le nœud de sa piece, en sorte qu'on pût mettre les actions de Philinte & d'Alceste dans une apparente opposition avec leurs principes, & dans une conformité parfaite avec leurs caracteres,

Je veux dire qu'il falloit que le Misanthrope fût toujours furieux contre les vices publics, & toujours tranquille sur les méchancetés personnelles dont il étoit la victime. Au contraire, le philosophe Philinte devoit voir tous les désordres de la Société avec un flegme stoïque, & se mettre en fureur au moindre mal qui s'adressoit directement à lui. En effet, j'observe que ces gens, si paisibles sur les injustices publiques, sont toujours ceux qui font le plus de bruit au moindre tort qu'on leur fait, & qu'ils ne gardent leur philosophie, qu'aussi long-tems qu'ils n'en ont pas besoin pour eux-mêmes. Ils ressemblent à cet Irlandois qui ne vouloit pas sortir de son lit, quoique le feu fût à la maison. La maison brûle, lui crioit-on. Que m'importe ? répondoit-il, je n'en suis que le locataire. A la fin le feu pénétra jusqu'à lui. Aussi-tôt il s'élance, il court, il crie, il s'agite; il commence à comprendre qu'il faut quelquefois prendre intérêt à la maison qu'on habite, quoiqu'elle ne nous appartienne pas.

Il me semble qu'en traitant les caracteres en question sur cette idée, chacun des deux eût été plus vrai, plus

théâtral, & que celui d'Alceste eût fait incomparablement plus d'effet : mais le parterre alors n'auroit pu rire qu'aux dépens de l'homme du monde, & l'intention de l'Auteur étoit qu'on rît aux depens du Misanthrope (*b*).

DANS la même vue, il lui fait tenir quelquefois des propos d'humeur, d'un goût tout contraire à celui qu'il lui donne. Telle est cette pointe de la scène du Sonnet :

La peste de ta chute, empoisonneur au Diable !
En eusses-tu fait une à te casser le nez.

Pointe d'autant plus déplacée dans la bouche du Misanthrope, qu'il vient d'en cri-

---

(*b*) Je ne doute point que, sur l'idée que je viens de proposer, un homme de génie ne pût faire un nouveau Misanthrope, non moins vrai, non moins naturel que l'Athénien, égal en mérite à celui de Moliere, &, sans comparaison, plus instructif. Je ne vois qu'un inconvénient à cette nouvelle piece, c'est qu'il seroit impossible qu'elle réussît : car, quoi qu'on dise, en choses qui déshonorent, nul ne rit de bon cœur à ses dépens. Nous voilà rentrés dans mes principes.

tiquer de plus ſupportables dans le Sonnet d'Oronte ; & il eſt bien étrange que celui qui la fait, propoſe un inſtant après la chanſon du Roi Henri pour un modele de goût. Il ne ſert de rien de dire que ce mot échappe dans un moment de dépit : car le dépit ne dicte rien moins que des pointes ; & Alceſte qui paſſe ſa vie à gronder, doit avoir pris, même en grondant, un ton conforme à ſon tour d'eſprit.

Morbleu ! vil complaiſant ! vous louez des ſottiſes.

C'eſt ainſi que doit parler le Miſanthrope en colere. Jamais une pointe n'ira bien après cela. Mais il falloit faire rire le parterre ; & voilà comment on avilit la vertu.

Une choſe aſſez remarquable, dans cette comédie, eſt que les charges étrangeres que l'Auteur a données au rôle du Miſanthrope, l'ont forcé d'adoucir ce qui étoit eſſentiel au caractere. Ainſi, tandis que, dans toutes ſes autres pieces, les caracteres ſont chargés pour faire plus d'effet ; dans celle-ci ſeule, les traits ſont émouſſés pour la rendre plus théâtrale.

La même ſcène dont je viens de parler m'en fournit la preuve. On y voit Alceſte tergiverſer & uſer de détours, pour dire ſon avis à Oronte. Ce n'eſt point-là le Miſanthrope : c'eſt un honnête homme du monde qui ſe fait peine de tromper celui qui le conſulte. La force du caractere vouloit qu'il lui dît bruſquement : Votre Sonnet ne vaut rien, jettez-le au feu ; mais cela auroit ôté le comique qui naît de l'embarras du Miſanthrope & de ſes *je ne dis pas cela* répétés, qui pourtant ne ſont, au fond, que des menſonges. Si Philinte, à ſon exemple, lui eût dit en cet endroit, *Eh ! que dis-tu donc, Traître ?* qu'avoit-il à repliquer ? En vérité, ce n'eſt pas la peine de reſter Miſanthrope pour ne l'être qu'à demi : car, ſi l'on ſe permet le premier ménagement & la premiere altération de la vérité, où ſera la raiſon ſuffiſante pour s'arrêter juſqu'à ce qu'on devienne auſſi faux qu'un homme de Cour ?

L'AMI d'Alceſte doit le connoître. Comment oſe-t-il lui propoſer de viſiter des Juges, c'eſt-à-dire, en termes honnêtes, de chercher à les corrompre ? Comment peut-il ſuppoſer qu'un homme capa-

ble de renoncer même aux bienséances par amour pour la vertu, soit capable de manquer à ses devoirs par intérêt ? Solliciter un Juge ! Il ne faut pas être Misanthrope, il suffit d'être honnête homme pour n'en rien faire. Car enfin, quelque tour qu'on donne à la chose, ou celui qui sollicite un Juge l'exhorte à remplir son devoir, & alors il lui fait une insulte ; ou il lui propose une acception de personnes, & alors il le veut séduire, puisque toute acception de personnes est un crime dans un Juge qui doit connoître l'affaire & non les parties, & ne voir que l'ordre & la loi. Or je dis qu'engager un Juge à faire une mauvaise action, c'est la faire soi-même ; & qu'il vaut mieux perdre une cause juste, que de faire une mauvaise action. Cela est clair, net ; il n'y a rien à répondre. La morale du monde a d'autres maximes, je ne l'ignore pas. Il me suffit de montrer que, dans tout ce qui rendoit le Misanthrope si ridicule, il ne faisoit que le devoir d'un homme de bien ; & que son caractere étoit mal rempli d'avance, si son ami supposoit qu'il pût y manquer.

Si quelquefois l'habile Auteur laisse

agir ce caractere dans toute sa force, c'est seulement quand cette force rend la scène plus théâtrale, & produit un comique de contraste ou de situation plus sensible. Telle est, par exemple, l'humeur taciturne & silencieuse d'Alceste, & ensuite la censure intrépide & vivement apostrophée de la conversation chez la Coquette.

Allons, ferme, poussez, mes bons amis de Cour.

Ici, l'Auteur a marqué fortement la distinction du médisant & du Misanthrope. Celui-ci dans son fiel âcre & mordant, abhorre la calomnie & déteste la satyre. Ce sont les vices publics, ce sont les méchans en général qu'il attaque. La basse & secrette médisance est indigne de lui, il la méprise & la hait dans les autres; & quand il dit du mal de quelqu'un, il commence par le lui dire en face. Aussi, durant toute la piece, ne fait-il nulle part plus d'effet que dans cette scène : parce qu'il est là ce qu'il doit être & que, s'il fait rire le Parterre, les honnêtes gens ne rougissent pas d'avoir ri.

Mais, en général, on ne peut nier

que, ſi le Miſanthrope étoit plus Miſanthrope, il ne fût beaucoup moins plaiſant : parce que ſa franchiſe & ſa fermeté, n'admettant jamais de détour, ne le laiſſeroient jamais dans l'embarras. Ce n'eſt donc pas par ménagement pour lui que l'Auteur adoucit quelquefois ſon caractere : c'eſt au contraire pour le rendre plus ridicule. Une autre raiſon l'y oblige encore, c'eſt que le Miſanthrope de Théâtre, ayant à parler de ce qu'il voit, doit vivre dans le monde, & par conſéquent tempérer ſa droiture & ſes manieres, par quelques-uns de ces égards de menſonge & de fauſſeté qui compoſent la politeſſe & que le monde exige de quiconque y veut être ſupporté. S'il s'y montroit autrement, ſes diſcours ne feroient plus d'effet. L'intérêt de l'Auteur eſt bien de le rendre ridicule, mais non pas fou ; & c'eſt ce qu'il paroîtroit aux yeux du Public, s'il étoit tout-à-fait ſage.

On a peine à quitter cette admirable piece, quand on a commencé de s'en occuper ; & plus on y ſonge, plus on y découvre de nouvelles beautés. Mais enfin, puiſqu'elle eſt, ſans contredit, de toutes les Comédies de Moliere, celle

qui contient la meilleure & la plus ſaine morale, ſur celle-là jugeons des autres ; & convenons que, l'intention de l'Auteur étant de plaire à des eſprits corrompus, ou ſa morale porte au mal, ou le faux bien qu'elle prêche eſt plus dangereux que le mal même : en ce qu'il ſéduit par une apparence de raiſon : en ce qu'il fait préférer l'uſage & les maximes du monde à l'exacte probité : en ce qu'il fait conſiſter la ſageſſe dans un certain milieu entre le vice & la vertu : en ce qu'au grand ſoulagement des Spectateurs, il leur perſuade que, pour être honnête-homme, il ſuffit de n'être pas un franc ſcélérat.

J'AUROIS trop d'avantage, ſi je voulois paſſer de l'examen de Moliere à celui de ſes ſucceſſeurs, qui, n'ayant ni ſon génie, ni ſa probité, n'en ont que mieux ſuivi ſes vues intéreſſées, en s'attachant à flatter une Jeuneſſe débauchée, & des femmes ſans mœurs. Ce ſont eux qui les premiers ont introduit ces groſſieres équivoques, non moins proſcrites par le goût que par l'honnêteté, qui firent longtems l'amuſement des mauvaiſes compagnies, l'embarras des perſonnes modeſtes,

& dont un meilleur ton, lent dans ses progrès, n'a pas encore purifié certaines provinces. D'autres Auteurs, plus réservés dans leurs saillies, laissant les premiers amuser les femmes perdues, se chargerent d'encourager les filoux. Regnard, un des moins libres, n'est pas le moins dangereux. C'est une chose incroyable, qu'avec l'agrément de la Police, on joue publiquement, au milieu de Paris, une Comédie, où, dans l'appartement d'un oncle qu'on vient de voir expirer, son neveu, l'honnête-homme de la piece, s'occupe, avec son digne cortége, de soins que les loix payent de la corde; & qu'au lieu des larmes, que la seule humanité fait verser en pareil cas aux indifférens même, on égaie, à l'envi, de plaisanteries barbares, le triste appareil de la mort. Les droits les plus sacrés, les plus touchans sentimens de la nature sont joués dans cette odieuse scène. Les tours les plus punissables y sont rassemblés comme à plaisir, avec un enjouement qui fait passer tout cela pour des gentillesses. Faux acte, supposition, vol, fourberie, mensonge, inhumanité, tout y est, & tout y est applaudi. Le mort s'étant avisé de renaître,

au grand déplaiſir de ſon cher neveu, & ne voulant point ratifier ce qui s'eſt fait en ſon nom, on trouve le moyen d'arracher ſon conſentement de force, & tout ſe termine au gré des Acteurs & des Spectateurs, qui, s'intéreſſant, malgré eux, à ces miſérables, ſortent de la piece avec cet édifiant ſouvenir, d'avoir été, dans le fond de leurs cœurs, complices des crimes qu'ils ont vu commettre.

Osons-le dire ſans détour. Qui de nous eſt aſſez sûr de lui, pour ſupporter la repréſentation d'une pareille Comédie, ſans être de moitié des tours qui s'y jouent ? Qui ne ſeroit pas un peu fâché ſi le filou venoit à être ſurpris ou à manquer ſon coup ? Qui ne devient pas un moment filou ſoi-même, en s'intéreſſant pour lui ? Car s'intéreſſer pour quelqu'un, qu'eſt-ce autre choſe que ſe mettre à ſa place ? Belle inſtruction pour la Jeuneſſe que celle où les hommes faits ont bien de la peine à ſe garantir de la ſéduction du vice ! Eſt-ce à-dire qu'il ne ſoit jamais permis d'expoſer au Théâtre des actions blâmables ? Non : mais en vérité, pour ſçavoir mettre un fripon ſur

la ſcène, il faut un Auteur bien honnête-homme.

Ces défauts ſont tellement inhérens à notre Théâtre, qu'en voulant les en ôter on le défigure. Nos Auteurs modernes, guidés par de meilleures intentions, font des pieces plus épurées ; mais auſſi qu'arrive-t-il ? Qu'elles n'ont plus de vrai comique & ne produiſent aucun effet. Elles inſtruiſent beaucoup, ſi l'on veut ; mais elles ennuient encore davantage. Autant vaudroit aller au Sermon.

Dans cette décadence du Théâtre, on ſe voit contraint d'y ſubſtituer aux véritables beautés éclipſées, de petits agrémens capables d'en impoſer à la multitude. Ne ſçachant plus nourrir la force du comique & des caracteres, on a renforcé l'intérêt de l'amour. On a fait la même choſe dans la Tragédie pour ſuppléer aux ſituations priſes dans des intérêts d'Etat qu'on ne connoît plus, & aux ſentimens naturels & ſimples qui ne touchent plus perſonne. Les Auteurs concourent à l'envi, pour l'utilité publique, à donner une nouvelle énergie & un nouveau coloris à cette paſſion dangereuſe ;

&, depuis Moliere & Corneille, on ne voit plus réuſſir au Théâtre que des Romans, ſous le nom de pieces dramatiques.

L'Amour eſt le regne des femmes. Ce ſont elles qui néceſſairement y donnent la loi : parce que, ſelon l'ordre de la nature, la réſiſtance leur appartient, & que les hommes ne peuvent vaincre cette réſiſtance, qu'aux dépens de leur liberté. Un effet naturel de ces ſortes de pieces eſt donc d'étendre l'empire du Sexe, de rendre des femmes & de jeunes filles les précepteurs du Public, & de leur donner ſur les ſpectateurs le même pouvoir qu'elles ont ſur leurs Amans. Penſez-vous, Monſieur, que cet ordre ſoit ſans inconvénient, & qu'en augmentant avec tant de ſoin l'aſcendant des femmes, les hommes en ſeront mieux gouvernés?

Il peut y avoir dans le monde quelques femmes dignes d'être écoutées d'un honnête-homme ; mais eſt-ce d'elles, en général, qu'il doit prendre conſeil ? & n'y auroit-il aucun moyen d'honorer leur ſexe, à moins d'avilir le nôtre ? Le

plus charmant objet de la nature, le plus capable d'émouvoir un cœur ſenſible & de le porter au bien, eſt, je l'avoue, une femme aimable & vertueuſe; mais cet objet céleſte où ſe cache-t-il? N'eſt-il pas bien cruel de le contempler avec tant de plaiſir au Théâtre, pour en trouver de ſi différens dans la Société? Cependant le tableau ſéducteur fait ſon effet. L'enchantement cauſé par ces prodiges de ſageſſe, tourne au profit des femmes ſans honneur. Qu'un jeune homme n'ait vu le monde que ſur la ſcène, le premier moyen qui s'offre à lui pour aller à la vertu, eſt de chercher une maîtreſſe qui l'y conduiſe, eſpérant bien trouver une Conſtance ou une Cénie (*c*) tout-

(*c*) Ce n'eſt point par étourderie que je cite Cénie en cet endroit, quoique cette charmante Piece ſoit l'ouvrage d'une femme : car cherchant la vérité de bonne foi, je ne ſçais point déguiſer ce qui fait contre mon ſentiment; & ce n'eſt pas à une femme, mais aux femmes que je refuſe les talens des hommes. J'honore d'autant plus volontiers ceux de l'Auteur de Cénie en particulier, qu'ayant à me plaindre de ſes diſcours, je lui rends un hommage pur & déſintéreſſé, comme tous les éloges ſortis de ma plume.

au-

au-moins. C'eſt ainſi que, ſur la foi d'un modele imaginaire, ſur un air modeſte & touchant, ſur une douceur contrefaite, *neſcius auræ fallacis*, le jeune inſenſé court ſe perdre, en penſant devenir un Sage.

CECI me fournit l'occaſion de propoſer une eſpece de problême. Les Anciens avoient en général un très-grand reſpect pour les femmes (*a*); mais ils marquoient ce reſpect en s'abſtenant de les expoſer au jugement du Public, & croyoient honorer leur modeſtie, en ſe taiſant ſur leurs autres vertus. Ils avoient pour maxime que le pays où les mœurs étoient les plus pures, étoit celui où l'on

(*a*) Ils leur donnoient pluſieurs noms honorables que nous n'avons plus, ou qui ſont bas & ſurannés parmi nous. On ſçait quel uſage Virgile a fait de celui de *Matres* dans une occaſion où les Meres Troyennes n'étoient guères ſages. Nous n'avons à la place que le mot de *Dames* qui ne convient pas à toutes, qui même vieillit inſenſiblement, & qu'on a tout-à-fait proſcrit du ton à la mode. J'obſerve que les Anciens tiroient volontiers leurs titres d'honneur des droits de la nature, & que nous ne tirons les nôtres que des droits du rang.

parloit le moins des femmes, & que la femme la plus honnête étoit celle dont on parloit le moins. C'eſt ſur ce principe qu'un Spartiate, entendant un Étranger faire de magnifiques éloges d'une Dame de ſa connoiſſance, l'interrompit en colere : ne ceſſeras-tu point, lui dit-il, de médire d'une femme de bien ? De-là venoit encore que, dans leur Comédie, les rôles d'amoureuſes & de filles à marier ne repréſentoient jamais que des eſclaves ou des filles publiques. Ils avoient une telle idée de la modeſtie du Sexe, qu'ils auroient cru manquer aux égards qu'ils lui devoient, de mettre une honnête fille ſur la ſcène, ſeulement en repréſentation (*b*). En un mot, l'image du vice à découvert les choquoit moins que celle de la pudeur offenſée.

Chez nous, au contraire, la femme la plus eſtimée eſt celle qui fait le plus de bruit ; de qui l'on parle le plus ; qu'on

(*b*) S'ils en uſoient autrement dans les Tragédies, c'eſt que, ſuivant le ſyſtême politique de leur Théâtre, ils n'étoient pas fâchés qu'on crût que les perſonnes d'un haut rang, n'ont pas beſoin de pudeur, & font toujours exception aux regles de la morale.

voit le plus dans le monde ; chez qui l'on dîne le plus ſouvent ; qui donne le plus impérieuſement le ton ; qui juge, tranche, décide, prononce, aſſigne aux talens, au mérite, aux vertus, leurs degrés & leurs places, & dont les humbles ſçavans mendient le plus baſſement la faveur. Sur la ſcène, c'eſt pis encore. Au fond, dans le monde elles ne ſçavent rien, quoiqu'elles jugent de tout ; mais au Théâtre, ſçavantes du ſçavoir des hommes, Philoſophes, grace aux Auteurs, elles écraſent notre ſexe de ſes propres talens, & les imbécilles Spectateurs vont bonnement apprendre des femmes ce qu'ils ont pris ſoin de leur dicter. Tout cela, dans le vrai, c'eſt ſe moquer d'elles, c'eſt les taxer d'une vanité puérile ; & je ne doute pas que les plus ſages n'en ſoient indignées. Parcourez la plûpart des pieces modernes : c'eſt toujours une femme qui ſçait tout, qui apprend tout aux hommes ; c'eſt toujours la Dame de Cour qui fait dire le Catéchiſme au petit Jean de Saintré. Un enfant ne ſçauroit ſe nourrir de ſon pain, s'il n'eſt coupé par ſa gouvernante. Voilà l'image de ce qui ſe paſſe aux nouvelles pieces. La Bonne eſt ſur le Théâtre, &

les en'ans ſont dans le parterre. Encore une fois, je ne nie pas que cette Méthode n'ait ſes avantages, & que de tels précepteurs ne puiſſent donner du poids & du prix à leurs leçons ; mais revenons à ma queſtion. De l'uſage antique & du nôtre, je demande lequel eſt le plus honorable aux femmes, & rend le mieux à leur ſexe les vrais reſpects qui lui ſont dus?

La même cauſe qui donne, dans nos pieces tragiques & comiques, l'aſcendant aux femmes ſur les hommes, le donne encore aux jeunes gens ſur les vieillards ; & c'eſt un autre renverſement des rapports naturels, qui n'eſt pas moins répréhenſible. Puiſque l'intérêt y eſt toujours pour les amans, il s'enſuit que les perſonnages avancés en âge n'y peuvent jamais faire que des rôles en ſous-ordre. Ou, pour former le nœud de l'intrigue, ils ſervent d'obſtacle aux vœux des jeunes amans, & alors ils ſont haïſſables ; ou ils ſont amoureux eux-mêmes, & alors ils ſont ridicules. *Turpe ſenex miles.* On en fait dans les Tragédies, des tyrans, des uſurpateurs ; dans les Comédies, des jaloux, des uſuriers, des pédans, des per es inſupportables que tout le monde conſ-

pire à tromper. Voilà ſous quel honorable aſpect on montre la Vieilleſſe au Théâtre, voilà quel reſpect on inſpire pour elle aux jeunes gens. Remercions l'illuſtre Auteur de Zaïre & de Nanine d'avoir ſouſtrait à ce mépris le vénérable Luzignan & le bon vieux Philippe Humbert. Il en eſt quelques autres encore; mais cela ſuffit-il pour arrêter le torrent du préjugé public, & pour effacer l'aviliſſement où la plûpart des Auteurs ſe plaiſent à montrer l'âge de la ſageſſe, de l'expérience & de l'autorité? Qui peut douter que l'habitude de voir toujours dans les vieillards des perſonnages odieux au Théâtre, n'aide à les faire rebuter dans la Société, & qu'en s'accoutumant à confondre ceux qu'on voit dans le monde avec les radoteurs & les Gérontes de la Comédie, on ne les mépriſe tous également? Obſervez à Paris, dans une aſſemblée, l'air ſuffiſant & vain, le ton ferme & tranchant d'une impudente Jeuneſſe, tandis que les Anciens, craintifs & modeſtes, ou n'oſent ouvrir la bouche, ou ſont à peine écoutés. Voit-on rien de pareil dans les Provinces, & dans les lieux où les Spectacles ne ſont point établis; & par toute la terre, hors

les grandes villes, une tête chenue & des cheveux blancs n'impriment-ils pas toujours du respect ? On me dira qu'à Paris les vieillards contribuent à se rendre méprisables, en renonçant au maintien qui leur convient, pour prendre indécemment la parure & les manieres de la Jeunesse, & que faisant les galants à son exemple, il est très-simple qu'on la leur préfere dans son métier ; mais c'est tout au-contraire pour n'avoir nul autre moyen de se faire supporter, qu'ils sont contraints de recourir à celui-là, & ils aiment encore mieux être soufferts à la faveur de leurs ridicules, que de ne l'être point du tout. Ce n'est pas assurément qu'en faisant les agréables ils le deviennent en effet, & qu'un galant sexagénaire soit un personnage fort gracieux ; mais son indécence même lui tourne à profit : c'est un triomphe de plus pour une femme, qui, traînant à son char un Nestor, croit montrer que les glaces de l'âge ne garantissent point des feux qu'elle inspire. Voilà pourquoi les femmes encouragent de leur mieux ces Doyens de Cithere, & ont la malice de traiter d'hommes charmans, de vieux foux qu'elles trouveroient moins aimables,

s'ils étoient moins extravagans. Mais revenons à mon ſujet.

Ces effets ne ſont pas les ſeuls que produit l'intérêt de la ſcène, uniquement fondé ſur l'amour. On lui en attribue beaucoup d'autres plus graves & plus importans, dont je n'examine point ici la réalité, mais qui ont été ſouvent & fortement allégués par les Ecrivains eccléſiaſtiques. Les dangers que peut produire le tableau d'une paſſion contagieuſe ſont, leur a-t-on répondu, prévenus par la maniere de le préſenter; l'amour qu'on expoſe au Théâtre y eſt rendu légitime, ſon but eſt honnête, ſouvent il eſt ſacrifié au devoir & à la vertu; & dès qu'il eſt coupable, il eſt puni. Fort bien: mais n'eſt-il pas plaiſant qu'on prétende ainſi régler après coup les mouvemens du cœur ſur les préceptes de la raiſon, & qu'il faille attendre les évenemens pour ſçavoir quelle impreſſion l'on doit recevoir des ſituations qui les amenent? Le mal qu'on reproche au Théâtre n'eſt pas préciſément d'inſpirer des paſſions criminelles, mais de diſpoſer l'ame à des ſentimens trop tendres qu'on ſatisfait enſuite aux dépens de la vertu. Les douces émotions

qu'on y reſſent n'ont pas par elles-mêmes un objet déterminé, mais elles en font naître le beſoin ; elles ne donnent pas préciſément de l'amour, mais elles préparent à en ſentir ; elles ne choiſiſſent pas la perſonne qu'on doit aimer, mais elles nous forcent à faire ce choix. Ainſi elles ne ſont innocentes ou criminelles que par l'uſage que nous en faiſons ſelon notre caractere, & ce caractere eſt indépendant de l'exemple. Quand il ſeroit vrai qu'on ne peint au Théâtre que des paſſions légitimes, s'enſuit-il de-là que les impreſſions en ſont plus foibles, que les effets en ſont moins dangereux ? Comme ſi les vives images d'une tendreſſe innocente étoient moins douces, moins ſéduiſantes, moins capables d'échauffer un cœur ſenſible que celle d'un amour criminel, à qui l'horreur du vice ſert au-moins de contrepoiſon. Mais ſi l'idée de l'innocence embellit quelques inſtans le ſentiment qu'elle accompagne, bientôt les circonſtances s'effacent de la mémoire, tandis que l'impreſſion d'une paſſion ſi douce reſte gravée au fond du cœur. Quand le Patricien Manilius fut chaſſé du Sénat de Rome pour avoir donné un

baiſer à ſa femme en préſence de ſa fille, à ne conſidérer cette action qu'en elle-même, qu'avoit-elle de répréhenſible? Rien, ſans doute : elle annonçoit même un ſentiment louable. Mais les chaſtes feux de la mere en pouvoient inſpirer d'impurs à la fille. C'étoit donc, d'une action fort honnête, faire un exemple de corruption. Voilà l'effet des amours permis du Théâtre.

On prétend nous guérir de l'amour par la peinture de ſes foibleſſes. Je ne ſçais là-deſſus comment les Auteurs s'y prennent ; mais je vois que les Spectateurs ſont toujours du parti de l'amant foible, & que ſouvent ils ſont fâchés qu'il ne le ſoit pas davantage. Je demande ſi c'eſt un grand moyen d'éviter de lui reſſembler ?

Rappellez-vous, Monſieur, une piece à laquelle je crois me ſouvenir d'avoir aſſiſté avec vous, il y a quelques années, & qui nous fit un plaiſir auquel nous nous attendions peu ; ſoit qu'en effet l'Auteur y eût mis plus de beautés théâtrales que nous n'avions penſé, ſoit que l'Actrice prêtât ſon charme ordinaire

au rôle qu'elle faiſoit valoir. Je veux parler de la Bérénice de Racine. Dans quelle diſpoſition d'eſprit le Spectateur voit-il commencer cette piece ? Dans un ſentiment de mépris pour la foibleſſe d'un Empereur & d'un Romain, qui balance, comme le dernier des hommes, entre ſa maîtreſſe & ſon devoir ; qui, flottant inceſſamment dans une déshonorante incertitude, avilit par des plaintes efféminées ce caractere preſque divin que lui donne l'Hiſtoire ; qui fait chercher dans un vil ſoupirant de ruelle le bienfaiteur du Monde & les délices du genre humain. Qu'en penſe le même Spectateur après la repréſentation ? Il finit par plaindre cet homme ſenſible qu'il mépriſoit, par s'intéreſſer à cette même paſſion dont il lui faiſoit un crime, par murmurer en ſecret du ſacrifice qu'il eſt forcé d'en faire aux loix de la patrie. Voilà ce que chacun de nous éprouvoit à la repréſentation. Le rôle de Titus, très-bien rendu, eût fait de l'effet, s'il eût été plus digne de lui ; mais tous ſentirent que l'intérêt principal étoit pour Bérénice, & que c'étoit le ſort de ſon amour qui déterminoit l'eſpece de la cataſtrophe. Non que ſes plaintes continuelles donnaſſent

une grande émotion durant le cours de la piece; mais au cinquieme Acte où, cessant de se plaindre, l'air morne, l'œil sec & la voix éteinte, elle faisoit parler une douleur froide approchante du désespoir, l'art de l'Actrice ajoûtoit au pathétique du rôle, & les spectateurs vivement touchés commençoient à pleurer quand Bérénice ne pleuroit plus. Que signifioit cela? sinon qu'on trembloit qu'elle ne fût renvoyée; qu'on sentoit d'avance la douleur dont son cœur seroit pénétré; & que chacun auroit voulu que Titus se laissât vaincre, même au risque de l'en moins estimer: Ne voilà-t-il pas une Tragédie qui a bien rempli son objet, & qui a bien appris aux Spectateurs à surmonter les foiblesses de l'amour?

L'ÉVENEMENT dément ces vœux secrets, mais qu'importe? Le dénouement n'efface point l'effet de la piece. La Reine part sans le congé du parterre: l'Empereur la renvoie *invitus invitam*, on peut ajoûter *invito spectatore.* Titus a beau rester Romain, il est seul de son parti; tous les spectateurs ont épousé Bérénice.

QUAND même on pourroit me disputer cet effet ; quand même on soutiendroit que l'exemple de force & de vertu qu'on voit dans Titus, vainqueur de lui-même, fonde l'intérêt de la piece, & fait qu'en plaignant Bérénice, on est bien-aise de la plaindre, on ne feroit que rentrer en cela dans mes principes : parce que, comme je l'ai déjà dit, les sacrifices faits au devoir & à la vertu ont toujours un charme secret, même pour les cœurs corrompus : & la preuve que ce sentiment n'est point l'ouvrage de la piece, c'est qu'ils l'ont avant qu'elle commence. Mais cela n'empêche pas que certaines passions satisfaites ne leur semblent préférables à la vertu même, & que, s'ils sont contens de voir Titus vertueux & magnanime, ils ne le fussent encore plus de le voir heureux & foible, ou du-moins qu'ils ne consentissent volontiers à l'être à sa place. Pour rendre cette vérité sensible, imaginons un dénouement tout contraire à celui de l'Auteur. Qu'après avoir mieux consulté son cœur, Titus ne voulant ni enfreindre les loix de Rome, ni vendre le bonheur à l'ambition, vienne, avec des maximes

opposées, abdiquer l'Empire aux pieds de Bérénice ; que, pénétrée d'un si grand sacrifice, elle sente que son devoir seroit de refuser la main de son amant, & que pourtant elle l'accepte ; que tous deux enivrés des charmes de l'amour, de la paix, de l'innocence, & renonçant aux vaines grandeurs, prennent, avec cette douce joie qu'inspirent les vrais mouvemens de la nature, le parti d'aller vivre heureux & ignorés dans un coin de la terre ; qu'une scène si touchante soit animée des sentimens tendres & pathétiques que le sujet fournit & que Racine eût si bien fait valoir ; que Titus en quittant les Romains leur adresse un discours, tel que la circonstance & le sujet le comportent : n'est-il pas clair, par exemple, qu'à moins qu'un Auteur ne soit de la derniere mal-adresse, un tel discours doit faire fondre en larmes toute l'assemblée ? La piece, finissant ainsi, sera, si l'on veut, moins bonne, moins instructive, moins conforme à l'Histoire ; mais en fera-t-elle moins de plaisir, & les Spectateurs en sortiront-ils moins satisfaits ? Les quatre premiers Actes subsisteroient à-peu-près tels qu'ils sont, & cependant on en tireroit une leçon

directement contraire. Tant il eſt vrai que les tableaux de l'amour ſont toujours plus d'impreſſion que les maximes de la ſageſſe, & que l'effet d'une Tragédie eſt tout-à-fait indépendant de celui du dénouement.

VEUT-ON ſçavoir s'il eſt sûr qu'en montrant les ſuites funeſtes des paſſions immodérées, la Tragédie apprenne à s'en garantir? Que l'on conſulte l'expérience. Ces ſuites funeſtes ſont repréſentées très-fortement dans Zaïre; il en coûte la vie aux deux Amans, & il en coûte bien plus que la vie à Oroſmane: puiſqu'il ne ſe donne la mort que pour ſe délivrer du plus cruel ſentiment qui puiſſe entrer dans un cœur humain, le remords d'avoir poignardé ſa maîtreſſe. Voilà donc, aſſurément, des leçons très-énergiques. Je ſerois curieux de trouver quelqu'un, homme ou femme, qui s'osât vanter d'être ſorti d'une repréſentation de Zaïre, bien prémuni contre l'amour. Pour moi, je crois entendre chaque Spectateur dire en ſon cœur à la fin de la Tragédie: Ah! qu'on me donne une Zaïre, je ferai bien en ſorte de ne la pas tuer. Si les femmes n'ont pu ſe laſſer

de courir en foule à cette piece enchantereſſe & d'y faire courir les hommes, je ne dirai point que c'eſt pour s'encourager par l'exemple de l'héroïne à n'imiter pas un ſacrifice qui lui réuſſit ſi mal ; mais c'eſt parce que, de toutes les Tragédies qui ſont au Théâtre, nulle autre ne montre avec plus de charmes le pouvoir de l'amour & l'empire de la beauté, & qu'on y apprend encore, pour ſurcroît de profit, à ne pas juger ſa maîtreſſe ſur les apparences. Qu'Oroſmane immole Zaïre à ſa jalouſie, une femme ſenſible y voit ſans effroi le tranſport de la paſſion : car c'eſt un moindre malheur de périr par la main de ſon amant, que d'en être médiocrement aimée.

QU'ON nous peigne l'amour comme on voudra ; il ſéduit, ou ce n'eſt pas lui. S'il eſt mal peint, la piece eſt mauvaiſe ; s'il eſt bien peint, il offuſque tout ce qui l'accompagne. Ses combats, ſes maux, ſes ſouffrances le rendent plus touchant encore, que s'il n'avoit nulle réſiſtance à vaincre. Loin que ces triſtes effets rebutent, il n'en devient que plus intéreſſant par ſes malheurs mêmes. On ſe dit, malgré ſoi, qu'un ſentiment ſi

délicieux console de tout. Une si douce image amollit insensiblement le cœur : on prend, de la passion, ce qui mene au plaisir : on en laisse ce qui tourmente. Personne ne se croit obligé d'être un héros, & c'est ainsi qu'admirant l'amour honnête on se livre à l'amour criminel.

Ce qui acheve de rendre ses images dangereuses, c'est précisément ce qu'on fait pour les rendre agréables ; c'est qu'on ne le voit jamais régner sur la scène qu'entre des ames honnêtes ; c'est que les deux Amans sont toujours des modeles de perfection. Et comment ne s'intéresseroit-on pas pour une passion si séduisante, entre deux cœurs dont le caractere est déjà si intéressant par lui-même ? Je doute que, dans toutes nos pieces dramatiques, on en trouve une seule où l'amour mutuel n'ait pas la faveur du Spectateur. Si quelque infortuné brûle d'un feu non partagé, on en fait le rebut du parterre. On croit faire merveilles de rendre un amant estimable ou haïssable, selon qu'il est bien ou mal accueilli dans ses amours ; de faire toujours approuver au Public les sentimens de sa maîtresse ; & de donner à la tendresse tout l'intérêt

de

de la vertu : au-lieu qu'il faudroit apprendre aux jeunes-gens à ſe défier des illuſions de l'amour, à fuir l'erreur d'un penchant aveugle qui croit toujours ſe fonder ſur l'eſtime, & à craindre quelquefois de livrer un cœur vertueux à un objet indigne de ſes ſoins. Je ne ſçache guères que le Miſanthrope, où le héros de la piece ait fait un mauvais choix. Rendre le Miſanthrope amoureux n'étoit rien, le coup de génie eſt de l'avoir fait amoureux d'une coquette. Tout le reſte du Théâtre eſt un tréſor de femmes parfaites. On diroit qu'elles s'y ſont toutes réfugiées. Eſt-ce-là l'image fidelle de la ſociété ? Eſt-ce ainſi qu'on nous rend ſuſpecte une paſſion qui perd tant de gens bien nés ? Il s'en faut peu qu'on ne nous faſſe croire qu'un honnête homme eſt obligé d'être amoureux, & qu'une amante aimée ne ſçauroit n'être pas vertueuſe. Nous voilà fort bien inſtruits !

ENCORE une fois, je n'entreprends point de juger ſi c'eſt bien ou mal fait de fonder ſur l'amour le principal intérêt du Théatre; mais je dis que, ſi ces peintures ſont quelquefois dangereuſes, elles le ſeront toujours, quoi qu'on faſſe pour les

déguiſer. Je dis que c'eſt en parler de mauvaiſe foi, ou ſans le connoître, de vouloir en rectifier les impreſſions par d'autres impreſſions étrangeres qui ne les accompagnent point juſqu'au cœur, ou que le cœur en a bientôt ſéparées; impreſſions qui même en déguiſent les dangers, & donnent à ce ſentiment trompeur un nouvel attrait par lequel il perd ceux qui s'y livrent.

SOIT qu'on déduiſe de la nature des Spectacles, en général, les meilleures formes dont ils ſont ſuſceptibles; ſoit qu'on examine tout ce que les lumieres d'un ſiecle & d'un peuple éclairés ont fait pour la perfection des nôtres, je crois qu'on peut conclure de ces conſidérations diverſes, que l'effet moral du Spectacle & des Théâtres ne ſauroit jamais être bon ni ſalutaire en lui-même : puiſqu'à ne compter que leurs avantages, on n'y trouve aucune ſorte d'utilité réelle, ſans inconvéniens qui la ſurpaſſent. Or, par une ſuite de ſon inutilité même, le Théâtre, qui ne peut rien pour corriger les mœurs, peut beaucoup pour les altérer. En favoriſant tous nos penchans, il donne un nouvel aſcendant à ceux qui nous dominent; les

continuelles émotions qu'on y ressent nous énervent, nous affoiblissent, nous rendent plus incapables de résister à nos passions; & le stérile intérêt qu'on prend à la vertu ne sert qu'à contenter notre amour propre, sans nous contraindre à la pratiquer. Ceux de mes Compatriotes qui ne désapprouvent pas les Spectacles en eux-mêmes, ont donc tort.

OUTRE ces effets du Théâtre, relatifs aux choses représentées, il en a d'autres non moins nécessaires, qui se rapportent directement à la Scène & aux personnages représentans, & c'est à ceux-là que les Génevois déja cités attribuent le goût de luxe, de parure & de dissipation dont ils craignent avec raison l'introduction parmi nous. Ce n'est pas seulement la fréquentation des Comédiens, mais celle du Théâtre, qui peut amener ce goût par son appareil & la parure des Acteurs. N'eût-il d'autre effet que d'interrompre à certaines heures le cours des affaires civiles & domestiques, & d'offrir une ressource assurée à l'oisiveté, il n'est pas possible que la commodité d'aller tous les jours régulierement au même lieu s'oublier soi-même & s'occuper d'objets étrangers, ne donne

au Citoyen d'autres habitudes & ne lui forme de nouvelles mœurs ; mais ces changemens seront-ils avantageux ou nuisibles ? C'est une question qui dépend moins de l'examen du Spectacle que de celui des Spectateurs. Il est sûr que ces changemens les ameneront tous à-peu-près au même point ; c'est donc par l'état où chacun étoit d'abord, qu'il faut estimer les différences.

QUAND les amusemens sont indifférens par leur nature, (& je veux bien pour un moment considérer les Spectacles comme tels,) c'est la nature des occupations qu'ils interrompent qui les fait juger bons ou mauvais; sur-tout lorsqu'ils sont assez vifs pour devenir des occupations eux-mêmes, & substituer leur goût à celui du travail. La raison veut qu'on favorise les amusemens des gens dont les occupations sont nuisibles, & qu'on détourne des mêmes amusemens ceux dont les occupations sont utiles. Une autre considération générale est qu'il n'est pas bon de laisser à des hommes oisifs & corrompus le choix de leurs amusemens, de peur qu'ils ne les imaginent conformes à leurs inclinations vicieuses, & ne deviennent

aussi malfaisans dans leurs plaisirs que dans leurs affaires. Mais laissez un peuple simple & laborieux se délasser de ses travaux, quand & comme il lui plait; jamais il n'est à craindre qu'il abuse de cette liberté, & l'on ne doit point se tourmenter à lui chercher des divertissemens agréables : car, comme il faut peu d'apprêts aux mets que l'abstinence & la faim assaisonnent, il n'en faut pas, non plus, beaucoup aux plaisirs de gens épuisés de fatigue, pour qui le repos seul en est un très-doux. Dans une grande ville, pleine de gens intriguans, désœuvrés, sans Religion, sans principes, dont l'imagination dépravée par l'oisiveté, la fainéantise, par l'amour du plaisir & par de grands besoins, n'engendre que des monstres & n'inspire que des forfaits; dans une grande ville où les mœurs & l'honneur ne sont rien, parce que chacun, dérobant aisément sa conduite aux yeux du Public, ne se montre que par son crédit & n'est estimé que par ses richesses, la Police ne sçauroit trop multiplier les plaisirs permis, ni trop s'appliquer à les rendre agréables, pour ôter aux particuliers la tentation d'en chercher de plus dangereux. Comme les empêcher de s'occuper, c'est les empêcher de

mal faire, deux heures par jour dérobées à l'activité du vice ſauvent la douzieme partie des crimes qui ſe commettroient; & tout ce que les Spectacles vus ou à voir cauſent d'entretiens dans les Caffés & autres refuges des fainéans & fripons du pays, eſt encore autant de gagné pour les peres de famille, ſoit ſur l'honneur de leurs filles ou de leurs femmes, ſoit ſur leur bourſe ou ſur celle de leur fils.

MAIS dans les petites villes, dans les lieux moins peuplés, où les particuliers, toujours ſous les yeux du Public, ſont cenſeurs nés les uns des autres, & où la Police a ſur tous une inſpection facile, il faut ſuivre des maximes toutes contraires. S'il y a de l'induſtrie, des arts, des manufactures, on doit ſe garder d'offrir des diſtractions relâchantes à l'âpre intérêt qui fait ſes plaiſirs de ſes ſoins, & enrichit le Prince de l'avarice des Sujets. Si le pays ſans commerce nourrit les habitans dans l'inaction, loin de fomenter en eux l'oiſiveté à laquelle une vie ſimple & facile ne les porte déja que trop, il faut la leur rendre inſupportable, en les contraignant, à force d'ennui, d'employer utilement un tems dont ils ne ſauroient abuſer. Je vois

qu'à Paris, où l'on juge de tout ſur les apparences, parce qu'on n'a le loiſir de rien examiner, on croit, à l'air de déſœuvrement & de langueur dont frappent au premier coup d'œil la plûpart des villes de provinces, que les habitans, plongés dans une ſtupide inaction n'y font que végéter, ou tracaſſer & ſe brouiller enſemble. C'eſt une erreur dont on reviendroit aiſément, ſi l'on ſongeoit que la plûpart des gens de Lettres qui brillent à Paris, la plûpart des découvertes utiles & des inventions nouvelles y viennent de ces provinces ſi mépriſées. Reſtez quelque tems dans une petite ville, où vous aurez cru d'abord ne trouver que des Automates : non ſeulement vous y verrez bientôt des gens beaucoup plus ſenſés que vos ſinges des grandes villes ; mais vous manquerez rarement d'y découvrir dans l'obſcurité quelque homme ingénieux qui vous ſurprendra par ſes talens, par ſes ouvrages ; que vous ſurprendrez encore plus en les admirant, & qui, vous montrant des prodiges de travail, de patience & d'induſtrie, croira ne vous montrer que des choſes communes à Paris. Telle eſt la ſimplicité du vrai génie : il n'eſt ni intriguant, ni actif ; il ignore le chemin des honneurs &

de la fortune, & ne ſonge point à le chercher; il ne ſe compare à perſonne: toutes ſes reſſources ſont en lui ſeul; inſenſible aux outrages, & peu ſenſible aux louanges, s'il ſe connoît, il ne s'aſſigne point ſa place & jouit de lui-même ſans s'apprécier.

DANS une petite ville, on trouve, proportion gardée, moins d'activité, ſans doute, que dans une capitale; parce que les paſſions ſont moins vives & les beſoins moins preſſans: mais plus d'eſprits originaux, plus d'induſtrie inventive, plus de choſes vraiment neuves; parce qu'on y eſt moins imitateur, qu'ayant peu de modeles, chacun tire plus de lui-même, & met plus du ſien dans tout ce qu'il fait; parce que l'eſprit humain, moins étendu, moins noyé parmi les opinions vulgaires, s'élabore & fermente mieux dans la tranquille ſolitude; parce qu'en voyant moins, on imagine davantage; enfin, parce que, moins preſſé du tems, on a plus le loiſir d'étendre & digérer ſes idées.

JE me ſouviens d'avoir vu dans ma jeuneſſe aux environs de Neufchâtel un ſpectacle aſſez agréable & peut-être unique

ſur la terre. Une montagne entiere couverte d'habitations dont chacune fait le centre des terres qui en dépendent ; en ſorte que ces maiſons, à diſtances auſſi égales que les fortunes des propriétaires, offrent à la fois aux nombreux habitans de cette montagne, le recueillement de la retraite & les douceurs de la ſociété. Ces heureux payſans, tous à leur aiſe, francs de tailles, d'impôts, de ſubdélégués, de corvées, cultivent, avec tout le ſoin poſſible, des biens dont le produit eſt pour eux, & emploient le loiſir que cette culture leur laiſſe à faire mille ouvrages de leurs mains, & à mettre à profit le génie inventif que leur donna la Nature. L'hyver ſur-tout, tems où la hauteur des neiges leur ôte une communication facile, chacun renfermé bien chaudement, avec ſa nombreuſe famille, dans ſa jolie & propre maiſon de bois (*a*) qu'il a bâtie lui-

(*a*) Je crois entendre un bel eſprit de Paris ſe récrier, pourvu qu'il ne liſe pas lui-même, à cet endroit comme à bien d'autres, & démontrer doctement aux Dames, (car c'eſt ſurtout aux Dames que ces Meſſieurs démontrent), qu'il eſt impoſſible qu'une maiſon de bois ſoit chaude. Groſſier menſonge ! Erreur de Phy-

même, s'occupe de mille travaux amusans, qui chassent l'ennui de son asyle, & ajoûtent à son bien-être. Jamais Menuisier, Serrurier, Vitrier, Tourneur de profession n'entra dans le pays; tous le sont pour eux-mêmes, aucun ne l'est pour autrui; dans la multitude de meubles commodes & même élégans qui composent leur ménage & parent leur logement, on n'en voit pas un qui n'ait été fait de la main du maître. Il leur reste encore du loisir pour inventer & faire mille instrumens divers, d'acier, de bois, de carton, qu'ils vendent aux Étrangers, dont plusieurs même parviennent jusqu'à Paris; entre autres, ces petites horloges de bois qu'on y voit depuis quelques années. Ils en font aussi de fer, ils font même des montres; &, ce qui paroît incroyable, chacun réunit à lui seul toutes les professions diverses dans lesquelles se subdivise l'horlogerie, & fait tous ses outils lui-même.

---

sique! Ah, pauvre Auteur! Quant à moi, je crois la démonstration sans réplique. Tout ce que je sçais, c'est que les Suisses passent chaudement leur hyver au milieu des neiges, dans des maisons de bois.

Ce n'eſt pas tout : ils ont des livres utiles & ſont paſſablement inſtruits ; ils raiſonnent ſenſément de toutes choſes, & de pluſieurs avec eſprit (*b*). Ils font des ſyphons, des aimans, des lunettes, des pompes, des barometres, des chambres noires ; leurs tapiſſeries ſont des multitudes d'inſtrumens de toute eſpece ; vous prendriez le poële d'un Payſan pour un attelier de méchanique & pour un cabinet de phyſique expérimentale. Tous ſçavent un peu deſſiner, peindre, chiffrer ; la plûpart jouent de la flûte, pluſieurs ont un peu de muſique & chantent juſte. Ces arts ne leur ſont point enſeignés par des maîtres, mais leur paſſent, pour ainſi dire, par tradition. De ceux que j'ai vu ſçavoir la muſique, l'un me diſoit l'avoir appriſe de ſon pere, un autre de ſa tante, un autre de ſon couſin, quelques uns croyoient l'avoir toujours ſçue. Un de leurs plus fréquens

(*b*) Je puis citer en exemple un homme de mérite, bien connu dans Paris, & plus d'une fois honoré des ſuffrages de l'Académie des Sciences. C'eſt M. Rivaz, célebre Valeiſan. Je ſçais bien qu'il n'a pas beaucoup d'égaux parmi ſes compatriotes : mais enfin, c'eſt en vivant comme eux, qu'il apprit à les ſurpaſſer.

amuſemens eſt de chanter avec leurs femmes & leurs enfans les pſeaumes à quatre parties ; & l'on eſt tout étonné d'entendre ſortir de ces cabanes champêtres, l'harmonie forte & mâle de Goudimel, depuis ſi long-tems oubliée de nos ſavans Artiſtes.

Je ne pouvois non plus me laſſer de parcourir ces charmantes demeures, que les habitans de m'y témoigner la plus franche hoſpitalité. Malheureuſement j'étois jeune : ma curioſité n'étoit que celle d'un enfant, & je ſongeois plus à m'amuſer qu'à m'inſtruire. Depuis trente ans, le peu d'obſervations que je fis ſe ſont effacées de ma mémoire. Je me ſouviens ſeulement que j'admirois ſans ceſſe en ces hommes ſinguliers un mélange étonnant de fineſſe & de ſimplicité qu'on croiroit preſque incompatibles, & que je n'ai plus obſervé nulle part. Du reſte, je n'ai rien retenu de leurs mœurs, de leur ſociété, de leur caractere. Aujourd'hui que j'y porterois d'autres yeux, faut-il ne revoir plus cet heureux pays ? Helas ! il eſt ſur la route du mien !

Après cette légere idée, ſuppoſons

qu'au ſommet de la montagne dont je viens de parler, au centre des habitations, on établiſſe un Spectacle fixe & peu coûteux, ſous prétexte, par exemple, d'offrir une honnête récréation à des gens continuellement occupés, & en état de ſupporter cette petite dépenſe ; ſuppoſons encore qu'ils prennent du goût pour ce même Spectacle ; & cherchons ce qui doit réſulter de ſon établiſſement.

Je vois d'abord que, leurs travaux ceſſant d'être leurs amuſemens, auſſitôt qu'ils en auront un autre, celui-ci les dégoûtera des premiers ; le zele ne fournira plus tant de loiſir ni les mêmes inventions. D'ailleurs, il y aura chaque jour un tems réel de perdu pour ceux qui aſſiſteront au Spectacle ; & l'on ne ſe remet pas à l'ouvrage, l'eſprit rempli de ce qu'on vient de voir : on en parle ou l'on y ſonge. Par conſéquent, relâchement de travail : premier préjudice.

Quelque peu qu'on paye à la porte, on paye enfin ; c'eſt toujours une dépenſe qu'on ne faiſoit pas. Il en coûte pour ſoi, pour ſa femme, pour ſes enfans,

quand on les y mene, & il les y faut mener quelquefois. De plus, un ouvrier ne va point dans une aſſemblée ſe montrer en habit de travail : il faut prendre plus ſouvent ſes habits des Dimanches, changer de linge plus ſouvent, ſe poudrer, ſe raſer ; tout cela coûte du tems & de l'argent. Augmentation de dépenſe : deuxieme préjudice.

Un travail moins aſſidu & une dépenſe plus forte exigent un dédommagement. On le trouvera ſur le prix des ouvrages qu'on ſera forcé de renchérir. Pluſieurs marchands, rebutés de cette augmentation, quitteront les *Montagnons* (*c*), & ſe pourvoiront chez les autres Suiſſes leurs voiſins, qui, ſans être moins induſtrieux, n'auront point de Spectacles, & n'augmenteront point leur prix. Diminution de débit : troiſieme préjudice.

Dans les mauvais tems, les chemins ne ſont pas praticables ; & comme il

---

(*c*) C'eſt le nom qu'on donne dans le pays aux habitans de cette montagne.

faudra toujours, dans ces tems-là, que la troupe vive, elle n'interrompra pas ſes repréſentations. On ne pourra donc éviter de rendre le Spectacle abordable en tout tems. L'hyver, il faudra faire des chemins dans la neige, peut-être les paver; & Dieu veuille qu'on n'y mette pas des lanternes. Voilà des dépenſes publiques; par conſéquent des contributions de la part des particuliers. Etabliſſement d'impôts : quatrieme préjudice.

Les femmes des Montagnons allant, d'abord pour voir, & enſuite pour être vues, voudront être parées; elles voudront l'être avec diſtinction. La femme de M. le Châtelain ne voudra pas ſe montrer au Spectacle, miſe comme celle du maître d'école; la femme du maître d'école s'efforcera de ſe mettre comme celle du Châtelain. De-là naîtra bientôt une émulation de parure qui ruinera les maris, les gagnera peut-être, & qui trouvera, ſans ceſſe, mille nouveaux moyens d'éluder les loix ſomptuaires. Introduction du luxe : cinquieme préjudice.

TOUT le reſte eſt facile à concevoir. Sans mettre en ligne de compte les autres inconvéniens, dont j'ai parlé, ou dont je parlerai dans la ſuite; ſans avoir égard à l'eſpece du Spectacle & à ſes effets moraux, je m'en tiens uniquement à ce qui regarde le travail & le gain, & je crois montrer par une conſéquence évidente, comment un peuple aiſé, mais qui doit ſon bien-être à ſon induſtrie, changeant la réalité contre l'apparence, ſe ruine à l'inſtant qu'il veut briller.

Au reſte, il ne faut point ſe récrier contre la chimere de ma ſuppoſition; je ne la donne que pour telle, & ne veux que rendre ſenſibles, du plus au moins, ſes ſuites inévitables. Otez quelques circonſtances, vous retrouverez ailleurs d'autres *Montagnons;* &, *mutatis mutandis*, l'exemple a ſon application.

AINSI, quand il ſeroit vrai que les Spectacles ne ſont pas mauvais en eux-mêmes, on auroit toujours à chercher s'ils ne le deviendront point à l'égard du peuple auquel on les deſtine. En certains lieux, ils ſeront utiles pour attirer les

Etrangers

Étrangers ; pour augmenter la circulation des eſpeces ; pour exciter les Artiſtes ; pour varier les modes ; pour occuper les gens trop riches ou aſpirans à l'être ; pour les rendre moins malfaiſans ; pour diſtraire le peuple de ſes miſeres ; pour lui faire oublier ſes chefs en voyant ſes baladins ; pour maintenir & perfectionner le goût quand l'honnetêté eſt perdue ; pour couvrir d'un vernis de procédés la laideur du vice ; pour empêcher, en un mot, que les mauvaiſes mœurs ne dégénerent en brigandage. En d'autres lieux, ils ne ſerviroient qu'à détruire l'amour du travail ; à décourager l'induſtrie ; à ruiner les particuliers ; à leur inſpirer le goût de l'oiſiveté ; à leur faire chercher les moyens de ſubſiſter ſans rien faire ; à rendre un peuple inactif & lâche ; à l'empêcher de voir les objets publics & particuliers dont il doit s'occuper ; à tourner la ſageſſe en ridicule ; à ſubſtituer un jargon de Théâtre à la pratique des vertus ; à mettre toute la morale en métaphyſique ; à traveſtir les citoyens en beaux eſprits, les meres de famille en Petites-Maîtreſſes, & les filles en amoureuſes de Comédie. L'ef-

ſet général ſera le même ſur tous les hommes ; mais les hommes ainſi changés conviendront plus ou moins à leur pays. En devenant égaux, les mauvais gagneront, les bons perdront encore davantage ; tous contracteront un caractere de molleſſe, un eſprit d'inaction qui ôtera aux uns de grandes vertus, & préſervera les autres de méditer de grands crimes.

De ces nouvelles réflexions, il réſulte une conſéquence directement contraire à celle que je tirois des premieres ; ſçavoir que, quand le peuple eſt corrompu, les Spectacles lui ſont bons, & mauvais quand il eſt bon lui-même. Il ſembleroit donc que ces deux effets contraires devroient s'entre-détruire & les Spectacles reſter indifférens à tous ; mais il y a cette différence que, l'effet qui renforce le bien & le mal, étant tiré de l'eſprit des pieces, eſt ſujet, comme elles, à mille modifications qui le réduiſent preſque à rien ; au lieu que celui qui change le bien en mal & le mal en bien, réſultant de l'exiſtence même du Spectacle, eſt un effet conſtant, réel, qui revient tous les jours & doit l'emporter à la fin.

Il ſuit de-là que, pour juger s'il eſt à propos ou non d'établir un Théâtre en quelque Ville, il faut premierement ſçavoir ſi les mœurs y ſont bonnes ou mauvaiſes; queſtion ſur laquelle il ne m'appartient peut-être pas de prononcer par rapport à nous. Quoi qu'il en ſoit, tout ce que je puis accorder là-deſſus, c'eſt qu'il eſt vrai que la Comédie ne nous ſera point de mal, ſi plus rien ne nous en peut faire.

Pour prévenir les inconvéniens qui peuvent naître de l'exemple des Comédiens, vous voudriez qu'on les forçât d'être honnêtes gens. Par ce moyen, dites-vous, on auroit à-la-fois des Spectacles & des mœurs, & l'on réuniroit les avantages des uns & des autres. Des Spectacles & des mœurs! Voilà qui formeroit vraiment un Spectacle à voir, d'autant plus que ce ſeroit la premiere fois. Mais quels ſont les moyens que vous nous indiquez pour contenir les Comédiens? Des loix ſéveres & bien exécutées. C'eſt au moins avouer qu'ils ont beſoin d'être contenus, & que les moyens n'en ſont pas faciles. Des loix ſéveres? La premiere eſt de n'en point ſouffrir. Si nous

enfreignons celle-là, que deviendra la févérité des autres ? Des loix bien exécutées ? Il s'agit de fçavoir fi cela fe peut : car la force des loix a fa mefure ; celle des vices qu'elles répriment a auffi la fienne. Ce n'eft qu'après avoir comparé ces deux quantités & trouvé que la premiere furpaffe l'autre, qu'on peut s'affurer de l'exécution des loix. La connoiffance de ces rapports fait la véritable fcience du Légiflateur : car, s'il ne s'agiffoit que de publier édits fur édits, reglemens fur reglemens, pour remédier aux abus, à mefure qu'ils naiffent, on diroit, fans doute, de fort belles chofes, mais qui, pour la plûpart, refteroient fans effet, & ferviroient d'indications de ce qu'il faudroit faire, plûtot que de moyens pour l'exécuter. Dans le fond, l'inftitution des loix n'eft pas une chofe fi merveilleufe, qu'avec du fens & de l'équité, tout homme ne pût très-bien trouver de lui-même celles qui, bien obfervées, feroient les plus utiles à la Société. Où eft le plus petit écolier de droit qui ne dreffera pas un code d'une morale auffi pure que celle des loix de Platon ? Mais ce n'eft pas de cela feul qu'il s'agit. C'eft d'approprier tellement

ce code au peuple pour lequel il eſt fait, & aux choſes ſur leſquelles on y ſtatue, que ſon exécution s'enſuive du ſeul concours de ces convenances; c'eſt d'impoſer au peuple, à l'exemple de Solon, moins les meilleures loix en elles-mêmes, que les meilleures qu'il puiſſe comporter dans la ſituation donnée. Autrement il vaut encore mieux laiſſer ſubſiſter les déſordres, que de les prévenir, ou d'y pourvoir, par des loix qui ne ſeront point obſervées : car ſans remédier au mal, c'eſt encore avilir les loix.

Une autre obſervation, non moins importante, eſt que les choſes de mœurs & de juſtice univerſelle ne ſe reglent pas comme celles de juſtice particuliere & de droit rigoureux, par des édits & par des loix; ou ſi quelquefois, les loix influent ſur les mœurs, c'eſt quand elles en tirent leur force. Alors elles leur rendent cette même force par une ſorte de réaction bien connue des vrais politiques. La premiere fonction des Ephores de Sparte, en entrant en charge, étoit une proclamation publique par laquelle ils enjoignoient aux citoyens, non pas d'obſerver les loix, mais de les aimer, afin que

l'obſervation ne leur en fût point dure. Cette proclamation, qui n'étoit pas un vain formulaire, montre parfaitement l'eſprit de l'inſtitution de Sparte, par laquelle les loix & les mœurs, intimément unies dans les cœurs des citoyens, n'y faiſoient, pour ainſi dire, qu'un même corps. Mais ne nous flattons pas de voir Sparte renaître au ſein du commerce & de l'amour du gain. Si nous avions les mêmes maximes, on pourroit établir à Genève un Spectacle ſans aucun riſque : car jamais citoyen, ni bourgeois n'y mettroit le pied.

PAR où le gouvernement peut-il donc avoir priſe ſur les mœurs? Je réponds que c'eſt par l'opinion publique. Si nos habitudes naiſſent de nos propres ſentimens dans la retraite, elles naiſſent de l'opinion d'autrui dans la Société. Quand on ne vit pas en ſoi, mais dans les autres, ce ſont leurs jugemens qui reglent tout; rien ne paroît bon ni déſirable aux particuliers que ce que le Public a jugé tel; & le ſeul bonheur que la plûpart des hommes connoiſſent, eſt d'être eſtimés heureux.

QUANT au choix des inſtrumens pro-

pres à diriger l'opinion publique, c'eſt une autre queſtion qu'il ſeroit ſuperflu de réſoudre pour vous, & que ce n'eſt pas ici le lieu de réſoudre pour la multitude. Je me contenterai de montrer par un exemple ſenſible que ces inſtrumens ne ſont ni des peines, ni nulle eſpece de moyens coactifs. Cet exemple eſt ſous vos yeux : je le tire de votre patrie; c'eſt celui du tribunal des Maréchaux de France, établis juges ſuprêmes du point-d'honneur.

De quoi s'agiſſoit-il dans cette inſtitution? De changer l'opinion publique ſur les duels, ſur la réparation des offenſes, & ſur les occaſions où un brave homme eſt obligé, ſous peine d'infamie, de tirer raiſon d'un affront l'épée à la main. Il s'enſuit de-là ;

Premierement, que la force n'ayant aucun pouvoir ſur les eſprits, il falloit écarter avec le plus grand ſoin tout veſtige de violence du Tribunal établi pour opérer ce changement. Ce mot même de *Tribunal* étoit mal imaginé : j'aimerois mieux celui de *Cour-d'honneur*. Ses ſeules armes devoient être l'hon-

neur & l'infamie : jamais de récompenſe utile, jamais de punition corporelle, point de priſon, point d'arrêts, point de Gardes armés. Simplement un Appariteur qui auroit fait ſes citations en touchant l'accuſé d'une baguette blanche, ſans qu'il s'enſuivît aucune autre contrainte pour le faire comparoître. Il eſt vrai que ne pas comparoître au terme fixé par devant les Juges de l'honneur, c'étoit s'en confeſſer dépourvu, c'étoit ſe condamner ſoi-même. De-là réſultoient naturellement note d'infamie, dégradation de nobleſſe, incapacité de ſervir le Roi dans ſes Tribunaux, dans ſes armées, & autres punitions de ce genre qui tiennent immédiatement à l'opinion, ou en ſont un effet néceſſaire.

Il s'enſuit, en ſecond lieu, que, poúr déraciner le préjugé public, il falloit des Juges d'une grande autorité ſur la matiere en queſtion ; & quant à ce point, l'inſtituteur entra parfaitement dans l'eſprit de l'établiſſement : car, dans une Nation toute guerriere, qui peut mieux juger des juſtes occaſions de montrer ſon courage & de celles où l'honneur offenſé demande ſatisfaction, que d'anciens militaires chargés de

titres d'honneur, qui ont blanchi ſous les lauriers, & prouvé cent fois au prix de leur ſang, qu'ils n'ignorent pas quand le devoir veut qu'on en répande ?

Il ſuit, en troiſieme lieu, que, rien n'étant plus indépendant du pouvoir ſuprême que le jugement du Public, le Souverain devoit ſe garder, ſur toutes choſes, de mêler ſes déciſions arbitraires parmi des arrêts, faits pour repréſenter ce jugement, &, qui plus eſt, pour le déterminer. Il devoit s'efforcer au-contraire de mettre la Cour-d'honneur au-deſſus de lui, comme ſoumis lui-même à ſes décrets reſpectables. Il ne falloit donc pas commencer par condamner à mort tous les duéliſtes indiſtinctement; ce qui étoit mettre d'emblée une oppoſition choquante entre l'honneur & la loi : car la loi même ne peut obliger perſonne à ſe déshonorer. Si tout le peuple a jugé qu'un homme eſt poltron, le Roi, malgré toute ſa puiſſance, aura beau le déclarer brave, perſonne n'en croira rien; & cet homme, paſſant alors pour un poltron qui veut être honoré par force, n'en ſera que plus mépriſé. Quant à ce que diſent les édits,

que c'eſt offenſer Dieu de ſe battre, c'eſt un avis fort pieux ſans doute ; mais la loi civile n'eſt point juge des péchés ; &, toutes les fois que l'autorité ſouveraine voudra s'interpoſer dans les conflits de l'honneur & de la Religion, elle ſera compromiſe des deux côtés. Les mêmes édits ne raiſonnent pas mieux, quand ils diſent qu'au-lieu de ſe battre, il faut s'adreſſer aux Maréchaux : condamner ainſi le combat ſans diſtinction, ſans réſerve, c'eſt commencer par juger ſoi-même ce qu'on renvoie à leur jugement. On ſçait bien qu'il ne leur eſt pas permis d'accorder le duel, même quand l'honneur outragé n'a plus d'autres reſſources ; &, ſelon les préjugés du monde, il y a beaucoup de ſemblables cas : car, quant aux ſatisfactions cérémonieuſes, dont on a voulu payer l'offenſé, ce ſont de véritables jeux d'enſant.

Qu'un homme ait le droit d'accepter une réparation pour lui-même & de pardonner à ſon ennemi, en ménageant cette maxime avec art, on la peut ſubſtituer inſenſiblement au féroce préjugé qu'elle attaque ; mais il n'en eſt pas de même, quand l'honneur de gens auxquels le nôtre

eſt lié ſe trouve attaqué ; dès-lors il n'y a plus d'accommodement poſſible. Si mon pere a reçu un ſoufflet, ſi ma ſœur, ma femme, ou ma maîtreſſe eſt inſultée, conſerverai-je mon honneur en faiſant bon marché du leur ? Il n'y a ni Maréchaux, ni ſatisfaction qui ſuffiſent : il faut que je les venge ou que je me deshonore ; les édits ne me laiſſent que le choix du ſupplice ou de l'infamie. Pour citer un exemple qui ſe rapporte à mon ſujet, n'eſt-ce pas un concert bien entendu entre l'eſprit de la ſcène & celui des loix, qu'on aille applaudir au Théâtre ce même Cid qu'on iroit voir pendre à la Greve ?

Ainsi l'on a beau faire ; ni la raiſon, ni la vertu, ni les loix ne vaincront l'opinion publique, tant qu'on ne trouvera pas l'art de la changer. Encore une fois cet art ne tient point à la violence. Les moyens établis ne ſerviroient, s'ils étoient pratiqués, qu'à punir les braves gens & ſauver les lâches ; mais heureuſement ils ſont trop abſurdes pour pouvoir être employés, & n'ont ſervi qu'à faire changer de nom aux duels. Comment falloit-il donc s'y prendre ? Il falloit, ce me

ſemble, ſoumettre abſolument les combats particuliers à la juriſdiction des Maréchaux, ſoit pour les juger, ſoit pour les prevenir, ſoit même pour les permettre. Non ſeulement il falloit leur laiſſer le droit d'accorder le champ quand ils le jugeroient à propos; mais il étoit important qu'ils uſaſſent quelquefois de ce droit, ne fût-ce que pour ôter au Public une idée aſſez difficile à détruire & qui ſeule annulle toute leur autorité, ſçavoir que, dans les affaires qui paſſent par-devant eux, ils jugent moins ſur leur propre ſentiment que ſur la volonté du Prince. Alors il n'y avoit point de honte à leur demander le combat dans une occaſion néceſſaire; il n'y en avoit pas même à s'en abſtenir, quand les raiſons de l'accorder n'étoient pas jugées ſuffiſantes; mais il y en aura toujours à leur dire: Je ſuis offenſé, faites en ſorte que je ſois diſpenſé de me battre.

Par ce moyen, tous les appels ſecrets ſeroient infailliblement tombés dans le décri, quand, l'honneur offenſé pouvant ſe défendre & le courage ſe montrer au champ d'honneur, on eût très-juſtement ſuſpecté ceux qui ſe ſeroient

cachés pour ſe battre, & quand ceux que la Cour-d'honneur eût jugé s'être mal (*d*) battus, ſeroient, en qualité de vils aſſaſſins, reſtés ſoumis aux Tribunaux criminels. Je conviens que pluſieurs duels n'étant jugés qu'après coup, & d'autres même étant ſolemnellement autoriſés, il en auroit d'abord coûté la vie à quelques braves gens; mais ç'eût été pour la ſauver dans la ſuite à des infinités d'autres; au-lieu que, du ſang qui ſe verſe malgré les édits, naît une raiſon d'en verſer d'avantage.

Que ſeroit-il arrivé dans la ſuite? A meſure que la Cour-d'honneur auroit acquis de l'autorité ſur l'opinion du peuple, par la ſageſſe & le poids de ſes déciſions, elle ſeroit devenue peu-à-peu plus ſévere, juſqu'à ce que, les occaſions légitimes ſe réduiſant tout-à-fait à rien, le point d'honneur eût changé de principes, & que les duels fuſſent entiere-

(*d*) Mal, c'eſt-à-dire, non-ſeulement en lâche & avec fraude, mais injuſtement & ſans raiſon ſuffiſante : ce qui ſe fût naturellement préſumé de toute affaire non portée au tribunal.

ment abolis. On n'a pas eu tous ces embarras, à la vérité ; mais aussi l'on a fait un établissement inutile. Si les duels aujourd'hui sont plus rares, ce n'est pas qu'ils soient méprisés ni punis ; c'est parce que les mœurs ont changé (*e*) : & la preuve que ce changement vient de causes toutes différentes auxquelles le gouvernement n'a point de part ; la preuve que l'opinion publique n'a nullement changé sur ce point, c'est qu'après tant de soins mal entendus, tout Gentilhomme qui ne tire pas raison d'un affront, l'épée à la main, n'est pas moins déshonoré qu'auparavant.

(*e*) Autrefois les hommes prenoient querelle au cabaret ; on les a dégoûtés de ce plaisir grossier en leur faisant bon marché des autres. Autrefois ils s'égorgeoient pour une maîtresse : en vivant plus familierement avec les femmes, ils ont trouvé que ce n'étoit pas la peine de se battre pour elles. L'ivresse & l'amour ôtés, il reste peu d'importans sujets de dispute. Dans le monde on ne se bat plus que pour le jeu. Les Militaires ne se battent plus que pour des passe-droits, ou pour n'être pas forcés de quitter le service. Dans ce siecle éclairé chacun sçait calculer, à un écu près, ce que valent son honneur & sa vie.

UNE quatrieme conséquence de l'objet du même établissement, est que, nul homme ne pouvant vivre civilement sans honneur, tous les états où l'on porte une épée, depuis le Prince jusqu'au soldat, & tous les états même où l'on n'en porte point doivent ressortir à cette Cour-d'honneur; les uns, pour rendre compte de leur conduite & de leurs actions; les autres, de leurs discours & de leurs maximes : tous également sujets à être honorés ou flétris selon la conformité ou l'opposition de leur vie ou de leurs sentimens aux principes de l'honneur établis dans la Nation, & réformés insensiblement par le Tribunal, sur ceux de la justice & de la raison. Borner cette compétence aux nobles & aux militaires, c'est couper les rejettons & laisser la racine : car si le point d'honneur fait agir la Noblesse, il fait parler le peuple; les uns ne se battent que parce que les autres les jugent; & pour changer les actions dont l'estime publique est l'objet, il faut auparavant changer les jugemens qu'on en porte. Je suis convaincu qu'on ne viendra jamais à bout d'opérer ces changemens sans y faire intervenir les femmes mêmes, de qui dépend en grande partie

la maniere de penſer des hommes.

De ce principe, il ſuit encore que le Tribunal doit être plus ou moins redouté dans les diverſes conditions, à proportion qu'elles ont plus ou moins d'honneur à perdre, ſelon les idées vulgaires qu'il faut toujours prendre ici pour regles. Si l'établiſſement eſt bien fait, les Grands & les Princes doivent trembler au ſeul nom de la Cour-d'honneur. Il auroit fallu qu'en l'inſtituant on y eût porté tous les démêlés perſonnels, exiſtans alors entre les premiers du Royaume; que le Tribunal les eût jugés définitivement autant qu'ils pouvoient l'être par les ſeules loix de l'honneur; que ces jugemens euſſent été ſéveres; qu'il y eût eu des ceſſions de pas & de rang, perſonnelles & indépendantes du droit des places, des interdictions du port des armes, ou de paroître devant la face du Prince, ou d'autres punitions ſemblables, nulles par elles-mêmes, grieves par l'opinion, juſqu'à l'infamie incluſivement qu'on auroit pu regarder comme la peine capitale décernée par la Cour-d'honneur; que toutes ces peines euſſent eu, par le concours de l'autorité ſuprême, les mêmes

effets

effets qu'a naturellement le jugement public, quand la force n'annulle point ses décisions ; que le Tribunal n'eût point statué sur des bagatelles, mais qu'il n'eût jamais rien fait à demi ; que le Roi même y eût été cité, quand il jetta sa canne par la fenêtre, de peur, dit-il, de frapper un Gentilhomme (*a*) ; qu'il eût comparu en accusé avec sa partie ; qu'il eût été jugé solemnellement, condamné à faire réparation au Gentilhomme, pour l'affront indirect qu'il lui avoit fait ; & que le Tribunal lui eût en même tems décerné un prix d'honneur, pour la modération du Monarque dans la colere. Ce prix, qui devoit être un signe très-simple, mais visible, porté par le Roi durant toute sa vie, lui eût été, ce me semble, un ornement plus honorable que ceux de la royauté ; & je ne doute pas qu'il ne fût devenu le sujet des chants de plus d'un Poëte. Il est certain que, quant à l'honneur, les Rois eux-mêmes sont soumis plus que personne au jugement

(*a*) M. de Lauzun. Voilà, selon moi, des coups de canne bien noblement appliqués.

du Public, & peuvent, par conſéquent, ſans s'abbaiſſer, comparoître au Tribunal qui le repréſente. Louis XIV étoit digne de faire de ces choſes-là, & je crois qu'il les eût faites, ſi quelqu'un les lui eût ſuggérées.

Avec toutes ces précautions & d'autres ſemblables, il eſt fort douteux qu'on eût réuſſi ; parce qu'une pareille inſtitution eſt entierement contraire à l'eſprit de la Monarchie : mais il eſt très-sûr que pour les avoir négligées, pour avoir voulu mêler la force & les loix dans des matieres de préjugés & changer le point d'honneur par la violence, on a compromis l'autorité royale & rendu mépriſables des loix qui paſſoient leur pouvoir.

Cependant, en quoi conſiſtoit ce préjugé qu'il s'agiſſoit de détruire ? Dans l'opinion la plus extravagante & la plus barbare qui jamais entra dans l'eſprit humain ; ſçavoir, que tous les devoirs de la Société ſont ſuppléés par la bravoure ; qu'un homme n'eſt plus fourbe, fripon, calomniateur, qu'il eſt civil, humain,

poli, quand il ſçait ſe battre ; que le menſonge ſe change en vérité, que le vol devient légitime, la perfidie honnête, l'infidélité louable, ſi-tôt qu'on ſoutient tout cela le fer à la main ; qu'un affront eſt toujours bien réparé par un coup d'épée ; & qu'on n'a jamais tort avec un homme, pourvu qu'on le tue. Il y a, je l'avoue, une autre ſorte d'affaire où la gentilleſſe ſe mêle à la cruauté, & où l'on ne tue les gens que par hazard ; c'eſt celle où l'on ſe bat au premier ſang. Au premier ſang ! Grand Dieu ! Et qu'en veux-tu faire de ce ſang, Bête féroce ! Le veux-tu boire ? Le moyen de ſonger à ces horreurs ſans émotion ! Tels ſont les préjugés que les Rois de France, armés de toute la force publique, ont vainement attaqués. L'opinion, Reine du Monde, n'eſt point ſoumiſe au pouvoir des Rois ; ils ſont eux-mêmes ſes premiers eſclaves.

Je finis cette longue digreſſion, qui malheureuſement ne ſera pas la derniere ; & de cet exemple, trop brillant peut-être, *ſi parva licet componere magnis*, je reviens à des applications plus ſimples.

Un des infaillibles effets d'un Théâtre établi dans une aussi petite ville que la nôtre, sera de changer nos maximes, ou, si l'on veut, nos préjugés & nos opinions publiques ; ce qui changera nécessairement nos mœurs contre d'autres, meilleures ou pires, je n'en dis rien encore, mais sûrement moins convenables à notre constitution. Je demande, Monsieur, par quelles loix efficaces vous remédierez à cela ? Si le gouvernement peut beaucoup sur les mœurs, c'est seulement par son institution primitive : quand une fois il les a déterminées, non-seulement il n'a plus le pouvoir de les changer, à moins qu'il ne change, il a même bien de la peine à les maintenir contre les accidens inévitables qui les attaquent, & contre la pente naturelle qui les altere. Les opinions publiques, quoique si difficiles à gouverner, sont pourtant par elles-mêmes très-mobiles & changeantes. Le hazard, mille causes fortuites, mille circonstances imprévues font ce que la force & la raison ne sçauroient faire ; ou plutôt, c'est précisément parce que le hazard les dirige, que la force n'y peut rien : comme les dez qui partent de la

main, quelque impulſion qu'on leur donne, n'en amenent pas plus aiſément le point qu'on déſire.

Tout ce que la ſageſſe humaine peut faire, eſt de prévenir les changemens, d'arrêter de loin tout ce qui les amene; mais ſi-tôt qu'on les ſouffre & qu'on les autoriſe, on eſt rarement maître de leurs effets, & l'on ne peut jamais ſe répondre de l'être. Comment donc préviendrons-nous ceux dont nous aurons volontairement introduit la cauſe? A l'imitation de l'établiſſement dont je viens de parler, nous propoſerez-vous d'inſtituer des Cenſeurs? Nous en avons déjà (*b*); & ſi toute la force de ce Tribunal ſuffit à peine pour nous maintenir tels que nous ſommes, quand nous aurons ajoûté une nouvelle inclinaiſon à la pente des mœurs, que fera-t-il pour arrêter ce progrès? Il eſt clair qu'il n'y pourra plus ſuffire. La premiere marque de ſon impuiſſance à prévenir les abus de la Comédie, ſera de la laiſſer établir. Car il eſt aiſé de

(*b*) Le Conſiſtoire, & la chambre de la réforme.

prévoir que ces deux établissemens ne sçauroient subsister long-tems ensemble, & que la Comédie tournera les Censeurs en ridicule, ou que les Censeurs feront chasser les Comédiens.

Mais il ne s'agit pas seulement ici de l'insuffisance des loix pour réprimer de mauvaises mœurs, en laissant subsister leur cause. On trouvera, je le prévois, que, l'esprit rempli des abus qu'engendre nécessairement le Théâtre, & de l'impossibilité générale de prévenir ces abus, je ne réponds pas assez précisément à l'expédient proposé, qui est d'avoir des Comédiens honnêtes-gens, c'est-à-dire, de les rendre tels. Au fond cette discussion particuliere n'est plus fort nécessaire : tout ce que j'ai dit jusqu'ici des effets de la Comédie, étant indépendant des mœurs des Comédiens, n'en auroit pas moins lieu, quand ils auroient bien profité des leçons que vous nous exhortez à leur donner, & qu'ils deviendroient par nos soins autant de modeles de vertu. Cependant, par égard au sentiment de ceux de mes compatriotes qui ne voient d'autre danger dans la Comédie, que le mauvais exemple des Comé-

diens, je veux bien rechercher encore ſi, même dans leur ſuppoſition, cet expédient eſt praticable avec quelque eſpoir de ſuccès, & s'il doit ſuffire pour les tranquilliſer.

En commençant par obſerver les faits avant de raiſonner ſur les cauſes, je vois en général que l'état de Comédien eſt un état de licence & de mauvaiſes mœurs; que les hommes y ſont livrés au déſordre; que les femmes y menent une vie ſcandaleuſe; que les uns & les autres, avares & prodigues tout à la fois, toujours accablés de dettes & toujours verſant l'argent à pleines mains, ſont auſſi peu retenus ſur leurs diſſipations, que peu ſcrupuleux ſur les moyens d'y pourvoir. Je vois encore que, par tout pays, leur profeſſion eſt déshonorante; que ceux qui l'exercent, excommuniés ou non, ſont par-tout mépriſés (*c*), & qu'à Paris

(*c*) Si les Anglois ont inhumé la célebre Oldfield à côté de leurs Rois, ce n'étoit pas ſon métier, mais ſon talent qu'ils vouloient honorer. Chez eux les grands talens annobliſſent dans les moindres états; les petits aviliſſent dans les plus illuſtres. Et quant à la

même, où ils ont plus de considération & une meilleure conduite que par-tout ailleurs, un Bourgeois craindroit de fréquenter ces mêmes Comédiens qu'on voit tous les jours à la table des Grands. Une troisieme observation, non moins importante, est que ce dédain est plus fort par-tout où les mœurs sont plus pures, & qu'il y a des pays d'innocence & de simplicité où le métier de Comédien est presque en horreur. Voilà des faits incontestables. Vous me direz qu'il n'en résulte que des préjugés. J'en conviens : mais ces préjugés étant universels, il faut leur chercher une cause universelle, & je ne vois pas qu'on la puisse trouver ailleurs que dans la profession même à laquelle ils se rapportent. A cela vous répondez que les Comédiens ne se rendent méprisables que parce qu'on les méprise; mais pourquoi les eût-on méprisés s'ils n'eussent été méprisables? Pourquoi penseroit-on plus mal de leur état que des autres, s'il n'avoit rien qui l'en dis-

---

profession des Comédiens, les mauvais & les médiocres sont méprisés à Londres, autant ou plus que par-tout ailleurs.

tinguât ? Voilà ce qu'il faudroit examiner, peut-être, avant de les justifier aux dépens du Public.

Je pourrois imputer ces préjugés aux déclamations des Prêtres, si je ne les trouvois établis chez les Romains avant la naissance du Christianisme, &, non-seulement courans vaguement dans l'esprit du peuple, mais autorisés par des loix expresses qui déclaroient les Acteurs infâmes, leur ôtoient le titre & les droits de Citoyens Romains, & mettoient les Actrices au rang des prostituées. Ici toute autre raison manque, hors celle qui se tire de la nature de la chose. Les Prêtres payens & les dévots, plus favorables que contraires à des Spectacles qui faisoient partie des jeux consacrés à la Religion (*d*), n'avoient aucun intérêt à les décrier, & ne les décrioient pas en effet. Cependant, on pouvoit dès-

(*d*) Tite-Live dit que les jeux scéniques furent introduits à Rome, l'an 390. à l'occasion d'une peste qu'il s'agissoit d'y faire cesser. Aujourd'hui, l'on fermeroit les Théâtres pour le même sujet; & sûrement cela seroit plus raisonnable.

lors ſe récrier, comme vous faites, ſur l'inconſéquence de déshonorer des gens qu'on protege, qu'on paye, qu'on penſionne; ce qui, à vrai dire, ne me paroît pas ſi étrange qu'à vous : car il eſt à propos quelquefois que l'Etat encourage & protege des profeſſions déshonorantes, mais utiles, ſans que ceux qui les exercent en doivent être plus conſidérés pour cela.

J'AI lu quelque part que ces flétriſſures étoient moins impoſées à de vrais Comédiens qu'à des Hiſtrions & Farceurs qui ſouilloient leurs jeux d'indécence & d'obſcénités ; mais cette diſtinction eſt inſoutenable ; car les mots de Comédien & d'Hiſtrion étoient parfaitement ſynonimes, & n'avoient d'autre différence, ſinon que l'un étoit Grec & l'autre Etruſque. Ciceron, dans le livre de l'Orateur, appelle Hiſtrions les deux plus grands Acteurs qu'ait jamais eu Rome, Eſope & Roſcius ; dans ſon plaidoyé pour ce dernier, il plaint un ſi honnête homme d'exercer un métier ſi peu honnête. Loin de diſtinguer entre les Comédiens, Hiſtrions & Farceurs, ni entre les Acteurs des Tragédies & ceux

des Comédies, la loi couvre indiſtinctement du même opprobre tous ceux qui montent ſur le Théâtre. *Quiſquis in Scenam prodierit*, *ait Prætor*, *infamis eſt.* Il eſt vrai ſeulement, que cet opprobre tomboit moins ſur la repréſentation même, que ſur l'état où l'on en faiſoit métier : puiſque la Jeuneſſe de Rome repréſentoit publiquement, à la fin des grandes pieces, les Attellanes ou Exodes, ſans déshonneur. A cela près, on voit dans mille endroits que tous les Comédiens indifféremment étoient eſclaves, & traités comme tels, quand le Public n'étoit pas content d'eux.

Je ne ſçache qu'un ſeul Peuple qui n'ait pas eu là-deſſus les maximes de tous les autres ; ce ſont les Grecs. Il eſt certain que, chez eux, la profeſſion du Théâtre étoit ſi peu déshonnête, que la Grece fournit des exemples d'Acteurs chargés de certaines fonctions publiques, ſoit dans l'Etat, ſoit en Ambaſſades. Mais on pourroit trouver aiſément les raiſons de cette exception. 1°. La Tragédie ayant été inventée chez les Grecs, auſſi-bien que la Comédie, ils ne pouvoient jetter d'avance une impreſſion de mépris ſur

un état dont on ne connoiſſoit pas encore les effets ; &, quand on commença de les connoître, l'opinion publique avoit déja pris ſon pli. 2°. Comme la Tragédie avoit quelque choſe de ſacré dans ſon origine, d'abord ſes Acteurs furent plutôt regardés comme des Prêtres que comme des baladins. 3°. Tous les ſujets des Pieces n'étant tirés que des antiquités nationales dont les Grecs étoient idolâtres, ils voyoient dans ces mêmes Acteurs, moins des gens qui jouoient des fables, que des Citoyens inſtruits qui repréſentoient aux yeux de leurs compatriotes l'hiſtoire de leur pays. 4°. Ce Peuple, enthouſiaſte de ſa liberté juſqu'à croire que les Grecs étoient les ſeuls hommes libres par nature, ſe rappelloit avec un vif ſentiment de plaiſir ſes anciens malheurs & les crimes de ſes Maîtres. Ces grands tableaux l'inſtruiſoient ſans ceſſe, & il ne pouvoit ſe défendre d'un peu de reſpect pour les organes de cette inſtruction. 5° La Tragédie n'étant d'abord jouée que par des hommes, on ne voyoit point, ſur leur Théâtre, ce mélange ſcandaleux d'hommes & de femmes qui fait des nôtres autant d'écoles de mauvaiſes mœurs. 6°. Enfin leurs

Spectacles n'avoient rien de la mesquinerie de ceux d'aujourd'hui. Leurs Théâtres n'étoient point élevés par l'intérêt & par l'avarice ; ils n'étoient point renfermés dans d'obscures prisons ; leurs Acteurs n'avoient pas besoin de mettre à contribution les Spectateurs, ni de compter du coin de l'œil les gens qu'ils voyoient passer la porte, pour être sûrs de leur souper.

CES grands & superbes Spectacles donnés sous le Ciel, à la face de toute une nation, n'offroient de toutes parts que des combats, des victoires, des prix, des objets capables d'inspirer aux Grecs une ardente émulation, & d'échauffer leurs cœurs de sentimens d'honneur & de gloire. C'est au milieu de cet imposant appareil, si propre à élever & remuer l'ame, que les Acteurs, animés du même zele, partageoient, selon leurs talens, les honneurs rendus aux vainqueurs des jeux, souvent aux premiers hommes de la nation. Je ne suis pas surpris que, loin de les avilir, leur métier, exercé de cette maniere, leur donnât cette fierté de courage & ce noble désintéressement qui sembloit quelquefois

élever l'Acteur à son personnage. Avec tout cela, jamais la Grece, excepté Sparte, ne fut citée en exemple de bonnes mœurs; & Sparte, qui ne souffroit point de Théâtre, n'avoit garde d'honorer ceux qui s'y montrent.

REVENONS aux Romains qui, loin de suivre à cet égard l'exemple des Grecs, en donnerent un tout contraire. Quand leurs loix déclaroient les Comédiens infâmes, étoit-ce dans le dessein d'en déshonorer la profession? Quelle eût été l'utilité d'une disposition si cruelle? Elles ne la déshonoroient point, elles rendoient seulement authentique le déshonneur qui en est inséparable : car jamais les bonnes loix ne changent la nature des choses, elles ne font que la suivre, & celles-là seules sont observées. Il ne s'agit donc pas de crier d'abord contre les préjugés, mais de sçavoir premierement si ce ne sont que des préjugés; si la profession de Comédien n'est point, en effet, déshonorante en elle-même : car, si par malheur elle l'est, nous aurons beau statuer qu'elle ne l'est pas, au lieu de la réhabiliter, nous ne ferons que nous avilir nous-mêmes.

QU'EST-CE que le talent du Co-

médien ? L'art de ſe contrefaire, de revétir un autre caractere que le ſien, de paroître différent de ce qu'on eſt, de ſe paſſionner de ſang-froid, de dire autre choſe que ce qu'on penſe auſſi naturellement que ſi l'on le penſoit réellement, & d'oublier enfin ſa propre place à force de prendre celle d'autrui. Qu'eſt-ce que la profeſſion du Comédien ? Un métier par lequel il ſe donne en repréſentation pour de l'argent, ſe ſoumet à l'ignominie & aux affronts qu'on achete le droit de lui faire, & met publiquement ſa perſonne en vente. J'adjure tout homme ſincere de dire s'il ne ſent pas au fond de ſon ame qu'il y a dans ce trafic de ſoi-même quelque choſe de ſervile & de bas. Vous autres Philoſophes, qui vous prétendez ſi fort au-deſſus des préjugés, ne mourriez-vous pas tous de honte ſi, lâchement traveſtis en Rois, il vous falloit aller faire aux yeux du Public un rôle différent du vôtre, & expoſer vos Majeſtés aux huées de la populace ? Quel eſt donc, au fond, l'eſprit que le Comédien reçoit de ſon état ? Un mélange de baſſeſſe, de fauſſeté, de ridicule orgueil, & d'indigne aviliſſement, qui le rend propre à toutes ſortes

de perſonnages, hors le plus noble de tous, celui d'homme qu'il abandonne.

Je ſçais que le jeu du Comédien n'eſt pas celui d'un fourbe qui veut en impoſer, qu'il ne prétend pas qu'on le prenne en effet pour la perſonne qu'il repréſente, ni qu'on le croye affecté des paſſions qu'il imite, & qu'en donnant cette imitation pour ce qu'elle eſt, il la rend tout-à-fait innocente. Auſſi ne l'accuſé-je pas d'être préciſément un trompeur, mais de cultiver pour tout métier le talent de tromper les hommes, & de s'exercer à des habitudes qui, ne pouvant être innocentes qu'au Théâtre, ne ſervent par-tout ailleurs qu'à mal faire. Ces hommes ſi bien parés, ſi bien exercés au ton de la galanterie & aux accens de la paſſion, n'abuſeront-ils jamais de cet art pour ſéduire de jeunes perſonnes? Ces valets filoux, ſi ſubtils de la langue & de la main ſur la Scène, dans les beſoins d'un métier plus diſpendieux que lucratif, n'auront-ils jamais de diſtractions utiles? Ne prendront-ils jamais la bourſe d'un fils prodigue ou d'un pere avare pour celle de Léandre ou d'Argant? Par-tout la tentation de mal faire augmente

mente avec la facilité ; & il faut que les Comédiens ſoient plus vertueux que les autres hommes, s'ils ne ſont pas plus corrompus.

L'ORATEUR, le Prédicateur, pourra-t-on me dire encore, paient de leur perſonne ainſi que le Comédien. La différence eſt très-grande. Quand l'Orateur ſe montre, c'eſt pour parler & non pour ſe donner en ſpectacle : il ne repréſente que lui-même, il ne fait que ſon propre rôle, ne parle qu'en ſon propre nom ; ne dit ou ne doit dire que ce qu'il penſe ; l'homme & le perſonnage étant le même être, il eſt à ſa place ; il eſt dans le cas de tout autre Citoyen qui remplit les fonctions de ſon état. Mais un Comédien ſur la Scène, étalant d'autres ſentimens que les ſiens, ne diſant que ce qu'on lui fait dire, repréſentant ſouvent un être chimérique, s'anéantit, pour ainſi dire, s'annulle avec ſon héros ; & dans cette oubli de l'homme, s'il en reſte quelque choſe, c'eſt pour être le jouet des Spectateurs. Que dirai-je de ceux qui ſemblent avoir peur de valoir trop par eux-mêmes, & ſe dégradent juſqu'à repréſenter des perſonnages auxquels ils ſeroient

bien fâchés de ressembler ? C'est un grand mal, sans doute, de voir tant de scélérats dans le monde faire des rôles d'honnêtes gens ; mais y a-t-il rien de plus odieux, de plus choquant, de plus lâche, qu'un honnête homme à la Comédie faisant le rôle d'un scélérat, & déployant tout son talent pour faire valoir de criminelles maximes, dont lui-même est pénétré d'horreur ?

Si l'on ne voit en tout ceci qu'une profession peu honnête, on doit voir encore une source de mauvaises mœurs dans le désordre des Actrices, qui force & entraîne celui des Acteurs. Mais pourquoi ce désordre est-il inévitable ? Ah ! pourquoi ? Dans tout autre tems on n'auroit pas besoin de le demander ; mais dans ce siecle où regnent si fierement les préjugés & l'erreur sous le nom de philosophie, les hommes, abrutis par leur vain sçavoir, ont fermé leur esprit à la voix de la raison, & leur cœur à celle de la Nature.

Dans tout état, dans tout pays, dans toute condition, les deux sexes ont entr'eux une liaison si forte & si natu-

telle, que les mœurs de l'un décident toujours de celles de l'autre. Non que ces mœurs ſoient toujours les mêmes ; mais elles ont toujours le même degré de bonté, modifié dans chaque ſexe par les penchans qui lui ſont propres. Les Angloiſes ſont douces & timides. Les Anglois ſont durs & féroces. D'où vient cette apparente oppoſition ? De ce que le caractere de chaque ſexe eſt ainſi renforcé, & que c'eſt auſſi le caractere national de porter tout à l'extrême. A cela près, tout eſt ſemblable. Les deux ſexes aiment à vivre à part ; tous deux font cas des plaiſirs de la table ; tous deux ſe raſſemblent pour boire après le repas ; les hommes, du vin ; les femmes, du thé : tous deux ſe livrent au jeu ſans fureur & s'en font un métier plutôt qu'une paſſion ; tous deux ont un grand reſpect pour les choſes honnêtes ; tous deux aiment la patrie & les loix ; tous deux honorent la foi conjugale ; & , s'ils la violent, ils ne ſe font point un honneur de la violer ; la paix domeſtique plaît à tous deux ; tous deux ſont ſilencieux & taciturnes ; tous deux difficiles à émouvoir ; tous deux emportés dans leurs paſſions ; pour tous deux l'amour eſt terrible &

tragique, il décide du ſort de leurs jours: il ne s'agit pas de moins, dit Muralt, que d'y laiſſer la raiſon ou la vie; enfin tous deux ſe plaiſent à la campagne, & les Dames Angloiſes errent auſſi volontiers dans leurs parcs ſolitaires, qu'elles vont ſe montrer à Vauxhail. De ce goût commun pour la ſolitude, naît auſſi celui des lectures contemplatives & des romans dont l'Angleterre eſt inondée (*e*). Ainſi tous deux, plus recueillis avec eux-mêmes, ſe livrent moins à des imitations frivoles, prennent mieux le goût des vrais plaiſirs de la vie, & ſongent moins à paroître heureux qu'à l'être.

J'AI cité les Anglois par préférence, parce qu'ils ſont, de toutes les nations du Monde, celle où les mœurs des deux ſexes paroiſſent d'abord le plus contraires. De leur rapport dans ce pays-là nous pouvons conclure pour les autres. Toute la différence conſiſte en ce que la vie des femmes eſt un dévelopement con-

(*e*) Ils y ſont, comme les hommes, ſublimes ou déteſtables. On n'a jamais fait encore, en quelque langue que ce ſoit, de Roman égal à *Clariſſe*, ni même approchant.

tinuel de leurs mœurs, au lieu que celle des hommes s'effaçant davantage dans l'uniformité des affaires, il faut attendre, pour en juger, de les voir dans les plaisirs. Voulez-vous donc connoître les hommes? Etudiez les femmes. Cette maxime est générale, & jusques-là tout le monde sera d'accord avec moi. Mais si j'ajoûte qu'il n'y a point de bonnes mœurs pour les femmes hors d'une vie retirée & domestique; si je dis que les paisibles soins de la famille & du ménage sont leur partage; que la dignité de leur sexe est dans sa modestie; que la honte & la pudeur sont en elles inséparables de l'honnêteté; que rechercher les regards des hommes, c'est déjà s'en laisser corrompre; & que toute femme qui se montre, se déshonore: à l'instant va s'élever contre moi cette Philosophie d'un jour qui naît & meurt dans le coin d'une grande ville, & veut étouffer de-là le cri de la Nature & la voix unanime du genre humain.

PRÉJUGÉS populaires! me crie-t-on. Petites erreurs de l'enfance! Tromperie des loix & de l'éducation! La pudeur n'est rien. Elle n'est qu'une invention

des loix ſociales pour mettre à couvert les droits des peres & des époux, & maintenir quelque ordre dans les familles. Pourquoi rougirions-nous des beſoins que nous donna la Nature? Pourquoi trouverions-nous un motif de honte dans un acte auſſi indifférent en ſoi, & auſſi utile dans ſes effets que celui qui concourt à perpétuer l'eſpece? Pourquoi, les deſirs étant égaux des deux parts, les démonſtrations en ſeroient-elles différentes? Pourquoi l'un des ſexes ſe refuſeroit-il plus que l'autre aux penchans qui leur ſont communs? Pourquoi l'homme auroit-il ſur ce point d'autres loix que les animaux?

Tes pourquoi, dit le Dieu, ne finiroient jamais.

Mais ce n'eſt pas à l'homme, c'eſt à ſon Auteur qu'il les faut adreſſer. N'eſt-il pas plaiſant qu'il faille dire pourquoi j'ai honte d'un ſentiment naturel, ſi cette honte ne m'eſt pas moins naturelle que ce ſentiment même? Autant vaudroit me demander auſſi pourquoi j'ai ce ſentiment. Eſt-ce à moi de rendre compte de ce qu'a fait la Nature? Par cette maniere de raiſonner, ceux qui ne voient pas pourquoi l'homme eſt exiſtant, devroient nier qu'il exiſte.

J'AI peur que ces grands ſcrutateurs des conſeils de Dieu n'ayent un peu légerement peſé ſes raiſons. Moi qui ne me pique pas de les connoître, j'en crois voir qui leur ont échappé. Quoi qu'ils en diſent, la honte qui voile aux yeux d'autrui les plaiſirs de l'amour, eſt quelque choſe. Elle eſt la ſauve-garde commune que la Nature a donnée aux deux ſexes, dans un état de foibleſſe & d'oubli d'eux-mêmes qui les livre à la merci du premier venu ; c'eſt ainſi qu'elle couvre leur ſommeil des ombres de la nuit, afin que durant ce tems de ténebres, ils ſoient moins expoſés aux attaques les uns des autres ; c'eſt ainſi qu'elle fait chercher à tout animal ſouffrant la retraite & les lieux déſerts, afin qu'il ſouffre & meure en paix, hors des atteintes qu'il ne peut plus repouſſer.

A l'égard de la pudeur du ſexe en particulier, quelle arme plus douce eût pu donner cette même Nature à celui qu'elle deſtinoit à ſe défendre ? Les deſirs ſont égaux ! Qu'eſt-ce à dire ? Y a-t-il de part & d'autre mêmes facultés de les ſatisfaire ? Que deviendroit l'eſpece humaine, ſi l'ordre de l'attaque & de la défenſe étoit

changé ? L'aſſaillant choiſiroit au hazard des tems où la victoire ſeroit impoſſible ; l'aſſailli ſeroit laiſſé en paix, quand il auroit beſoin de ſe rendre, & pourſuivi ſans relâche, quand il ſeroit trop foible pour ſuccomber ; enfin le pouvoir & la volonté toujours en diſcorde ne laiſſant jamais partager les deſirs, l'amour ne ſeroit plus le ſoutien de la Nature, il en ſeroit le deſtructeur & le fléau.

Si les deux ſexes avoient également fait & reçu les avances, la vaine importunité n'eût point été ſauvée ; des feux toujours languiſſans dans une ennuyeuſe liberté ne ſe fuſſent jamais irrités ; le plus doux de tous les ſentimens eût à peine effleuré le cœur humain, & ſon objet eût été mal rempli. L'obſtacle apparent qui ſemble éloigner cet objet, eſt, au fond, ce qui le rapproche. Les deſirs voilés par la honte n'en deviennent que plus ſéduiſans ; en les gênant la pudeur les enflamme : ſes craintes, ſes détours, ſes réſerves, ſes timides aveux, ſa tendre & naïve fineſſe, diſent mieux ce qu'elle croit taire, que la paſſion ne l'eût dit ſans elle : c'eſt elle qui donne du prix aux faveurs & de la douceur aux

refus. Le véritable amour possede en effet ce que la seule pudeur lui dispute ; ce mélange de foiblesse & de modestie le rend plus touchant & plus tendre ; moins il obtient, plus la valeur de ce qu'il obtient en augmente ; & c'est ainsi qu'il jouit à la fois de ses privations & de ses plaisirs.

POURQUOI, disent-ils, ce qui n'est pas honteux à l'homme, le seroit-il à la femme ? Pourquoi l'un des sexes se feroit-il un crime de ce que l'autre se croit permis ?.... Comme si les conséquences étoient les mêmes des deux côtés ! Comme si tous les austeres devoirs de la femme ne dérivoient pas de cela seul qu'un enfant doit avoir un pere ! Quand ces importantes considérations nous manqueroient, nous aurions toujours la même réponse à faire, & toujours elle seroit sans réplique. Ainsi l'a voulu la Nature, c'est un crime d'étouffer sa voix. L'homme peut être audacieux, telle est sa destination (*a*) : il faut bien que quelqu'un

(*a*) Distinguons cette audace de l'insolence & de la brutalité ; car rien ne part de sentimens plus opposés, & n'a d'effets plus con-

ſe déclare. Mais toute femme ſans pudeur eſt coupable, & dépravée ; parce qu'elle foule aux pieds un ſentiment naturel à ſon ſexe.

COMMENT peut-on diſputer la vérité

---

traires. Je ſuppoſe l'amour innocent & libre, ne recevant de loix que de lui-même ; c'eſt à lui ſeul qu'il appartient de préſider à ſes myſteres, & de former l'union des perſonnes, ainſi que celle des cœurs. Qu'un homme inſulte à la pudeur du ſexe, & attente avec violence aux charmes d'un jeune objet qui ne ſent rien pour lui ; ſa groſſiereté n'eſt point paſſionnée : elle eſt outrageante ; elle annonce une ame ſans mœurs, ſans délicateſſe, incapable à la fois d'amour & d'honnêteté. Le plus grand prix des plaiſirs eſt dans le cœur qui les donne : un véritable amant ne trouveroit que douleur, rage & déſeſpoir dans la poſſeſſion même de ce qu'il aime, s'il croyoit n'en point être aimé.

Vouloir contenter inſolemment ſes deſirs ſans l'aveu de celle qui les fait naître, eſt l'audace d'un Satyre ; celle d'un homme eſt de ſçavoir les témoigner ſans déplaire, de les rendre intéreſſans, de faire en ſorte qu'on les partage, d'aſſervir les ſentimens avant d'attaquer la perſonne. Ce n'eſt pas encore aſſez d'être aimé, les deſirs partagés ne donnent pas ſeuls e droit d e les ſatisfaire ; il faut de plus le con-

de ce ſentiment ? Toute la terre n'en rendît-elle pas l'éclatant témoignage, la ſeule comparaiſon des ſexes ſuffiroit pour la conſtater. N'eſt-ce pas la Nature qui pare les jeunes perſonnes de ces traits ſi doux qu'un peu de honte rend plus touchans encore ? N'eſt-ce pas elle qui met dans leurs yeux ce regard timide & tendre auquel on réſiſte avec tant de peine ? N'eſt-ce pas elle qui donne à leur teint plus d'éclat, & à leur peau plus de fineſſe, afin qu'une modeſte rougeur s'y laiſſe mieux appercevoir ? N'eſt-ce pas elle qui les rend craintives, afin qu'elles fuyent ; & foibles, afin qu'elles cedent ? A quoi bon leur donner un

---

ſentement de la volonté. Le cœur accorde en vain ce que la volonté refuſe. L'honnête homme & l'amant s'en abſtient, même quand il pourroit l'obtenir. Arracher ce conſentement tacite, c'eſt uſer de toute la violence permiſe en amour. Le lire dans les yeux, le voir dans les manieres, malgré le refus de la bouche, c'eſt l'art de celui qui ſçait aimer ; s'il acheve alors d'être heureux, il n'eſt point brutal, il eſt honnête ; il n'outrage point la pudeur, il la reſpecte, il la ſert ; il lui laiſſe l'honneur de défendre encore ce qu'elle eût peut-être abandonné.

cœur plus ſenſible à la pitié, moins de viteſſe à la courſe, un corps moins robuſte, une ſtature moins haute, des muſcles plus délicats, ſi elle ne les eût deſtinées à ſe laiſſer vaincre ? Aſſujetties aux incommodités de la groſſeſſe, & aux douleurs de l'enfantement, ce ſurcroît de travail exigeoit-il une diminution de forces ? Mais pour les réduire à cet état pénible, il les falloit aſſez fortes pour ne ſuccomber qu'à leur volonté, & aſſez foibles pour avoir toujours un prétexte de ſe rendre. Voilà préciſément le point où les a placé la Nature.

PASSONS du raiſonnement à l'expérience. Si la pudeur étoit un préjugé de la Société & de l'éducation, ce ſentiment devroit augmenter dans les lieux où l'éducation eſt plus ſoignée, & où l'on rafine inceſſamment ſur les loix ſociales ; il devroit être plus foible par-tout où l'on eſt reſté plus près de l'état primitif. C'eſt tout le contraire (*b*). Dans

(*b*) Je m'attends à l'objection. Les femmes ſauvages n'ont point de pudeur : car elles vont nues. Je réponds que les nôtres en ont encore

nos montagnes les femmes ſont timides & modeſtes, un mot les fait rougir ; elles n'oſent lever les yeux ſur les hommes, & gardent le ſilence devant eux. Dans les grandes villes la pudeur eſt ignoble & baſſe ; c'eſt la ſeule choſe dont une femme bien élevée auroit honte ; & l'honneur d'avoir fait rougir un honnête-homme n'appartient qu'aux femmes du meilleur air.

L'ARGUMENT tiré de l'exemple des bêtes, ne conclut point & n'eſt pas vrai. L'homme n'eſt point un chien ni un loup. Il ne faut qu'établir dans ſon eſpece les premiers rapports de la Société pour donner à ſes ſentimens une moralité toujours inconnue aux bêtes. Les animaux ont un cœur & des paſſions ; mais la ſainte image de l'honnête & du beau n'entra jamais que dans le cœur de l'homme.

MALGRÉ cela, où a-t-on pris que l'inſtinct ne produit jamais dans les animaux des effets ſemblables à ceux que la honte produit parmi les hommes ? Je

---

moins : car elles s'habillent. Voyez la fin de cet eſſai, au ſujet des filles de Lacédémone.

vois tous les jours des preuves du contraire. J'en vois ſe cacher dans certains beſoins, pour dérober aux ſens un objet de dégoût ; je les vois enſuite, au lieu de fuir, s'empreſſer d'en couvrir les veſtiges. Que manque-t-il à ces ſoins pour avoir un air de décence & d'honnêteté, ſinon d'être pris par des hommes ? Dans leurs amours, je vois des caprices, des choix, des refus concertés, qui tiennent de bien près à la maxime d'irriter la paſſion par des obſtacles. A l'inſtant même où j'écris ceci, j'ai ſous les yeux un exemple qui le confirme. Deux jeunes pigeons, dans l'heureux tems de leurs premieres amours, m'offrent un tableau bien différent de la ſotte brutalité que leur prêtent nos prétendus ſages. La blanche colombe va ſuivant pas à pas ſon bien-aimé, & prend chaſſe elle-même auſſi-tôt qu'il ſe retourne. Reſte-t-il dans l'inaction : de légers coups de bec le réveillent ; s'il ſe retire, on le pourſuit ; s'il ſe défend, un petit vol de ſix pas l'attire encore ; l'innocence de la Nature ménage les agaceries & la molle réſiſtance, avec un art qu'auroit à peine la plus habile coquette. Non, la folâtre Galatée ne faiſoit pas

mieux, & Virgile eût pu tirer d'un colombier l'une de ſes plus charmantes images.

QUAND on pourroit nier qu'un ſentiment particulier de pudeur fût naturel aux femmes, en ſeroit-il moins vrai que, dans la Société, leur partage doit être une vie domeſtique & retirée, & qu'on doit les élever dans des principes qui s'y rapportent? Si la timidité, la pudeur, la modeſtie, qui leur ſont propres, ſont des inventions ſociales, il importe à la Société que les femmes acquierent ces qualités; il importe de les cultiver en elles, & toute femme qui les dédaigne, offenſe les bonnes mœurs. Y a-t-il au monde un ſpectacle auſſi touchant, auſſi reſpectable que celui d'une mere de famille entourée de ſes enfans, réglant les travaux de ſes domeſtiques, procurant à ſon mari une vie heureuſe, & gouvernant ſagement ſa maiſon? C'eſt-là qu'elle ſe montre dans toute la dignité d'une honnête femme; c'eſt-là qu'elle impoſe vraiment du reſpect & que la beauté partage avec honneur les hommages rendus à la vertu. Une maiſon dont la maitreſſe eſt abſente eſt un corps ſans ame, qui bientôt tombe en corruption; une femme hors de ſa

maiſon, perd ſon plus grand luſtre; & dépouillée de ſes vrais ornemens, elle ſe montre avec indécence. Si elle a un mari, que cherche-t-elle parmi les hommes? Si elle n'en a pas, comment s'expoſe-t-elle à rebuter, par un maintien peu modeſte, celui qui ſeroit tenté de le devenir? Quoi qu'elle puiſſe faire, on ſent qu'elle n'eſt pas à ſa place en public; & ſa beauté même, qui plaît ſans intéreſſer, n'eſt qu'un tort de plus que le cœur lui reproche. Que cette impreſſion nous vienne de la Nature ou de l'éducation, elle eſt commune à tous les peuples du monde; par-tout on conſidere les femmes à proportion de leur modeſtie; par-tout on eſt convaincu qu'en négligeant les manieres de leur ſexe, elles en négligent les devoirs; par-tout on voit qu'alors tournant en effronterie la mâle & ferme aſſurance de l'homme, elles s'aviliſſent par cette odieuſe imitation, & déshonorent à la fois leur ſexe & le nôtre.

Je ſçais qu'il regne en quelques pays des coutumes contraires; mais voyez auſſi quelles mœurs elles ont fait naître! Je ne voudrois pas d'autre exemple pour confirmer mes maximes. Appliquons aux

mœurs

mœurs des femmes ce que j'ai dit ci-devant de l'honneur qu'on leur porte. Chez tous les anciens peuples policés, elles vivoient très-renfermées ; elles se montroient rarement en public, jamais avec des hommes ; elles ne se promenoient point avec eux ; elles n'avoient point la meilleure place au spectacle ; elles ne s'y mettoient point en montre (*c*) ; il ne leur étoit pas même permis d'assister à tous ; & l'on sçait qu'il y avoit peine de mort contre celles qui s'oseroient montrer aux Jeux Olympiques.

DANS la maison, elles avoient un appartement particulier où les hommes n'entroient point. Quand leurs maris donnoient à manger, elles se présentoient rarement à table ; les honnêtes femmes en sortoient avant la fin du repas, & les autres n'y paroissoient point au commencement. Il n'y avoit aucune assemblée

(*c*) Au Théatre d'Athenes, les femmes occupoient une galerie haute, appellée *Cercis*, peu commode pour voir & pour être vues ; mais il paroît par l'aventure de Valerie & de Sylla, qu'au Cirque de Rome, elles étoient mêlées avec les hommes.

commune pour les deux ſexes ; ils ne paſſoient point la journée enſemble. Ce ſoin de ne pas ſe raſſaſier les uns des autres, faiſoit qu'on s'en revoyoit avec plus de plaiſir ; il eſt sûr qu'en général la paix domeſtique étoit mieux affermie, & qu'il régnoit plus d'union entre les époux (*d*) qu'il n'en regne aujourd'hui.

TELS étoient les uſages des Perſes, des Grecs, des Romains, & même des Egyptiens, malgré les mauvaiſes plaiſanteries d'Hérodote qui ſe réfutent d'elles-mêmes. Si quelquefois les femmes ſortoient des bornes de cette modeſtie, le cri public montroit que c'étoit une exception. Que n'a-t-on pas dit de la liberté du ſexe à Sparte ? On peut comprendre auſſi par la *Liſiſtrata* d'Ariſtophane, combien l'impudence des Athéniennes étoit choquante aux yeux des Grecs ; & dans Rome déjà corrompue, avec quel ſcandale ne vit-on point encore les Dames

(*d*) On en pourroit attribuer la cauſe à la facilité du divorce ; mais les Grecs en faiſoient peu d'uſage, & Rome ſubſiſta cinq cents ans avant que perſonne s'y prévalût de la loi qui le permettoit.

Romaines ſe préſenter au Tribunal des Triumvirs !

Tout eſt changé. Depuis que des foules de Barbares, traînant avec eux leurs femmes dans leurs armées, eurent inondé l'Europe ; la licence des camps, jointe à la froideur naturelle des climats ſeptentrionaux, qui rend la réſerve moins néceſſaire, introduiſit une autre maniere de vivre que favoriſerent les livres de chevalerie, où les belles Dames paſſoient leur vie à ſe faire enlever par des hommes, en tout bien & en tout honneur. Comme ces livres étoient les écoles de galanterie du tems, les idées de liberté qu'ils inſpirent, s'introduiſirent ſur-tout dans les Cours & les grandes Villes, où l'on ſe pique davantage de politeſſe : par le progrès même de cette politeſſe, elle dut enfin dégénerer en groſſiereté. C'eſt ainſi que la modeſtie naturelle au ſexe eſt peu-à-peu diſparue, & que les mœurs des vivandieres ſe ſont tranſmiſes aux femmes de qualité.

Mais voulez-vous ſçavoir combien ces uſages, contraires aux idées naturelles, ſont choquans pour qui n'en a pas

l'habitude ? Jugez-en par la ſurpriſe & l'embarras des Etrangers & des Provinciaux à l'aſpect de ces manieres ſi nouvelles pour eux. Cet embarras fait l'éloge des femmes de leurs pays ; & il eſt à croire que celles qui le cauſent en ſeroient moins fieres, ſi la ſource leur en étoit mieux connue. Ce n'eſt point qu'elles en impoſent, c'eſt plutôt qu'elles font rougir, & que la pudeur, chaſſée par la femme de ſes diſcours & de ſon maintien, ſe réfugie dans le cœur de l'homme.

Revenant maintenant à nos Comédiennes, je demande comment un état dont l'unique objet eſt de ſe montrer au Public, & qui pis eſt, de ſe montrer pour de l'argent, conviendroit à d'honnêtes femmes, & pourroit compatir en elles avec la modeſtie & les bonnes mœurs ? A-t-on beſoin même de diſputer ſur les différences morales des ſexes, pour ſentir combien il eſt difficile que celle qui ſe met à prix en repréſentation ne s'y mette bientôt en perſonne, & ne ſe laiſſe jamais tenter de ſatisfaire des deſirs qu'elle prend tant de ſoin d'exciter ? Quoi ! malgré mille timides précautions, une femme honnête & ſage, expoſée au moindre

danger, a bien de la peine encore à se conserver un cœur à l'épreuve ; & ces jeunes personnes audacieuses, sans autre éducation qu'un systême de coquetterie & des rôles amoureux, dans une parure très-peu modeste (*e*), sans cesse entourées d'une Jeunesse ardente & téméraire, au milieu des douces voix de l'amour & du plaisir, résisteront à leur âge, à leur cœur, aux objets qui les environnent, aux discours qu'on leur tient, aux occasions toujours renaissantes, & à l'or auquel elles sont d'avance à demi vendues ! Il faudroit nous croire une simplicité d'enfant pour vouloir nous en imposer à ce point. Le vice a beau se cacher dans l'obscurité, son empreinte est sur les fronts coupables : l'audace d'une femme est le signe assuré de sa honte ; c'est pour avoir trop à rougir qu'elle ne rougit plus ; & si quelquefois la pudeur survit à la chasteté, que doit-on penser de la chasteté, quand la pudeur même est éteinte ?

(*e*) Que sera-ce en leur supposant la beauté qu'on a raison d'exiger d'elles ? Voyez les Entretiens sur *le fils naturel*, p. 183.

SUPPOSONS, ſi l'on veut, qu'il y ait eu quelques exceptions ; ſuppoſons

Qu'il en ſoit juſqu'à trois que l'on pourroit nommer.

Je veux bien croire là-deſſus ce que je n'ai jamais ni vu ni ouï dire. Appellerons-nous un métier honnête celui qui fait d'une honnête femme un prodige, & qui nous porte à mépriſer celles qui l'exercent, à moins de compter ſur un miracle continuel ? L'immodeſtie tient ſi bien à leur état ; & elles le ſentent ſi bien elles-mêmes, qu'il n'y en a pas une qui ne ſe crût ridicule de feindre au moins de prendre pour elles les diſcours de ſageſſe & d'honneur qu'elle débite au Public. De peur que ces maximes ſéveres ne fiſſent un progrès nuiſible à ſon intérêt, l'Actrice eſt toujours la premiere à parodier ſon rôle & à détruire ſon propre ouvrage. Elle quitte, en atteignant la couliſſe, la morale du Théâtre auſſi-bien que ſa dignité ; & ſi l'on prend des leçons de vertu ſur la Scene, on les va bien vîte oublier dans les foyers.

APRÈS ce que j'ai dit ci-devant, je

n'ai pas beſoin, je crois, d'expliquer encore comment le déſordre des Actrices entraîne celui des Acteurs, ſur-tout dans un métier qui les force à vivre entr'eux dans la plus grande familiarité. Je n'ai pas beſoin de montrer comment d'un état déshonorant naiſſent des ſentimens déſhonnêtes, ni comment les vices diviſent ceux que l'intérêt commun devroit réunir. Je ne m'étendrai pas ſur mille ſujets de diſcorde & de querelles, que la diſtribution des rôles, le partage de la recette, le choix des pieces, la jalouſie des applaudiſſemens doivent exciter ſans ceſſe principalement entre les Actrices, ſans parler des intrigues de galanterie. Il eſt plus inutile encore que j'expoſe les effets que l'aſſociation du luxe & de la miſere, inévitable entre ces gens-là, doit naturellement produire. J'en ai déjà trop dit pour vous & pour les hommes raiſonnables; je n'en dirois jamais aſſez pour les gens prévenus, qui ne veulent pas voir ce que la raiſon leur montre, mais ſeulement ce qui convient à leurs paſſions ou à leurs préjugés.

Si tout cela tient à la profeſſion du Comédien, que ferons-nous, Monſieur,

pour prévenir des effets inévitables ? Pour moi, je ne vois qu'un ſeul moyen ; c'eſt d'ôter la cauſe. Quand les maux de l'homme lui viennent de ſa nature ou d'une maniere de vivre qu'il ne peut changer, les Médecins les préviennent-ils ? Défendre au Comédien d'être vicieux, c'eſt défendre à l'homme d'être malade.

S'ENSUIT-IL de-là qu'il faille mépriſer tous les Comédiens ? Il s'enſuit, au contraire, qu'un Comédien qui a de la modeſtie, des mœurs, de l'honnêteté, eſt, comme vous l'avez très-bien dit, doublement eſtimable ; puiſqu'il montre par-là que l'amour de la vertu l'emporte en lui ſur les paſſions de l'homme & ſur l'aſcendant de ſa profeſſion. Le ſeul tort qu'on lui peut imputer eſt de l'avoir embraſſée ; mais trop ſouvent un écart de jeuneſſe décide du ſort de la vie ; & quand on ſe ſent un vrai talent, qui peut réſiſter à ſon attrait ? Les grands Acteurs portent avec eux leur excuſe ; ce ſont les mauvais qu'il faut mépriſer.

SI j'ai reſté ſi long-tems dans les termes de la propoſition génerale, ce n'eſt pas que je n'euſſe eu plus d'avantage en-

core à l'appliquer précisément à la ville de Genève; mais la répugnance de mettre mes Concitoyens sur la Scene m'a fait différer autant que je l'ai pu de parler de nous. Il y faut pourtant venir à la fin; & je n'aurois rempli qu'imparfaitement ma tâche, si je ne cherchois, sur notre situation particuliere, ce qui résultera de l'établissement d'un Théâtre dans notre ville, au cas que votre avis & vos raisons déterminent le gouvernement à l'y souffrir. Je me bornerai à des effets si sensibles, qu'ils ne puissent être contestés de personne qui connoisse un peu notre constitution.

GENÈVE est riche, il est vrai; mais, quoiqu'on n'y voye point ces énormes disproportions de fortune qui appauvrissent tout un pays pour enrichir quelques habitans & sement la misere autour de l'opulence, il est certain que, si quelques Genevois possedent d'assez grands biens, plusieurs vivent dans une disette assez dure, & que l'aisance du plus grand nombre vient d'un travail assidu, d'économie & de modération, plutôt que d'une richesse positive. Il y a bien des villes plus

pauvres que la nôtre, où le bourgeois peut donner beaucoup plus à ſes plaiſirs, parce que le territoire qui le nourrit ne s'épuiſe pas, & que ſon tems n'étant d'aucun prix, il peut le perdre ſans préjudice. Il n'en va pas ainſi parmi nous, qui, ſans terres pour ſubſiſter, n'avons tous que notre induſtrie. Le peuple Genevois ne ſe ſoutient qu'à force de travail, & n'a le néceſſaire qu'autant qu'il ſe refuſe tout ſuperflu : c'eſt une des raiſons de nos loix ſomptuaires. Il me ſemble que ce qui doit d'abord frapper tout Etranger entrant dans Geneve, c'eſt l'air de vie & d'activité qu'il y voit régner. Tout s'occupe, tout eſt en mouvement, tout s'empreſſe à ſon travail & à ſes affaires. Je ne crois pas que nulle autre auſſi petite ville au monde offre un pareil ſpectacle. Viſitez le quartier S. Gervais : toute l'horlogerie de l'Europe y paroît raſſemblée. Parcourez le Molard & les rues baſſes, un appareil de commerce en grand, des monceaux de ballots, des tonneaux confuſément jettés, une odeur d'Inde & de droguerie vous font imaginer un port de mer. Aux Pâquis, aux Eaux-vives, le bruit & l'aſpect des fabriques d'indienne & de

toile peinte ſemblent vous tranſporter à Zurich. La ville ſe multiplie en quelque ſorte par les travaux qui s'y font ; & j'ai vu des gens, ſur ce premier coup d'œil, en eſtimer le peuple à cent mille ames. Les bras, l'emploi du tems, la vigilance, l'auſtere parcimonie ; voilà les tréſors du Genevois ; voilà avec quoi nous attendons un amuſement de gens oiſifs, qui, nous ôtant à la fois le tems & l'argent, doublera réellement notre perte.

GENÈVE ne contient pas vingt-quatre mille ames, vous en convenez. Je vois que Lyon, bien plus riche à proportion, & du moins cinq ou ſix fois plus peuplé, entretient exactement un Théâtre, & que, quand ce Théâtre eſt un Opera, la ville n'y ſçauroit ſuffire. Je vois que Paris, la Capitale de la France & le gouffre des richeſſes de ce grand Royaume, en entretient trois aſſez médiocrement, & un quatrieme en certains tems de l'année. Suppoſons ce quatrieme (*f*) perma-

---

(*f*) Si je ne compte point le Concert ſpirituel, c'eſt qu'au lieu d'être un Spectacle ajou-

nent. Je vois que, dans plus de six cent mille habitans, ce rendez-vous de l'opulence & de l'oisiveté fournit à peine journellement au Spectacle mille ou douze cents Spectateurs, tout compensé. Dans le reste du Royaume, je vois Bordeaux, Rouen, grands ports de mer; je vois Lille, Strasbourg, grandes villes de guerre, pleines d'Officiers oisifs qui passent leur vie à attendre qu'il soit midi & huit heures, avoir un Théâtre de Comédie: encore faut-il des taxes involontaires pour le soutenir. Mais combien d'autres villes incomparablement plus grandes que la nôtre, combien de siéges de Parlemens & de Cours souveraines ne peuvent entretenir une Comédie à demeure!

POUR juger si nous sommes en état de mieux faire, prenons un terme de com-

té aux autres, il n'en est que le supplément. Je ne compte pas, non plus, les petits Spectacles de la Foire; mais aussi je la compte toute l'année, au lieu qu'elle ne dure pas six mois. En recherchant, par comparaison, s'il est possible qu'une troupe subsiste à Genève, je suppose par-tout des rapports plus favorables à l'affirmative, que ne le donnent les faits connus.

paraiſon bien connu, tel, par exemple, que la ville de Paris. Je dis donc que, ſi plus de ſix cent mille habitans ne fourniſſent journellement, & l'un dans l'autre, aux Théâtres de Paris que douze cents Spectateurs, moins de vingt-quatre mille habitans n'en fourniront certainement pas plus de quarante huit à Genève. Encore faut-il déduire les *gratis* de ce nombre, & ſuppoſer qu'il n'y a pas proportionnellement moins de deſœuvrés à Genève qu'à Paris; ſuppoſition qui me paroît inſoutenable.

Or, ſi les Comédiens François, penſionnés du Roi, & propriétaires de leur Théâtre, ont bien de la peine à ſe ſoutenir à Paris avec une aſſemblée de trois cents Spectateurs par répréſentation (*g*), je

---

(*g*) Ceux qui ne vont aux Spectacles que les beaux jours où l'aſſemblée eſt nombreuſe, trouveront cette eſtimation trop foible; mais ceux qui, pendant dix ans, les auront ſuivis, comme moi, bons & mauvais jours, la trouveront sûrement trop forte. S'il faut donc diminuer le nombre journalier de 300 Spectateurs à Paris, il faut diminuer proportionnellement celui de 48 à Genève; ce qui renforce mes objections.

demande comment les Comédiens de Genève ſe ſoutiendront avec une aſſemblée de quarante-huit Spectateurs pour toute reſſource ? Vous me direz qu'on vit à meilleur compte à Genève qu'à Paris. Oui, mais les billets d'entrée coûteront auſſi moins à proportion ; & puis, la dépenſe de la table n'eſt rien pour des Comédiens. Ce ſont les habits, c'eſt la parure qui leur coûte ; il faudra faire venir tout cela de Paris, ou dreſſer des ouvriers mal-adroits. C'eſt dans les lieux où toutes ces choſes ſont communes qu'on les fait à meilleur marché. Vous direz encore qu'on les aſſujettira à nos loix ſomptuaires. Mais c'eſt en vain qu'on voudroit porter la réforme ſur le Théâtre ; jamais Cléopâtre & Xercès ne goûteront notre ſimplicité. L'état des Comédiens étant de paroître, c'eſt leur ôter le goût de leur métier, de les en empêcher, & je doute que jamais bon Acteur conſente à ſe faire Quakre. Enfin, l'on peut m'objecter que la troupe de Genève, étant bien moins nombreuſe que celle de Paris, pourra ſubſiſter à bien moindres frais. D'accord : mais cette différence ſera-t-elle en raiſon de celle de 48 à 300 ? Ajoutez qu'une troupe plus nombreuſe a auſſi

l'avantage de pouvoir jouer plus ſouvent, au lieu que dans une petite troupe où les doubles manquent, tous ne ſçauroient jouer tous les jours; la maladie, l'abſence d'un ſeul Comédien fait manquer une repréſentation, & c'eſt autant de perdu pour la recette.

Le Genevois aime exceſſivement la campagne : on en peut juger par la quantité de maiſons répandues autour de la ville. L'attrait de la chaſſe & la beauté des environs entretiennent ce goût ſalutaire. Les portes, fermées avant la nuit, ôtant la liberté de la promenade au dehors, & les maiſons de campagne étant ſi près, fort peu de gens aiſés couchent en ville durant l'été. Chacun ayant paſſé la journée à ſes affaires, part le ſoir à portes fermantes, & va dans ſa petite retraite reſpirer l'air le plus pur, & jouir du plus charmant payſage qui ſoit ſous le Ciel. Il y a même beaucoup de Citoyens & de Bourgeois qui y réſident toute l'année, & n'ont point d'habitation dans Genève. Tout cela eſt autant de perdu pour la Comédie; & pendant toute la belle ſaiſon, il ne reſtera preſque, pour l'entretenir, que des gens qui n'y vont jamais. A Pa-

ris, c'eſt toute autre choſe : on allie fort bien la Comédie avec la campagne ; & tout l'été l'on ne voit à l'heure où finiſſent les Spectacles, que carroſſes ſortir des portes. Quant aux gens qui couchent en ville, la liberté d'en ſortir à toute heure les tente moins, que les incommodités qui l'accompagnent ne les rebutent. On s'ennuie ſi-tôt des promenades publiques, il faut aller chercher ſi loin la campagne, l'air eſt ſi empeſté d'immondices, & la vue ſi peu attrayante, qu'on aime mieux aller s'enfermer au Spectacle. Voilà donc encore une différence au déſavantage de nos Comédiens & une moitié de l'année perdue pour eux. Penſez-vous, Monſieur, qu'ils trouveront aiſément ſur le reſte à remplir un ſi grand vuide ? Pour moi, je ne vois aucun autre remede à cela, que de changer l'heure où l'on ferme les portes, d'immoler notre ſûreté à nos plaiſirs, & de laiſſer une Place-Forte ouverte pendant la nuit (*h*),

(*h*) Je ſçais que toutes nos grandes fortifications ſont la choſe du monde la plus inutile, & que, quand nous aurions aſſez de troupes pour les défendre, cela ſeroit fort inutile encore : car ſûrement on ne viendra pas nous

au

au milieu de trois Puiſſances dont la plus éloignée n'a pas demi-lieue à faire pour arriver à nos glacis.

Ce n'eſt pas tout : il eſt impoſſible qu'un établiſſement ſi contraire à nos anciennes maximes ſoit généralement applaudi. Combien de généreux Citoyens verront avec indignation ce monument du luxe & de la molleſſe s'élever ſur les ruines de notre antique ſimplicité, & menacer de loin la liberté publique ! Penſez-vous qu'ils iront autoriſer cette innovation de leur préſence, après l'avoir hautement improuvée ? Soyez sûr que pluſieurs vont ſans ſcrupule au Spectacle à Paris, qui n'y mettront jamais les pieds à Genève : parce que le bien de la patrie leur eſt plus cher que leur amuſement. Où ſera l'imprudente mere qui oſera mener

---

aſſiéger. Mais pour n'avoir point de ſiége à craindre, nous n'en devons pas moins veiller à nous garantir de toute ſurpriſe : rien n'eſt ſi facile que d'aſſembler des gens de guerre à notre voiſinage. Nous avons trop appris l'uſage qu'on en peut faire, & nous devons ſonger que les plus mauvais droits hors d'une place, ſe trouvent excellens quand on eſt dedans.

ſa fille à cette dangereuſe école ? & combien de femmes reſpectables croiroient ſe déshonorer en y allant elles-mêmes ! Si quelques perſonnes s'abſtiennent à Paris d'aller au Spectacle, c'eſt uniquement par un principe de Religion, qui sûrement ne ſera pas moins fort parmi nous ; & nous aurons de plus les motifs de mœurs, de vertu, de patriotiſme qui retiendront encore ceux que la Religion ne retiendroit pas (*a*).

J'AI fait voir qu'il eſt abſolument impoſſible qu'un Théâtre de Comédie ſe ſoutienne à Genève par le ſeul concours des Spectateurs. Il faudra donc de deux choſes l'une ; ou que les riches ſe cotiſent pour le ſoutenir, charge onéreuſe qu'aſſurément ils ne feront pas d'humeur à ſupporter long-tems ; ou que l'Etat s'en mêle & le

---

(*a*) Je n'entends point par-là qu'on puiſſe être vertueux ſans Religion ; j'eus long-tems cette opinion trompeuſe, dont je ſuis trop déſabuſé. Mais j'entends qu'un Croyant peut s'abſtenir quelquefois, par des motifs de vertus purement ſociales, de certaines actions indifférentes par elles-mêmes & qui n'intéreſſent point immédiatement la conſcience, comme eſt celle d'aller aux Spectacles, dans un lieu où il n'eſt pas bon qu'on les ſouffre.

ſoutienne à ſes propres frais. Mais comment le ſoutiendra-t-il ? Sera-ce en retranchant, ſur les dépenſes néceſſaires auxquelles ſuffit à peine ſon modique revenu, de quoi pourvoir à celle-là ? Ou bien deſtinera-t-il à cet uſage important les ſommes que l'économie & l'intégrité de l'adminiſtration permettent quelquefois de mettre en réſerve pour les plus preſſans beſoins ? Faudra-t-il réformer notre petite garniſon & garder nous-mêmes nos portes ? Faudra-t-il réduire les foibles honoraires de nos Magiſtrats, ou nous ôterons-nous pour cela toute reſſource au moindre accident imprévu ? Au défaut de ces expédiens, je n'en vois plus qu'un qui ſoit praticable, c'eſt la voie des taxes & impoſitions ; c'eſt d'aſſembler nos Citoyens & Bourgeois en conſeil général dans le temple de S. Pierre, & là de leur propoſer gravement d'accorder un impôt pour l'établiſſement de la Comédie. A Dieu ne plaiſe que je croye nos ſages & dignes Magiſtrats capables de faire jamais une propoſition ſemblable ; & ſur votre propre Article, on peut juger aſſez comment elle ſeroit reçue.

Si nous avions le malheur de trouver

quelque expédient propre à lever ces difficultés, ce feroit tant pis pour nous : car cela ne pourroit fe faire qu'à la faveur de quelque vice fecret qui, nous affoibliffant encore dans notre petiteffe, nous perdroit enfin tôt ou tard. Suppofons, pourtant, qu'un beau zele du Théâtre nous fît faire un pareil miracle; fuppofons les Comédiens bien établis dans Genève, bien contenus par nos loix, la Comédie floriffante & fréquentée; fuppofons enfin notre ville dans l'état où vous dites qu'ayant des mœurs & des Spectacles, elle réuniroit les avantages des uns & des autres : avantages au refte qui me femblent peu compatibles; car celui des Spectacles n'étant que de fuppléer aux mœurs, eft nul par-tout où les mœurs exiftent.

Le premier effet fenfible de cet établiffement fera, comme je l'ai déjà dit, une révolution dans nos ufages, qui en produira néceffairement une dans nos mœurs. Cette révolution fera-t-elle bonne ou mauvaife? C'eft ce qu'il eft tems d'examiner.

Il n'y a point d'Etat bien conftitué

où l'on ne trouve des usages qui tiennent à la forme du gouvernement & servent à la maintenir. Tel étoit, par exemple, autrefois à Londres celui des coteries, si mal-à-propos tournées en dérision par les Auteurs du Spectateur; à ces coteries ainsi devenues ridicules, ont succédé les caffés & les mauvais lieux. Je doute que le peuple Anglois ait beaucoup gagné au change. Des coteries semblables sont maintenant établies à Genève, sous le nom de *cercles;* & j'ai lieu, Monsieur, de juger par votre Article, que vous n'avez point observé sans estime le ton de sens & de raison qu'elles y font régner. Cet usage est ancien parmi nous, quoique son nom ne le soit pas. Les coteries existoient dans mon enfance sous le nom de *sociétés;* mais la forme en étoit moins bonne & moins réguliere. L'exercice des armes qui nous rassemble tous les printems, les divers prix qu'on tire une partie de l'année, les fêtes militaires que ces prix occasionnent, le goût de la chasse commun à tous les Genevois, réunissant fréquemment les hommes, leur donnoient occasion de former entr'eux des sociétés de table, des parties de campagne, & enfin des liaisons d'amitié; mais

ces aſſemblées n'ayant pour objet que le plaiſir & la joie ne ſe formoient guères qu'au cabaret. Nos diſcordes civiles, où la néceſſité des affaires obligeoit de s'aſſembler plus ſouvent & de délibérer de ſang froid, firent changer ces ſociétés tumultueuſes en des rendez-vous plus honnêtes. Ces rendez-vous prirent le nom de cercles, & d'une fort triſte cauſe ſont ſortis de très-bons effets (*b*).

Ces cercles ſont des ſociétés de douze ou quinze perſonnes qui louent un appartement commode, qu'on pourvoit à frais communs de meubles & de proviſions néceſſaires. C'eſt dans cet appartement que ſe rendent tous les après-midi ceux des aſſociés que leurs affaires ou leurs plaiſirs ne retiennent point ailleurs. On s'y raſſemble; & là, chacun ſe livrant ſans gêne aux amuſemens de ſon goût, on joue, on cauſe, on lit, on boit, on fume. Quelquefois on y ſoupe, mais rarement: parce que le Genevois eſt rangé & ſe plaît à vivre avec ſa famille. Souvent auſſi l'on va ſe promener enſemble, & les amuſemens qu'on ſe donne ſont des

(*b*) Je parlerai ci-après des inconvéniens.

exercices propres à rendre & à maintenir le corps robuſte. Les femmes & les filles, de leur côté, ſe raſſemblent par ſociétés, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre. L'objet de cette réunion eſt un petit jeu de commerce, un goûter, &, comme on peut bien croire, un intariſſable babil. Les hommes, ſans être fort ſéverement exclus de ces ſociétés, s'y mêlent aſſez rarement; & je penſerois plus mal encore de ceux qu'on y voit toujours, que de ceux qu'on n'y voit jamais.

TELS ſont les amuſemens journaliers de la bourgeoiſie de Geneve. Sans être dépourvus de plaiſirs & de gaieté, ces amuſemens ont quelque choſe de ſimple & d'innocent qui convient à des mœurs républicaines : mais dès l'inſtant qu'il y aura Comédie, adieu les cercles, adieu les ſociétés. Voilà la révolution que j'ai prédite, tout cela tombe néceſſairement; & ſi vous m'objectez l'exemple de Londres cité par moi-même, où les Spectacles établis n'empêchoient point les coteries, je répondrai qu'il y a, par rapport à nous, une différence extrême : c'eſt qu'un Théâtre, qui n'eſt qu'un point dans cette ville immenſe, ſera dans la

nôtre un grand objet qui abſorbera tout.

Si vous me demandez enſuite où eſt le mal que les cercles ſoient abolis...... Non, Monſieur, cette queſtion ne viendra pas d'un Philoſophe. C'eſt un diſcours de femme ou de jeune homme qui traitera nos cercles de corps-de-garde, & croira ſentir l'odeur du tabac. Il faut pourtant répondre : car, pour cette fois, quoique je m'adreſſe à vous, j'écris pour le Peuple, & ſans doute il y paroît; mais vous m'y avez forcé.

Je dis premierement que, ſi c'eſt une mauvaiſe choſe que l'odeur du tabac, c'en eſt une fort bonne de reſter maître de ſon bien, & d'être ſûr de coucher chez ſoi. Mais j'oublie déjà que je n'écris pas pour des d'Alembert. Il faut m'expliquer d'une autre maniere.

Suivons les indications de la Nature, conſultons le bien de la Société; nous trouverons que les deux ſexes doivent ſe raſſembler quelquefois, & vivre ordinairement ſéparés. Je l'ai dit tantôt par rapport aux femmes, je le dis maintenant par rapport aux hommes. Ils ſe ſentent

autant & plus qu'elles de leur trop intime commerce ; elles n'y perdent que leurs mœurs, & nous y perdons à la fois nos mœurs & notre conſtitution : car ce ſexe plus foible, hors d'état de prendre notre maniere de vivre trop pénible pour lui, nous force de prendre la ſienne trop molle pour nous, & ne voulant plus ſouffrir de ſéparation, faute de pouvoir ſe rendre hommes, les femmes nous rendent femmes.

Cet inconvénient qui dégrade l'homme, eſt très-grand par-tout ; mais c'eſt ſur-tout dans les Etats comme le nôtre qu'il importe de le prévenir. Qu'un Monarque gouverne des hommes ou des femmes, cela lui doit être aſſez indifférent pourvu qu'il ſoit obéi ; mais dans une République, il faut des hommes (*c*).

Les Anciens paſſoient preſque leur vie

(*c*) On me dira qu'il en faut aux Rois pour la guerre. Point du tout. Au lieu de trente mille hommes, ils n'ont, par exemple, qu'à lever cent mille femmes. Les femmes ne manquent pas de courage : elles préferent l'honneur à la vie ; quand elles ſe bat-

en plein air, ou vaquant à leurs affaires, ou réglant celles de l'Etat ſur la place publique, ou ſe promenant à la campagne, dans des jardins, au bord de la mer, à la pluie, au ſoleil, & preſque toujours tête nue (*d*). A tout cela, point de femmes; mais on ſçavoit bien les trouver au beſoin; & nous ne voyons point par leurs écrits & par les échantillons de leurs converſations qui nous reſtent, que l'eſprit, ni le goût, ni l'amour même, perdiſſent rien à cette réſerve. Pour nous, nous avons pris des manieres toutes contraires: lâchement dévoués aux volontés du ſexe que nous devrions protéger &

---

tent, elles ſe battent bien. L'inconvénient de leur ſexe eſt de ne pouvoir ſupporter les fatigues de la guerre & l'intempérie des ſaiſons. Le ſecret eſt donc d'en avoir toujours le triple de ce qu'il en faut pour ſe battre, afin de ſacrifier les deux autres tiers aux maladies & à la mortalité.

(*d*) Après la bataille gagnée par Cambiſe ſur Pſammétique, on diſtinguoit parmi les morts les Egyptiens, qui avoient toujours la tête nue, à l'extrême dureté de leurs crânes: au lieu que les Perſes, toujours coëffés de leurs groſſes tiares, avoient les crânes ſi tendres, qu'on les briſoit ſans effort. Hérodote lui-même fut, long-tems après, témoin de cette différence.

non ſervir, nous avons appris à le mépriſer en lui obéiſſant, à l'outrager par nos ſoins railleurs; & chaque femme de Paris raſſemble dans ſon appartement un ſerrail d'hommes plus femmes qu'elle, qui ſçavent rendre à la beauté toutes ſortes d'hommages, hors celui du cœur dont elle eſt digne. Mais voyez ces mêmes hommes toujours contraints dans ces priſons volontaires, ſe lever, ſe raſſeoir, aller & venir ſans ceſſe à la cheminée, à la fenêtre, prendre & poſer cent fois un écran, feuilleter des livres, parcourir des tableaux, tourner, pirouetter par la chambre, tandis que l'idole étendue ſans mouvement dans ſa chaiſe longue, n'a d'actif que la langue & les yeux. D'où vient cette différence, ſi ce n'eſt que la Nature qui impoſe aux femmes cette vie ſédentaire & caſaniere, en preſcrit aux hommes une toute oppoſée, & que cette inquiétude indique en eux un vrai beſoin? Si les Orientaux, que la chaleur du climat fait aſſez tranſpirer, font peu d'exercice & ne ſe promenent point, au moins ils vont s'aſſeoir en plein air & reſpirer à leur aiſe; au lieu qu'ici les femmes ont grand ſoin d'étouffer leurs amis dans de bonnes chambres bien fermées.

Si l'on compare la force des hommes anciens à celle des hommes d'aujourd'hui, on n'y trouve aucune eſpece d'égalité. Nos exercices de l'Académie ſont des jeux d'enfans auprès de ceux de l'ancienne Gymnaſtique : on a quitté la paume, comme trop fatiguante; on ne peut plus voyager à cheval. Je ne dis rien de nos troupes. On ne conçoit plus les marches des armées Grecques & Romaines : le chemin, le travail, le fardeau du ſoldat Romain fatigue ſeulement à le lire, & accable l'imagination. Le cheval n'étoit pas permis aux Officiers d'infanterie. Souvent les Généraux faiſoient à pied les mêmes journées que leurs Troupes. Jamais les deux Catons n'ont autrement voyagé, ni ſeuls ni avec leurs armées. Othon lui-même, l'efféminé Othon, marchoit armé de fer à la tête de la ſienne, allant au-devant de Vitellius. Qu'on trouve à préſent un ſeul homme de guerre capable d'en faire autant. Nous ſommes déchus en tout. Nos Peintres & nos Sculpteurs ſe plaignent de ne plus trouver de modeles comparables à ceux de l'antique. Pourquoi cela ? L'homme a-t-il dégéneré ? L'eſpece a-t-elle une décrépitude phyſique, ainſi que l'individu ? Au con-

traire, les Barbares du Nord qui ont, pour ainſi dire, peuplé l'Europe d'une nouvelle race, étoient plus grands & plus forts que les Romains qu'ils ont vaincus & ſubjugués. Nous devrions donc être plus forts nous-mêmes qui, pour la plûpart, deſcendons de ces nouveaux venus; mais les premiers Romains vivoient en hommes (*e*), & trouvoient dans leurs continuels exercices la vigueur que la Nature leur avoit refuſée, au lieu que nous perdons la nôtre dans la vie indolente & lâche où nous réduit la dépendance du Sexe. Si les Barbares dont je viens de parler, vivoient avec les femmes, ils ne vivoient pas pour cela comme elles; c'étoient elles qui avoient le courage de vivre comme eux, ainſi que faiſoient auſſi celles de Sparte. La femme ſe rendoit robuſte, & l'homme ne s'énervoit pas.

(*e*) Les Romains étoient les hommes les plus petits & les plus foibles de tous les peuples de l'Italie; & cette différence étoit ſi grande, dit Tite-Live, qu'elle s'appercevoit au premier coup d'œil dans les troupes des uns & des autres. Cependant l'exercice & la diſcipline prévalurent tellement ſur la Nature, que les foibles firent ce que ne pouvoient faire les forts, & les vainquirent.

Si ce ſoin de contrarier la Nature eſt nuiſible au corps, il l'eſt encore plus à l'eſprit. Imaginez quelle peut être la trempe de l'ame d'un homme uniquement occupé de l'importante affaire d'amuſer les femmes, & qui paſſe ſa vie entiere à faire pour elles, ce qu'elles devroient faire pour nous, quand épuiſés de travaux dont elles ſont incapables, nos eſprits ont beſoin de délaſſement. Livrés à ces puériles habitudes, à quoi pourrions-nous jamais nous élever de grand ? Nos talens, nos écrits ſe ſentent de nos frivoles occupations (*f*) : agréables, ſi l'on veut, mais petits & froids comme nos

---

(*f*) Les femmes, en général, n'aiment aucun art, ne ſe connoiſſent à aucun, & n'ont aucun génie. Elles peuvent réuſſir aux petits ouvrages qui ne demandent que de la légereté d'eſprit, du goût, de la grace, quelquefois même de la Philoſophie & du raiſonnement. Elles peuvent acquérir de la ſcience, de l'érudition, des talens, & tout ce qui s'acquiert à force de travail. Mais ce feu céleſte qui échauffe & embrâſe l'ame, ce génie qui conſume & dévore, cette brûlante éloquence, ces tranſports ſublimes qui portent leurs raviſſemens juſqu'au fond des cœurs, manqueront toujours aux écrits des femmes : ils ſont tous

ſentimens, ils ont pour tout mérite ce tour facile qu'on n'a pas grande peine à donner à des riens. Ces foules d'ouvrages éphémeres qui naiſſent journellement n'étant faits que pour amuſer des femmes, & n'ayant ni force ni profondeur, volent tous de la toilette au comptoir. C'eſt le moyen de récrire inceſſamment les mêmes, & de les rendre toujours nouveaux. On m'en citera deux ou trois qui ſerviront d'exceptions; mais moi j'en citerai cent mille qui confirmeront la regle. C'eſt pour cela que la plûpart des productions de notre âge paſſeront avec lui, & la poſtérité croira qu'on fit bien peu de livres, dans ce même ſiecle où l'on en ſçait tant.

Il ne ſeroit pas difficile de montrer

---

froids & jolis comme elles; ils auront tant d'eſprit que vous voudrez, jamais d'ame : ils ſeroient cent fois plutôt ſenſés que paſſionnés. Elles ne ſçavent ni décrire ni ſentir l'amour même. La ſeule Sapho, que je ſçache, & une autre, mériterent d'être exceptées. Je parierois tout au monde que les Lettres Portugaiſes ont été écrites par un homme. Or, partout où dominent les femmes, leur goût doit auſſi dominer; & voilà ce qui détermine celui de notre ſiecle.

qu'au lieu de gagner à ces uſages, les femmes y perdent. On les flatte ſans les aimer ; on les ſert ſans les honorer ; elles ſont entourées d'agreables , mais elles n'ont plus d'amans ; & le pis eſt que les premiers, ſans avoir les ſentimens des autres , n'en uſurpent pas moins tous les droits. La ſociété des deux ſexes, devenue trop commune & trop facile, a produit ces deux effets ; & c'eſt ainſi que l'eſprit général de la galanterie étouffe la fois le génie & l'amour.

POUR moi, j'ai peine à concevoir comment on rend aſſez peu d'honneur aux femmes, pour leur oſer adreſſer ſans ceſſe ces fades propos galants, ces complimens inſultans & moqueurs, auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi. Les outrager par ces évidens menſonges, n'eſt-ce pas leur déclarer aſſez nettement qu'on ne trouve aucune vérité obligeante à leur dire ? Que l'amour ſe faſſe illuſion ſur les qualités de ce qu'on aime, cela n'arrive que trop ſouvent; mais eſt-il queſtion d'amour dans tout ce mauſſade jargon ? Ceux-mêmes qui s'en ſervent, ne s'en ſervent-ils pas également pour toutes les femmes, & ne ſeroient-ils

pas

pas au déſeſpoir qu'on les crût ſérieuſement amoureux d'une ſeule ? Qu'ils ne s'en inquiettent pas. Il faudroit avoir d'étranges idées de l'amour pour les en croire capables, & rien n'eſt plus éloigné de ſon ton que celui de la galanterie. De la maniere que je conçois cette paſſion terrible, ſon trouble, ſes égaremens, ſes palpitations, ſes tranſports, ſes brûlantes expreſſions, ſon ſilence plus énergique, ſes inexprimables regards que leur timidité rend téméraires & qui montrent les deſirs par la crainte, il me ſemble qu'après un langage auſſi véhément, ſi l'amant venoit à dire une ſeule fois, *Je vous aime*, l'amante indignée lui diroit, *Vous ne m'aimez plus*, & ne le reverroit de ſa vie.

Nos cercles conſervent encore parmi nous quelque image des mœurs antiques. Les hommes entr'eux, diſpenſés de rabaiſſer leurs idées à la portée des femmes & d'habiller galamment la raiſon, peuvent ſe livrer à des diſcours graves & ſérieux ſans crainte du ridicule. On oſe parler de patrie & de vertu ſans paſſer pour rabâcheur ; on oſe être ſoi-même, ſans s'aſſervir aux maximes d'une caillette.

Si le tour de la converſation devient moins poli, les raiſons prennent plus de poids; on ne ſe paye point de plaiſanterie, ni de gentilleſſe. On ne ſe tire point d'affaire par de bons mots. On ne ſe ménage point dans la diſpute : chacun ſe ſentant attaqué de toutes les forces de ſon adverſaire, eſt obligé d'employer toutes les ſiennes pour ſe défendre ; c'eſt ainſi que l'eſprit acquiert de la juſteſſe & de la vigueur. S'il ſe mêle à tout cela quelque propos licencieux, il ne faut point trop s'en effaroucher : les moins groſſiers ne ſont pas toujours les plus honnêtes, & ce langage un peu ruſtaut eſt préferable encore à ce ſtile plus recherché dans lequel les deux ſexes ſe ſéduiſent mutuellement & ſe familiariſent décemment avec le vice. La maniere de vivre, plus conforme aux inclinations de l'homme, eſt auſſi mieux aſſortie à ſon tempérament. On ne reſte point toute la journée établi ſur une chaiſe. On ſe livre à des jeux d'exercice, on va, on vient ; pluſieurs cercles ſe tiennent à la campagne, d'autres s'y rendent. On a des jardins pour la promenade, des cours ſpacieuſes pour s'exercer, un grand lac pour nager, tout le pays ouvert pour la chaſſe ; & il ne

faut pas croire que cette chasse se fasse aussi commodément qu'aux environs de Paris où l'on trouve le gibier sous ses pieds & où l'on tire à cheval. Enfin ces honnêtes & innocentes institutions rassemblent tout ce qui peut contribuer à former dans les mêmes hommes des amis, des citoyens, des soldats, & par conséquent tout ce qui convient le mieux à un peuple libre.

On accuse d'un défaut les sociétés des femmes, c'est de les rendre médisantes & satyriques ; & l'on peut bien comprendre, en effet, que les anecdotes d'une petite ville n'échappent pas à ces comités féminins ; on pense bien aussi que les maris absens y sont peu ménagés, & que toute femme jolie & fêtée n'a pas beau jeu dans le cercle de sa voisine. Mais peut-être y a-t-il dans cet inconvénient plus de bien que de mal, & toujours est-il incontestablement moindre que ceux dont il tient la place : car lequel vaut le mieux qu'une femme dise avec ses amies du mal de son mari, ou que tête-à-tête avec un homme, elle lui en fasse ; qu'elle critique le désordre de sa voisine, ou qu'elle l'imite ? Quoique les Génevoises

difent affez librement ce qu'elles fçavent & quelquefois ce qu'elles conjecturent, elles ont une véritable horreur de la calomnie & l'on ne leur entendra jamais intenter contre autrui des accufations qu'elles croient fauffes; tandis qu'en d'autres pays les femmes, également coupables par le filence & par leurs difcours, cachent, de peur de repréfailles, le mal qu'elles fçavent, & publient par vengeance celui qu'elles ont inventé.

Combien de fcandales publics ne retient pas la crainte de ces féveres obfervatrices? Elles font prefque dans notre ville la fonction de Cenfeurs. C'eft ainfi que dans les beaux tems de Rome, les Citoyens, furveillans les uns des autres, s'accufoient publiquement par zele pour la juftice; mais quand Rome fut corrompue & qu'il ne refta plus rien à faire pour les bonnes mœurs que de cacher les mauvaifes, la haine des vices qui les démafque en devint un. Aux Citoyens zelés fuccéderent des délateurs infâmes, & aulieu qu'autrefois les bons accufoient les méchans, ils en furent accufés à leur tour. Grace au Ciel, nous fommes loin d'un terme fi funefte. Nous ne fommes point

réduits à nous cacher à nos propres yeux, de peur de nous faire horreur. Pour moi, je n'en aurai pas meilleure opinion des femmes, quand elles seront plus circonspectes: on se ménagera davantage, quand on aura plus de raisons de se ménager, & quand chacune aura besoin pour elle-même de la discrétion dont elle donnera l'exemple aux autres.

Qu'on ne s'allarme donc point tant du caquet des sociétés des femmes. Qu'elles médisent tant qu'elles voudront, pourvu qu'elles médisent entr'elles. Des femmes véritablement corrompues ne sçauroient supporter longtems cette maniere de vivre; & quelque chere que leur pût être la médisance, elles voudroient médire avec des hommes. Quoi qu'on m'ait pu dire à cet égard, je n'ai jamais vu aucune de ces sociétés, sans un secret mouvement d'estime & de respect pour celles qui la composoient. Telle est, me disois-je, la destination de la Nature, qui donne différens goûts aux deux sexes, afin qu'ils vivent séparés & chacun à sa maniere (*g*). Ces

(g) Ce principe, auquel tiennent toutes bonnes mœurs, est dévelopé d'une maniere plus claire & plus étendue dans un manuscrit dont

aimables personnes passent ainsi leurs jours, livrées aux occupations qui leur conviennent, ou à des amusemens innocens & simples, très-propres à toucher un cœur honnête & à donner bonne opinion d'elles. Je ne sçais ce qu'elles ont dit, mais elles ont vécu ensemble; elles ont pu parler des hommes, mais elles se sont passées d'eux; & tandis qu'elles critiquoient si séverement la conduite des autres, au-moins la leur étoit irréprochable.

Les cercles d'hommes ont aussi leurs inconvéniens, sans doute; quoi d'humain n'a pas les siens? On joue, on boit, on s'enyvre, on passe l s nuits; tout cela peut être vrai, tout cela peut être exageré. Il y a par-tout mélange de bien & de mal, mais à diverses mesures. On abuse de tout: axiome trivial, sur lequel on ne doit ni tout rejetter ni tout admettre. La regle pour choisir est simple. Quand le bien surpasse le mal, la chose doit être admise malgré ses inconvéniens; quand le mal surpasse le bien, il la faut rejetter

---

je suis dépositaire & que je me propose de publier, s'il me reste assez de tems pour cela, quoique cette annonce ne soit gueres propre à lui concilier d'avance la faveur des Dames.

même avec ses avantages. Quand la chose est bonne en elle-même & n'est mauvaise que dans ses abus, quand les abus peuvent être prévenus sans beaucoup de peine, ou tolérés sans grand préjudice, ils peuvent servir de prétexte & non de raison pour abolir un usage utile; mais ce qui est mauvais en soi sera toujours mauvais (*h*), quoi qu'on fasse pour en tirer un bon usage. Telle est la différence essentielle des cercles aux Spectacles.

Les Citoyens d'un même état, les habitans d'une même ville ne sont point des Anachoretes, ils ne sçauroient vivre toujours seuls & séparés; quand ils le pourroient, il ne faudroit pas les y contraindre. Il n'y a que le plus farouche despotisme qui s'allarme à la vue de sept ou huit hommes assemblés, craignant toujours que leurs entretiens ne roulent sur leurs miseres.

Or de toutes les sortes de liaisons qui

(*h*) Je parle dans l'ordre moral : car dans l'ordre physique il n'y a rien d'absolument mauvais. Le tout est bien.

peuvent raſſembler les particuliers dans une ville comme la nôtre, les cercles forment, ſans contredit, la plus raiſonnable, la plus honnête, & la moins dangereuſe : parce qu'elle ne veut ni ne peut ſe cacher, qu'elle eſt publique, permiſe, & que l'ordre & la regle y regnent. Il eſt même facile à démontrer que les abus qui peuvent en réſulter naîtroient également de toutes les autres, ou qu'elles en produiroient de plus grands encore. Avant de ſonger à détruire un uſage établi, on doit avoir bien peſé ceux qui s'introduiront à ſa place. Quiconque en pourra propoſer un qui ſoit praticable & duquel ne réſulte aucun abus, qu'il le propoſe, & qu'enſuite les cercles ſoient abolis : à la bonne heure. En attendant, laiſſons, s'il le faut paſſer la nuit à boire à ceux qui, ſans cela, la paſſeroient peut-être à faire pis.

TOUTE intempérance eſt vicieuſe, & ſur-tout celle qui nous ôte la plus noble de nos facultés. L'excès du vin dégrade l'homme, aliene au-moins ſa raiſon pour un tems & l'abrutit à la longue. Mais enfin, le goût du vin n'eſt pas un crime, il en fait rarement commettre,

rend l'homme ſtupide & non pas méchant (*a*). Pour une querelle paſſagere qu'il cauſe, il forme cent attachemens durables. Généralement parlant, les buveurs ont de la cordialité, de la franchiſe; ils ſont preſque tous bons, droits, juſtes, fideles, braves & honnêtes gens, à leur défaut près. En oſera-t-on dire autant des vices qu'on ſubſtitue à celui-là, ou bien prétend-on faire de toute une ville un peuple d'hommes ſans défauts & retenus en toute choſe? Combien de vertus apparentes cachent ſouvent des vices réels! Le ſage eſt ſobre par tempérance; le fourbe l'eſt par fauſſeté. Dans les pays de mauvaiſes mœurs, d'intrigues, de trahiſons, d'adulteres, on redoute un état

---

(*a*) Ne calomnions point le vice même; n'a-t-il pas aſſez de ſa laideur? Le vin ne donne pas de la méchanceté, il la décele. Celui qui tua Clitus dans l'ivreſſe, fit mourir Philotas de ſang froid. Si l'ivreſſe a ſes fureurs, quelle paſſion n'a pas les ſiennes? La différence eſt que les autres reſtent au fond de l'ame, & que celle-là s'allume & s'éteint à l'inſtant. A cet emportement près, qui paſſe & qu'on évite aiſément, ſoyons sûrs que quiconque fait dans le vin de méchantes actions, couve à jeun de méchans deſſeins.

d'indiſcrétion où le cœur ſe montre ſans qu'on y ſonge. Par-tout les gens qui abhorrent le plus l'ivreſſe ſont ceux qui ont le plus d'intérêt à s'en garantir. En Suiſſe elle eſt preſque en eſtime ; à Naples elle eſt en horreur : mais au fond laquelle eſt le plus à craindre, de l'intempérance du Suiſſe, ou de la réſerve de l'Italien ?

Je le répete, il vaudroit mieux être ſobre & vrai, non-ſeulement pour ſoi, même pour la Société : car tout ce qui eſt mal en morale, eſt mal encore en politique. Mais le Prédicateur s'arrête au mal perſonnel ; le Magiſtrat ne voit que les conſéquences publiques : l'un n'a pour objet que la perfection de l'homme où l'homme n'atteint point ; l'autre, que le bien de l'Etat autant qu'il y peut atteindre : ainſi tout ce qu'on a raiſon de blâmer en chaire, ne doit pas être puni par les loix. Jamais peuple n'a péri par l'excès du vin, tous périſſent par le déſordre des femmes. La raiſon de cette différence eſt claire : le premier de ces deux vices détourne des autres, le ſecond les engendre tous. La diverſité des âges y fait encore. Le vin tente moins la Jeuneſſe, & l'abbat moins aiſément ; un ſang ardent lui don-

ne d'autres desirs. Dans l'âge des passions toutes s'enflamment au feu d'une seule; la raison s'altere en naissant ; & l'homme encore indompté devient indisciplinable avant que d'avoir porté le joug des loix. Mais qu'un sang à demi-glacé cherche un secours qui le ranime, qu'une liqueur bienfaisante supplée aux esprits qu'il n'a plus (*b*) ; quand un vieillard abuse de ce doux remede, il a déja rempli ses devoirs envers sa patrie, il ne la prive que du rebut de ses ans. Il a tort, sans doute : il cesse, avant la mort, d'être Citoyen. Mais l'autre ne commence pas même à l'être : il se rend plutôt l'ennemi public, par la séduction de ses complices, par l'exemple & l'effet de ses mœurs corrompues, sur-tout par la morale pernicieuse qu'il ne manque pas de répandre pour les autoriser. Il vaudroit mieux qu'il n'eût point existé.

De la passion du jeu naît un plus dangereux abus, mais qu'on prévient ou qu'on

---

(*b*) Platon, dans ses loix, permet aux seuls vieillards l'usage du vin, & même il leur en permet quelquefois l'excès.

réprime aiſément. C'eſt une affaire de police, dont l'inſpection devient plus facile & mieux ſéante dans les cercles que dans les maiſons particulieres. L'opinion peut beaucoup encore en ce point ; & ſi-tôt qu'on voudra mettre en honneur les jeux d'exercice & d'adreſſe, les cartes, les dés, les jeux de hazard tomberont infailliblement. Je ne crois pas même, quoi qu'on en diſe, que ces moyens oiſifs & trompeurs de remplir ſa bourſe, prennent jamais grand crédit chez un peuple raiſonneur & laborieux, qui connoît trop le prix du tems & de l'argent pour aimer à les perdre enſemble.

Conservons donc les cercles, même avec leurs défauts : car ces défauts ne ſont pas dans les cercles, mais dans les hommes qui les compoſent ; & il n'y a point dans la vie ſociale de forme imaginable ſous laquelle ces mêmes défauts ne produiſent de plus nuiſibles effets. Encore un coup, ne cherchons point la chimere de la perfection, mais le mieux poſſible ſelon la nature de l'homme & la conſtitution de la Société. Il y a tel peuple à qui je dirois : détruiſez cercles & coteries, ôtez toute barriere de bien-

féance entre les fexes; remontez, s'il eft poffible, jufqu'à n'être que corrompus: mais vous, Genevois, évitez de le devenir, s'il eft tems encore; craignez le premier pas qu'on ne fait jamais feul, & fongez qu'il eft plus aifé de garder de bonnes mœurs que de mettre un terme aux mauvaifes.

DEUX ans feulement de Comédie & tout eft bouleverfé. L'on ne fçauroit fe partager entre tant d'amufemens: l'heure des Spectacles étant celle des cercles, les fera diffoudre; il s'en détachera trop de membres, ceux qui refteront feront trop peu affidus pour être d'une grande reffource les uns aux autres & laiffer fubfifter longtems les affociations. Les deux fexes réunis journellement dans un même lieu; les parties qui fe lieront pour s'y rendre; les manieres de vivre qu'on y verra dépeintes & qu'on s'empreffera d'imiter; l'expofition des Dames & Demoifelles parées tout de leur mieux & mifes en étalage dans des loges comme fur le devant d'une boutique, en attendant les acheteurs; l'affluence de la belle Jeuneffe qui viendra de fon côté s'offrir en montre, & trouvera bien plus beau de

faire des entrechats au Théâtre que l'exercice à Plain-Palais; les petits ſoupers de femmes qui s'arrangeront en ſortant, ne fût-ce qu'avec les Actrices; enfin le mépris des anciens uſages qui réſultera de l'adoption des nouveaux; tout cela ſubſtituera bientôt l'agréable vie de Paris & les bons airs de France à notre ancienne ſimplicité; & je doute un peu que des Pariſiens à Geneve y conſervent long-tems le goût de notre gouvernement.

Il ne faut point le diſſimuler, les intentions ſont droites encore; mais les mœurs inclinent déjà viſiblement vers la décadence, & nous ſuivons de loin les traces des mêmes peuples dont nous ne laiſſons pas de craindre le ſort. Par exemple, on m'aſſure que l'éducation de la Jeuneſſe eſt généralement beaucoup meilleure qu'elle n'étoit autrefois; ce qui pourtant ne peut guères ſe prouver qu'en montrant qu'elle fait de meilleurs citoyens. Il eſt certain que les enfans font mieux la révérence; qu'ils ſçavent plus galamment donner la main aux Dames, & leur dire une infinité de gentilleſſes pour leſquelles je leur ferois, moi, donner le fouet; qu'ils ſçavent décider, trancher, inter-

roger, couper la parole aux hommes, importuner tout le monde ſans modeſtie & ſans diſcrétion. On me dit que cela les forme; je conviens que cela les forme à être impertinens, & c'eſt, de toutes les choſes qu'ils apprennent par cette méthode, la ſeule qu'ils n'oublient point. Ce n'eſt pas tout. Pour les retenir auprès des femmes qu'ils ſont deſtinés à déſennuyer, on a ſoin de les élever préciſément comme elles: on les garantit du ſoleil, du vent, de la pluie, de la pouſſiere, afin qu'ils ne puiſſent jamais rien ſupporter de tout cela. Ne pouvant les préſerver entierement du contact de l'air, on fait du moins qu'il ne leur arrive qu'après avoir perdu la moitié de ſon reſſort. On les prive de tout exercice, on leur ôte toutes leurs facultés, on les rend ineptes à tout autre uſage qu'aux ſoins auxquels ils ſont deſtinés; & la ſeule choſe que les femmes n'exigent pas de ces vils eſclaves eſt de ſe conſacrer à leur ſervice à la façon des Orientaux. A cela près, tout ce qui les diſtingue d'elles, c'eſt que la Nature leur en ayant réfuſé les graces, ils y ſubſtituent des ridicules. A mon dernier voyage à Genève, j'ai déjà vu pluſieurs de ces jeunes Demoiſelles en juſte-

au-corps, les dents blanches, la main potelée, la voix flûtée, un joli parasol verd à la main, contrefaire assez maladroitement les hommes.

On étoit plus grossier de mon tems. Les enfans rustiquement élevés n'avoient point de teint à conserver, & ne craignoient point les injures de l air auxquelles ils s'étoient aguerris de bonne heure. Les peres les menoient avec eux à la chasse, en campagne, à tous leurs exercices, dans toutes les Sociétés. Timides & modestes devant les gens âgés, ils étoient hardis, fiers, querelleux entr'eux; ils n'avoient point de frisure à conserver; ils se défioient à la lutte, à la course, aux coups; ils se battoient à bon escient, se blessoient quelquefois, & puis s'embrassoient en pleurant. Ils revenoient au logis, suans, essoufflés, déchirés, c'étoient de vrais poliçons; mais ces poliçons ont fait des hommes qui ont dans le cœur du zele pour servir la patrie, & du sang à verser pour elle. Plaise à Dieu qu'on en puisse dire autant un jour de nos beaux petits Messieurs requinqués, & que ces hommes de quinze ans ne soient pas des enfans à trente!

HEUREUSEMENT ils ne ſont point tous ainſi. Le plus grand nombre encore a gardé cette antique rudeſſe, conſervatrice de la bonne conſtitution, ainſi que des bonnes mœurs. Ceux même qu'une éducation trop délicate amollit pour un tems, ſeront contraints, étant grands, de ſe plier aux habitudes de leurs compatriotes. Les uns perdront leur âpreté dans le commerce du monde; les autres gagneront des forces en les exerçant; tous deviendront, je l'eſpere, ce que furent leurs ancêtres, ou du-moins ce que leurs peres ſont aujourd'hui. Mais ne nous flattons pas de conſerver notre liberté en renonçant aux mœurs qui nous l'ont acquiſe.

JE reviens à nos Comédiens; & toujours, en leur ſuppoſant un ſuccès qui me paroît impoſſible, je trouve que ce ſuccès attaquera notre conſtitution, non ſeulement d'une maniere indirecte, en attaquant nos mœurs, mais immédiatement, en rompant l'équilibre qui doit régner entre les diverſes parties de l'Etat, pour conſerver le corps entier dans ſon aſſiette.

PARMI pluſieurs raiſons que j'en pourrois donner, je me contenterai d'en choiſir une qui convient mieux au plus

grand nombre : parce qu'elle ſe borne à des conſidérations d'intérêt & d'argent, toujours plus ſenſibles au Vulgaire, que des effets moraux dont il n'eſt pas en état de voir les liaiſons avec leurs cauſes, ni l'influence ſur le deſtin de l'Etat.

On peut conſidérer les Spectacles, quand ils réuſſiſſent, comme une eſpece de taxe qui, bien que volontaire, n'en eſt pas moins onéreuſe au peuple : en ce qu'elle lui fournit une continuelle occaſion de dépenſe à laquelle il ne réſiſte pas. Cette taxe eſt mauvaiſe, non-ſeulement parce qu'il n'en revient rien au Souverain, mais ſur-tout parce que la répartition, loin d'être proportionnelle, charge le pauvre au-delà de ſes forces & ſoulage le riche en ſuppléant aux amuſemens plus coûteux qu'il ſe donneroit au défaut de celui-là. Il ſuffit, pour en convenir, de faire attention que la différence du prix des places n'eſt, ni ne peut être en proportion de celle des fortunes des gens qui les rempliſſent. A la Comédie Françoiſe, les premieres loges & le Théâtre ſont à quatre francs pour l'ordinaire, & à ſix quand on tierce ; le parterre eſt à vingt ſols, on a

même tenté plusieurs fois de l'augmenter. Or on ne dira pas que le bien des plus riches qui vont au Théâtre n'est que le quadruple du bien des plus pauvres qui vont au parterre. Généralement parlant, les premiers sont d'une opulence excessive, & la plûpart des autres n'ont rien (*c*). Il en est de ceci comme des impôts sur le bled, sur le vin, sur le sel, sur toute chose nécessaire à la vie, qui ont un air de justice au premier coup d'œil, & sont, au fond, très-iniques : car le pauvre, qui ne peut dépenser que pour son né-

(*c*) Quand on augmenteroit la différence du prix des places en proportion de celle des fortunes, on ne rétabliroit point pour cela l'équilibre. Les places inférieures, mises à trop bas prix, seroient abandonnées à la populace; & chacun, pour en occuper de plus honorables, dépenseroit toujours au-delà de ses moyens. C'est une observation qu'on peut faire aux Spectacles de la Foire. La raison de ce désordre est que les premiers rangs sont alors un terme fixe dont les autres se rapprochent toujours, sans qu'on le puisse éloigner. Le pauvre tend sans cesse à s'élever au-dessus de ses vingt sols; mais le riche, pour le fuir, n'a plus d'asyle au-delà de ses quatre francs : il faut, malgré lui, qu'il se laisse accoster, &, si son orgueil en souffre, sa bourse en profite.

ceſſaire, eſt forcé de jetter les trois quarts de ce qu'il dépenſe en impôts, tandis que ce même néceſſaire n'étant que la moindre partie de la dépenſe du riche, l'impôt lui eſt preſque inſenſible (*d*). De cette maniere, celui qui a peu, paye beaucoup; & celui qui a beaucoup, paye peu. Je ne vois pas quelle grande juſtice on trouve à cela.

On me demandera qui force le pauvre d'aller aux Spectacles? Je répondrai: premierement, ceux qui les établiſſent & lui en donnent la tentation; en ſecond lieu, ſa pauvreté même qui, le condamnant à des travaux continuels, ſans eſpoir de les voir finir, lui rend quelque délaſſement plus néceſſaire pour les ſupporter. Il ne ſe tient point malheureux de travailler ſans relâche, quand tout le monde en

(*d*) Voilà pourquoi les *impoſteurs* de Bodin & autres fripons publics établiſſent toujours leurs monopoles ſur les choſes néceſſaires à la vie, afin d'affamer doucement le peuple, ſans que le riche en murmure. Si le moindre objet de luxe ou de faſte étoit attaqué, tout ſeroit perdu; mais, pourvu que les grands ſoient contens, qu'importe que le peuple vive?

fait de même; mais n'eſt-il pas cruel à celui qui travaille de ſe priver des récréations des gens oiſifs? Il les partage donc; & ce même amuſement, qui fournit un moyen d'économie au riche, affoiblit doublement le pauvre, ſoit par un ſurcroît réel de dépenſes, ſoit par moins de zele au travail, comme je l'ai ci-devant expliqué.

De ces nouvelles réflexions, il ſuit évidemment, ce me ſemble, que les Spectacles modernes, où l'on n'aſſiſte qu'à prix d'argent, tendent par-tout à favoriſer & augmenter l'inégalité des fortunes, moins ſenſiblement, il eſt vrai, dans les capitales que dans une petite ville comme la nôtre. Si j'accorde que cette inégalité, portée juſqu'à certain point, peut avoir ſes avantages, certainement vous m'accorderez auſſi qu'elle doit avoir des bornes, ſur-tout dans un petit Etat, & ſur-tout dans une République. Dans une Monarchie où tous les ordres ſont intermédiaires entre le Prince & le Peuple, il peut être aſſez indifférent que certains hommes paſſent de l'un à l'autre: car, comme d'autres les remplacent, ce changement n'interrompt point la pro-

greſſion. Mais dans une Démocratie où les Sujets & le Souverain ne ſont que les mêmes hommes conſidérés ſous différens rapports, ſi-tôt que le plus petit nombre l'emporte en richeſſes ſur le plus grand, il faut que l'Etat périſſe ou change de forme. Soit que le riche devienne plus riche ou le pauvre plus indigent, la différence des fortunes n'en augmente pas moins d'une maniere que de l'autre; & cette différence portée au-delà de ſa meſure, eſt ce qui détruit l'équilibre dont j'ai parlé.

JAMAIS dans une Monarchie l'opulence d'un particulier ne peut le mettre au-deſſus du Prince; mais dans une République elle peut aiſément le mettre au-deſſus des loix. Alors le gouvernement n'a plus de force, & le riche eſt toujours le vrai Souverain. Sur ces maximes inconteſtables, il reſte à conſidérer ſi l'inégalité n'a pas atteint parmi nous le dernier terme où elle peut parvenir ſans ébranler la République. Je m'en rapporte là-deſſus à ceux qui connoiſſent mieux que moi notre conſtitution & la répartition de nos richeſſes. Ce que je ſçais, c'eſt que, le tems ſeul donnant à l'ordre des

choſes une pente naturelle vers cette inégalité & un progrès ſucceſſif juſqu'à ſon dernier terme, c'eſt une grande imprudence de l'accélérer encore par des établiſſemens qui la favoriſent. Le grand Sulli, qui nous aimoit, nous l'eût bien ſçu dire: Spectacles & Comédies dans toute petite République & ſur-tout dans Genève, affoibliſſement d'Etat.

Si le ſeul établiſſement du Théâtre nous eſt ſi nuiſible, quel fruit tirerons-nous des pieces qu'on y repréſente? Les avantages mêmes qu'elles peuvent procurer aux peuples pour leſquels elles ont été compoſées nous tourneront à préjudice, en nous donnant pour inſtruction ce qu'on leur a donné pour cenſure, ou du moins en dirigeant nos goûts & nos inclinations ſur les choſes du monde qui nous conviennent le moins. La Tragédie nous repréſentera des tyrans & des héros. Qu'en avons-nous à faire? Sommes-nous faits pour en avoir ou le devenir? Elle nous donnera une vaine admiration de la puiſſance & de la grandeur. De quoi nous ſervira-t-elle? Serons-nous plus grands ou plus puiſſans pour cela? Que nous im-

porte d'aller étudier ſur la ſcène les devoirs des Rois, en négligeant de remplir les nôtres ? La ſtérile admiration des vertus de Théâtre nous dédommagera-t-elle des vertus ſimples & modeſtes qui font le bon citoyen ? Au lieu de nous guérir de nos ridicules, la Comédie nous portera ceux d'autrui : elle nous perſuadera que nous avons tort de mépriſer des vices qu'on eſtime ſi fort ailleurs. Quelque extravagant que ſoit un Marquis, c'eſt un Marquis enfin. Concevez combien ce titre ſonne dans un pays aſſez heureux pour n'en point avoir ; & qui ſçait combien de courtauts croiront ſe mettre à la mode, en imitant les Marquis du ſiecle dernier ? Je ne répéterai point ce que j'ai déjà dit de la bonne foi toujours raillée, du vice adroit toujours triomphant, & de l'exemple continuel des forfaits mis en plaiſanterie. Quelles leçons pour un peuple dont tous les ſentimens ont encore leur droiture naturelle, qui croit qu'un ſcélérat eſt toujours mépriſable, & qu'un homme de bien ne peut être ridicule ! Quoi ! Platon banniſſoit Homere de ſa République ; & nous ſouffrirons Moliere dans la nôtre ! Que pourroit-il nous ar-

river de pis que de ressembler aux gens qu'il nous peint, même à ceux qu'il nous fait aimer ?

J'EN ai dit assez, je crois, sur leur chapitre, & je ne pense guères mieux des héros de Racine, de ces héros si parés, si doucereux, si tendres, qui, sous un air de courage & de vertu, ne nous montrent que les modeles de jeunes gens dont j'ai parlé, livrés à la galanterie, à la mollesse, à l'amour, à tout ce qui peut efféminer l'homme & l'attiédir sur le goût de ses véritables devoirs. Tout le Théâtre François ne respire que la tendresse : c'est la grande vertu à laquelle on y sacrifie toutes les autres, ou du moins qu'on y rend la plus chere aux spectateurs. Je ne dis pas qu'on ait tort en cela, quant à l'objet du Poëte : je sçais que l'homme sans passions est une chimere ; que l'intérêt du Théâtre n'est fondé que sur les passions ; que le cœur ne s'intéresse point à celles qui lui sont étrangeres, ni à celles qu'on n'aime pas à voir en autrui, quoiqu'on y soit sujet soi-même. L'amour de l'Humanité, celui de la patrie, sont les sentimens dont les peintures touchent le plus ceux qui en sont pénétrés ; mais quand ces deux passions

ſont éteintes, il ne reſte que l'amour proprement dit, pour leur ſuppléer; parce que ſon charme eſt plus naturel & s'efface plus difficilement du cœur que celui de toutes les autres. Cependant il n'eſt pas également convenable à tous les hommes: c'eſt plutôt comme ſupplément des bons ſentimens, que comme bon ſentiment lui-même, qu'on peut l'admettre; non qu'il ne ſoit louable en ſoi, comme toute paſſion bien reglée, mais parce que les excès en ſont dangereux & inévitables.

Le plus méchant des hommes eſt celui qui s'iſole le plus, qui concentre le plus ſon cœur en lui-même; le meilleur eſt celui qui partage également ſes affections à tous ſes ſemblables. Il vaut beaucoup mieux aimer une maitreſſe que de s'aimer ſeul au monde. Mais quiconque aime tendrement ſes parens, ſes amis, ſa patrie, & le genre humain, ſe dégrade par un attachement déſordonné qui nuit bientôt à tous les autres & leur eſt infailliblement préféré. Sur ce principe, je dis qu'il y a des pays où les mœurs ſont ſi mauvaiſes, qu'on ſeroit trop heureux d'y pouvoir remonter à l'amour; d'autres où elles ſont aſſez bonnes pour qu'il ſoit fâcheux d'y deſcendre, & j'oſe croire le mien dans

ce dernier cas. J'ajouterai que les objets trop paſſionnés ſont plus dangereux à nous montrer qu'à perſonne ; parce que nous n'avons naturellement que trop de penchant à les aimer. Sous un air flegmatique & froid, le Genevois cache une ame ardente & ſenſible, plus facile à émouvoir qu'à retenir. Dans ce ſéjour de la Raiſon, la Beauté n'eſt pas étrangere, ni ſans empire ; le levain de la mélancolie y fait ſouvent fermenter l'amour ; les hommes n'y ſont que trop capables de ſentir des paſſions violentes ; les femmes, de les inſpirer ; & les triſtes effets qu'elles y ont quelquefois produits ne montrent que trop le danger de les exciter par des Spectacles touchans & tendres. Si les héros de quelques pieces ſoumettent l'amour au devoir, en admirant leur force, le cœur ſe prête à leur foibleſſe ; on apprend moins à ſe donner leur courage qu'à ſe mettre dans le cas d'en avoir beſoin. C'eſt plus d'exercice pour la vertu : mais qui l'oſe expoſer à ces combats, mérite d'y ſuccomber. L'amour, l'amour même prend ſon maſque pour la ſurprendre ; il ſe pare de ſon enthouſiaſme ; il uſurpe ſa force ; il affecte ſon langage ; & quand on s'apperçoit de l'erreur, qu'il eſt tard

pour en revenir ! Que d'hommes bien-nés, séduits par ces apparences, d'amans tendres & généreux qu'ils étoient d'abord, sont devenus par degrés de vils corrupteurs, sans mœurs, sans respect pour la foi conjugale, sans égards pour les droits de la confiance & de l'amitié ! Heureux qui sçait se connoître au bord du précipice & s'empêcher d'y tomber ! Est-ce au milieu d'une course rapide qu'on doit espérer de s'arrêter ? Est-ce en s'attendrissant tous les jours qu'on apprend à surmonter la tendresse ? On triomphe aisément d'un foible penchant ; mais celui qui connut le véritable amour & l'a sçu vaincre, ah ! pardonnons à ce mortel, s'il existe, d'oser prétendre à la vertu !

Ainsi, de quelque maniere qu'on envisage les choses, la même vérité nous frappe toujours. Tout ce que les pieces de Théâtre peuvent avoir d'utile à ceux pour qui elles ont été faites, nous deviendra préjudiciable, jusqu'au goût que nous croirons avoir acquis par elles, & qui ne sera qu'un faux goût, sans tact, sans délicatesse, substitué mal-à-propos parmi nous à la solidité de la raison. Le goût tient à plusieurs choses : les recher-

ches d'imitation qu'on voit au Théâtre, les comparaisons qu'on a lieu d'y faire, les réflexions sur l'art de plaire aux Spectateurs, peuvent le faire germer, mais non suffire à son dévelopement. Il faut de grandes villes, il faut des beaux-arts & du luxe, il faut un commerce intime entre les citoyens, il faut une étroite dépendance les uns des autres, il faut de la galanterie & même de la débauche, il faut des vices qu'on soit forcé d'embellir, pour faire chercher à tout des formes agréables, & réussir à les trouver. Une partie de ces choses nous manquera toujours, & nous devons trembler d'acquérir l'autre.

Nous aurons des Comédiens, mais quels? Une bonne Troupe viendra-t-elle de but-en-blanc s'établir dans une ville de vingt-quatre mille ames? Nous en aurons donc d'abord de mauvais, & nous serons d'abord de mauvais juges. Les formerons-nous, ou s'ils nous formeront? Nous aurons de bonnes pieces; mais les recevant pour telles sur la parole d'autrui, nous serons dispensés de les examiner, & ne gagnerons pas plus à les voir jouer qu'à les lire. Nous n'en ferons pas moins

les connoiſſeurs, les arbitres du Théâtre; nous n'en voudrons pas moins décider pour notre argent, & n'en ſerons que plus ridicules. On ne l'eſt point pour manquer de goût, quand on le mépriſe; mais c'eſt l'être que de s'en piquer & n'en avoir qu'un mauvais. Et qu'eſt-ce au fond que ce goût ſi vanté? L'art de ſe connoître en petites choſes. En vérité, quand on en a une auſſi grande à conſerver que la liberté, tout le reſte eſt bien puérile.

Je ne vois qu'un remede à tant d'inconvéniens : c'eſt que, pour nous approprier les Drames de notre Théâtre, nous les compoſions nous-mêmes, & que nous ayons des Auteurs avant des Comédiens. Car il n'eſt pas bon qu'on nous montre toutes ſortes d'imitations, mais ſeulement celles des choſes honnêtes, & qui conviennent à des hommes libres (*e*).

(*e*) Si quis ergò in noſtram urbem venerit, qui animi ſapientiâ in omnes poſſit ſeſe vertere formas, & omnia imitari, volueritque poemata ſua oſtentare, venerabimur quidem ipſum, ut ſacrum, admirabilem, & jucundum : dicemus autem non eſſe ejuſmodi hominem in Republicâ noſtrâ, neque fas eſſe ut inſit, mit-

Il eſt sûr que des pieces tirées, comme celles des Grecs, des malheurs paſſés de la patrie, ou des défauts préſens du peuple, pourroient offrir aux Spectateurs des leçons utiles. Alors quels ſeront les héros de nos Tragédies? Des Berthelier, des Lévrery? Ah! dignes Citoyens! Vous fûtes des héros, ſans doute; mais votre obſcurité vous avilit, vos noms communs déshonorent vos grandes ames (*f*), &

---

temuſque in aliam urbem, unguento caput ejus perungentes, lanâque coronantes. Nos autem auſteriori minùſque jucundo utemur Poetâ, fabularumque fictore, utilitatis gratiâ, qui decori nobis rationem exprimat, & quæ dici debent dicat in his formulis quas à principio pro legibus tulimus, quandò cives erudire aggreſſi ſumus. *Plat. de Rep. Lib. III.*

(*f*) Philibert Berthelier fut le Caton de notre patrie, avec cette différence que la liberté publique finit par l'un & commença par l'autre. Il tenoit une belette privée quand il fut arrêté; il rendit ſon épée avec cette fierté qui ſied ſi bien à la vertu malheureuſe; puis il continua de jouer avec ſa belette, ſans daigner répondre aux outrages de ſes gardes. Il mourut comme doit mourir un martyr de la liberté.

Jean Lévrery fut le Favonius de Berthelier; non pas en imitant puérilement ſes diſcours

nous ne sommes plus assez grands nous-mêmes pour vous sçavoir admirer. Quels seront nos tyrans ? Des Gentils-hommes de la cuillier (g), des Evêques de Genève, des Comtes de Savoie, des ancêtres d'une maison avec laquelle nous venons de traiter, & à qui nous devons du respect ? Cinquante ans plutôt, je ne répondrois pas que le Diable (h) & l'An-

---

& ses manieres, mais en mourant volontairement comme lui ; sçachant bien que l'exemple de sa mort seroit plus utile à son pays, que sa vie. Avant d'aller à l'échaffaud, il écrivit sur le mur de sa prison cette épitaphe qu'on avoit faite à son prédécesseur :

Quid mihi mors nocuit? Virtus post fata virescit:
Nec cruce, nec sævi gladio perit illa Tyranni.

(g) C'étoit une confrérie de Gentils-hommes Savoyards qui avoient fait vœu de brigandage contre la ville de Genève, & qui, pour marque de leur association, portoient une cuillier pendue au cou.

(h) J'ai lu dans ma jeunesse une Tragédie de l'Escalade, où le Diable étoit en effet un des Acteurs. On me disoit que cette piece ayant une fois été représentée, ce personnage, en entrant sur la Scène, se trouva double, comme si l'original eût été jaloux qu'on eût l'au-

techrist

techrist n'y eussent aussi fait leur rôle. Chez les Grecs, peuple d'ailleurs assez badin, tout étoit grave & sérieux, si-tôt qu'il s'agissoit de la patrie; mais dans ce siecle plaisant où rien n'échappe au ridicule, hormis la puissance, on n'ose parler d'héroïsme que dans les grands Etats, quoiqu'on n'en trouve que dans les petits.

QUANT à la Comédie, il n'y faut pas songer. Elle causeroit chez nous les plus affreux désordres; elle serviroit d'instrument aux factions, aux partis, aux

---

dace de le contrefaire, & qu'à l'instant l'effroi fit fuir tout le monde, & finir la représentation. Ce conte est burlesque, & le paroîtra bien plus à Paris qu'à Genève : cependant, qu'on se prête aux suppositions, on trouvera dans cette double apparition un effet théâtral & vraiment effrayant. Je n'imagine qu'un Spectacle plus simple & plus terrible encore; c'est celui de la main sortant du mur & traçant des mots inconnus au festin de Balthazar. Cette seule idée fait frissonner. Il me semble que nos Poëtes Lyriques sont loin de ces inventions sublimes; ils font, pour épouvanter, un fracas de décorations sans effet. Sur la Scène même il ne faut pas tout dire à la vue, mais ébranler l'imagination.

vengeances particulieres. Notre ville eſt ſi petite, que les peintures de mœurs les plus générales y dégénereroient bientôt en ſatyres & perſonalités. L'exemple de l'ancienne Athenes, ville incomparablement plus peuplée que Geneve, nous offre une leçon frappante : c'eſt au Théâtre qu'on y prépara l'exil de pluſieurs grands hommes & la mort de Socrate : c'eſt par la fureur du Théâtre qu'Athenes périt, & ſes déſaſtres ne juſtifierent que trop le chagrin qu'avoit témoigné Solon, aux premieres repréſentations de Theſpis. Ce qu'il y a de bien sûr pour nous, c'eſt qu'il faudra mal augurer de la République, quand on verra les citoyens traveſtis en beaux-eſprits, s'occuper à faire des vers François & des pieces de Théâtre, talens qui ne ſont point les nôtres & que nous ne poſſéderons jamais. Mais que Monſieur de Voltaire daigne nous compoſer des Tragédies ſur le modele de la mort de Céſar, du premier acte de Brutus, &, s'il nous faut abſolument un Théâtre, qu'il s'engage à le remplir toujours de ſon génie, & à vivre autant que ſes pieces.

Je ſerois d'avis qu'on peſât mûrement toutes ces réflexions, avant de mettre en

ligne de compte le goût de parure & de diſſipation que doit produire parmi notre Jeuneſſe l'exemple des Comédiens ; mais enfin cet exemple aura ſon effet encore ; & ſi généralement par-tout les loix ſont inſuffiſantes pour réprimer des vices qui naiſſent de la nature des choſes, comme je crois l'avoir montré, combien plus le ſeront-elles parmi nous où le premier ſigne de leur foibleſſe ſera l'établiſſement des Comédiens ? Car ce ne ſeront point eux proprement qui auront introduit ce goût de diſſipation : au-contraire, ce même goût les aura prévenus, les aura introduits eux-mêmes; & ils ne feront que fortifier un penchant déjà tout formé, qui les ayant fait admettre, à plus forte raiſon les fera maintenir avec leurs défauts.

Je m'appuie toujours ſur la ſuppoſition qu'ils ſubſiſteront commodément dans une auſſi petite ville, & je dis que ſi nous les honorons, comme vous le prétendez, dans un pays où tous ſont à-peu-près égaux, ils ſeront les égaux de tout le monde, & auront de plus la faveur publique qui leur eſt naturellement acquiſe. Ils ne ſeront

point, comme ailleurs, tenus en reſpect par les grands dont ils recherchent la bienveuillance & dont ils craignent la diſgrace. Les Magiſtrats leur en imposeront : ſoit. Mais ces Magiſtrats auront été particuliers ; ils auront pu être familiers avec eux ; ils auront des enfans qui le ſeront encore, des femmes qui aimeront le plaiſir. Toutes ces liaiſons ſeront des moyens d'indulgence & de protection, auxquels il ſera impoſſible de réſiſter toujours. Bientôt les Comédiens, sûrs de l'impunité, la procureront encore à leurs imitateurs : c'eſt par eux qu'aura commencé le déſordre ; mais on ne voit plus où il pourra s'arrêter. Les femmes, la Jeuneſſe, les riches, les gens oiſifs, tout ſera pour eux, tout éludera des loix qui les gênent, tout favoriſera leur licence : chacun, cherchant à les ſatisfaire, croira travailler pour ſes plaiſirs. Quel homme oſera s'oppoſer à ce torrent, ſi ce n'eſt peut-être quelqu'ancien Paſteur rigide qu'on n'écoutera point, & dont le ſens & la gravité paſſeront pour pédanterie chez une Jeuneſſe inconſidérée ? Enfin pour peu qu'ils joignent d'art & de manége à leurs ſuccès, je ne leur donne pas

trente ans pour être les arbitres de l'Etat (*a*). On verra les aſpirans aux charges briguer leur faveur pour obtenir les ſuffrages ; les élections ſe feront dans les loges des Actrices, & les chefs d'un peuple libre ſeront les créatures d'une bande d'Hiſtrions. La plume tombe des mains à cette idée. Qu'on l'écarte tant qu'on voudra, qu'on m'accuſe d'outrer la prévoyance ; je n'ai plus qu'un mot à dire. Quoi qu'il arrive, il faudra que ces gens-là réforment leurs mœurs parmi nous, ou qu'ils corrompent les nôtres. Quand cette alternative aura ceſſé de nous effrayer, les Comédiens pourront venir ; ils n'auront plus de mal à nous faire.

VOILA, Monſieur, les conſidérations que j'avois à propoſer au Public & à vous ſur la queſtion qu'il vous a plu d'agiter dans un article où elle étoit, à mon avis, tout-à-fait étrangere. Quand mes rai-

(*a*) On doit toujours ſe ſouvenir que, pour que la Comédie ſe ſoutienne à Genève, il faut que ce goût y devienne une fureur ; s'il n'eſt que modéré, il faudra qu'elle tombe. La raiſon veut donc qu'en examinant les effets du Théâtre, on les meſure ſur une cauſe capable de le ſoutenir.

ſons, moins fortes qu'elles ne me paroiſſent, n'auroient pas un poids ſuffiſant pour contre-balancer les vôtres, vous conviendrez au-moins que, dans un auſſi petit Etat que la République de Geneve, toutes innovations ſont dangereuſes, & qu'il n'en faut jamais faire ſans des motifs urgens & graves. Qu'on nous montre donc la preſſante néceſſité de celle-ci. Où ſont les déſordres qui nous forcent de recourir à un expédient ſi ſuſpect ? Tout eſt-il perdu ſans cela ? Notre ville eſt-elle ſi grande ; le vice & l'oiſiveté y ont-ils déjà fait un tel progrès, qu'elle ne puiſſe plus déſormais ſubſiſter ſans Spectacles ? Vous nous dites qu'elle en ſouffre de plus mauvais qui choquent également le goût & les mœurs ; mais il y a bien de la différence entre montrer de mauvaiſes mœurs & attaquer les bonnes : car ce dernier effet dépend moins des qualités du Spectacle que de l'impreſſion qu'il cauſe. En ce ſens, quel rapport entre quelques farces paſſageres & une Comédie à demeure, entre les poliçonneries d'un Charlatan & les repréſentations régulieres des ouvrages Dramatiques, entre des trétaux de Foire élevés pour réjouir la populace & un Théâtre eſtimé où les honnêtes gens pen-

ſeront s'inſtruire ? L'un de ces amuſemens eſt ſans conſéquence & reſte oublié dès le lendemain ; mais l'autre eſt une affaire importante qui mérite toute l'attention du gouvernement. Par tout pays il eſt permis d'amuſer les enfans, & peut être enfant qui veut, ſans beaucoup d'inconvéniens. Si ces fades Spectacles manquent de goût, tant mieux : on s'en rebutera plus vîte; s'ils ſont groſſiers, ils ſeront moins ſéduiſans. Le vice ne s'inſinue guere en choquant l'honnêteté, mais en prenant ſon image; & les mots ſales ſont plus contraires à la politeſſe qu'aux bonnes mœurs. Voilà pourquoi les expreſſions ſont toujours plus recherchées, & les oreilles plus ſcrupuleuſes dans les pays plus corrompus. S'apperçoit-on que les entretiens de la halle échauffent beaucoup la Jeuneſſe qui les écoute ? Si font bien les diſcrets propos du Théâtre ; & il vaudroit mieux qu'une jeune fille vît cent parades qu'une ſeule repréſentation de l'Oracle.

Au reſte, j'avoue que j'aimerois mieux, quant à moi, que nous puſſions nous paſſer entierement de tous ces trétaux, & que petits & grands nous ſçuſſions tirer nos plaiſirs & nos devoirs de notre état

& de nous-mêmes ; mais de ce qu'on devroit peut-être chasser les Bateleurs, il ne s'ensuit pas qu'il faille appeller les Comédiens. Vous avez vu, dans votre propre pays, la ville de Marseille se défendre longtems d'une pareille innovation, résister même aux ordres réitérés du Ministre, & garder encore, dans ce mépris d'un amusement frivole, une image honorable de son ancienne liberté. Quel exemple pour une ville qui n'a point encore perdu la sienne !

Qu'on ne pense pas, sur-tout, faire un pareil établissement par maniere d'essai, sauf à l'abolir quand on en sentira les inconvéniens : car ces inconvéniens ne se détruisent pas avec le Théâtre qui les produit : ils restent quand leur cause est ôtée ; &, dès qu'on commence à les sentir, ils sont irremédiables. Nos mœurs altérées, nos goûts changés ne se rétabliront pas comme ils se seront corrompus ; nos plaisirs mêmes, nos innocens plaisirs auront perdu leurs charmes ; le Spectacle nous en aura dégoûtés pour toujours. L'oisiveté devenue nécessaire, les vuides du tems que nous ne sçaurons plus remplir, nous rendront à charge à nous-mêmes ; les Comédiens en partant nous laisseront

l'ennui pour arrhes de leur retour ; il nous forcera bientôt à les rappeller ou à faire pis: nous aurons mal fait d'établir la Comédie; nous ferons mal de la laisser subsister, nous ferons mal de la détruire : après la premiere faute, nous n'aurons plus que le choix de nos maux.

Quoi ! ne faut-il donc aucun Spectacle dans une République ? Au-contraire, il en faut beaucoup. C'est dans les Républiques qu'ils sont nés, c'est dans leur sein qu'on les voit briller avec un véritable air de fête. A quels peuples convient-il mieux de s'assembler souvent & de former entr'eux les doux liens du plaisir & de la joie, qu'à ceux qui ont tant de raisons de s'aimer & de rester à jamais unis ? Nous avons déjà plusieurs de ces fêtes publiques ; ayons-en davantage encore, je n'en serai que plus charmé. Mais n'adoptons point ces Spectacles exclusifs qui renferment tristement un petit nombre de gens dans un antre obscur ; qui les tiennent craintifs & immobiles dans le silence & l'inaction ; qui n'offrent aux yeux que cloisons, que pointes de fer, que soldats, qu'affligeantes images de la servitude & de l'inégalité. Non, peuples heureux, ce

ne ſont pas là vos fêtes. C'eſt en plein air, c'eſt ſous le ciel qu'il faut vous raſſembler & vous livrer au doux ſentiment de votre bonheur. Que vos plaiſirs ne ſoient efféminés ni mercénaires, que rien de ce qui ſent la contrainte & l'intérêt ne les empoiſonne, qu'ils ſoient libres & généreux comme vous, que le ſoleil éclaire vos innocens Spectacles; vous en formerez un vous-mêmes, le plus digne qu'il puiſſe éclairer.

MAIS quels ſeront enfin les objets de ces Spectacles? Qu'y montrera-t-on? Rien, ſi l'on veut. Avec la liberté, partout où regne l'affluence, le bien-être y regne auſſi. Plantez au milieu d'une place un piquet couronné de fleurs, raſſemblez-y le peuple, & vous aurez une fête. Faites mieux encore: donnez les Spectateurs en Spectacle; rendez-les Acteurs eux-mêmes; faites que chacun ſe voie & s'aime dans les autres, afin que tous en ſoient mieux unis. Je n'ai pas beſoin de renvoyer aux jeux des anciens Grecs: il en eſt de plus modernes, il en eſt d'exiſtans encore, & je les trouve précifément parmi nous. Nous avons tous les ans des revûes, des

prix publics, des Rois de l'arquebuſe, du canon, de la navigation. On ne peut trop multiplier des établiſſemens ſi utiles (*b*) & ſi agréables; on ne peut trop avoir de ſemblables Rois. Pourquoi ne ferions-nous pas, pour nous rendre diſpos & robuſtes, ce que nous faiſons pour nous exercer aux armes ? La République a-t-elle moins beſoin d'ouvriers que de ſol-

(*b*) Il ne ſuffit pas que le peuple ait du pain & vive dans ſa condition. Il faut qu'il y vive agréablement, afin qu'il en rempliſſe mieux les devoirs, qu'il ſe tourmente moins pour en ſortir, & que l'ordre public ſoit mieux établi. Les bonnes mœurs tiennent plus qu'on ne penſe à ce que chacun ſe plaiſe dans ſon état. Le manége & l'eſprit d'intrigue viennent d'inquiétude & de mécontentement : tout va mal, quand l'un aſpire à l'emploi d'un autre. Il faut aimer ſon métier pour le bien faire. L'aſſiette de l'Etat n'eſt bonne & ſolide que quand, tous ſe ſentant à leur place, les forces particulieres ſe réuniſſent & concourent au bien public, au lieu de s'uſer l'une contre l'autre, comme elles font dans tout Etat mal conſtitué. Cela poſé, que doit-on penſer de ceux qui voudroient ôter au peuple les fêtes, les plaiſirs & toute eſpece d'amuſement, comme autant de diſtractions qui le détournent de ſon travail ? Cette maxime eſt barbare & fauſſe.

dats ? Pourquoi, ſur le modele des prix militaires, ne fonderions-nous pas d'autres prix de Gymnaſtique, pour la lutte, pour la courſe, pour le diſque, pour divers exercices du corps ? Pourquoi n'animerions-nous pas nos Bateliers par des joûtes ſur le Lac ? Y auroit-il au monde un plus brillant Spectacle que de voir, ſur ce vaſte & ſuperbe baſſin, des centaines de bateaux, élégamment équipés, partir à la fois au ſignal donné, pour aller enlever un drapeau arboré au but, puis ſervir de cortége au vainqueur revenant

---

Tant pis, ſi le peuple n'a de tems que pour gagner ſon pain, il lui en faut encore pour le manger avec joie : autrement il ne le gagnera pas long-tems. Ce Dieu juſte & bienfaiſant, qui veut qu'il s'occupe, veut auſſi qu'il ſe délaſſe : la Nature lui impoſe également l'exercice & le repos, le plaiſir & la peine. Le dégoût du travail accable plus les malheureux que le travail même. Voulez-vous donc rendre un peuple actif & laborieux : donnez-lui des fêtes, offrez-lui des amuſemens qui lui faſſent aimer ſon état & l'empêchent d'en envier un plus doux. Des jours ainſi perdus feront mieux valoir tous les autres. Préſidez à ſes plaiſirs pour les rendre honnêtes ; c'eſt le vrai moyen d'animer ſes travaux.

en triomphe recevoir le prix mérité. Toutes ces ſortes de fêtes ne ſont diſpendieuſes, qu'autant qu'on le veut bien, & le ſeul concours les rend aſſez magnifiques. Cependant il faut y avoir aſſiſté chez le Genevois, pour comprendre avec quelle ardeur il s'y livre. On ne le reconnoît plus : ce n'eſt plus ce peuple ſi rangé qui ne ſe départ point de ſes regles économiques ; ce n'eſt plus ce long raiſonneur qui peſe tout juſqu'à la plaiſanterie à la balance du jugement. Il eſt vif, gai, careſſant ; ſon cœur eſt alors dans ſes yeux, comme il eſt toujours ſur ſes levres ; il cherche à communiquer ſa joie & ſes plaiſirs ; il invite, il preſſe, il force, il ſe diſpute les ſurvenans. Toutes les ſociétés n'en font qu'une, tout devient commun à tous. Il eſt preſque indifférent à quelle table on ſe mette : ce ſeroit l'image de celles de Lacédémone, s'il n'y régnoit un peu plus de profuſion ; mais cette profuſion même eſt alors bien placée, & l'aſpect de l'abondance rend plus touchant celui de la liberté qui la produit.

L'HIVER, tems conſacré au commerce privé des amis, convient moins aux fêtes

publiques. Il en eſt pourtant une eſpece dont je voudrois bien qu'on ſe fît moins de ſcrupule, ſçavoir les bals entre de jeunes perſonnes à marier. Je n'ai jamais bien conçu pourquoi l'on s'effarouche ſi fort de la danſe & des aſſemblées qu'elle occaſionne : comme s'il y avoit plus de mal à danſer qu'à chanter; que l'un & l'autre de ces amuſemens ne fût pas également une inſpiration de la Nature, & que ce fût un crime à ceux qui ſont deſtinés à s'unir, de s'égayer en commun par une honnête récréation. L'homme & la femme ont été formés l'un pour l'autre. Dieu veut qu'ils ſuivent leur deſtination, & certainement le premier & le plus ſaint de tous les liens de la Société eſt le mariage. Toutes les fauſſes Religions combattent la Nature; la nôtre ſeule, qui la ſuit & la regle, annonce une inſtitution divine & convenable à l'homme. Elle ne doit point ajoûter, ſur le mariage, aux embarras de l'ordre civil, des difficultés que l'Evangile ne preſcrit pas & que tout bon gouvernement condamne; mais qu'on me diſe où de jeunes perſonnes à marier auront occaſion de prendre du goût l'une pour l'autre, & de ſe voir avec plus de décence & de circonſpection que dans

une aſſemblée où les yeux du Public inceſſamment ouverts ſur elles les forcent à la réſerve, à la modeſtie, à s'obſerver avec le plus grand ſoin ? En quoi Dieu eſt-il offenſé par un exercice agréable, ſalutaire, propre à la vivacité des jeunes gens, qui conſiſte à ſe préſenter l'un à l'autre avec grace & bienſéance, & auquel le Spectateur impoſe une gravité dont on n'oſeroit ſortir un inſtant ? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne point tromper autrui, du moins quant à la figure, & de ſe montrer, avec les agrémens & les défauts qu'on peut avoir, aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant de s'obliger à nous aimer ? Le devoir de ſe chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de ſe plaire ? & n'eſt-ce pas un ſoin digne de deux perſonnes vertueuſes & chrétiennes qui cherchent à s'unir, de préparer ainſi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impoſe ?

QU'ARRIVE-T-IL dans ces lieux où regne une contrainte éternelle, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaieté, où les jeunes gens des deux ſexes n'oſent jamais s'aſſembler en public, & où l'indiſcrette ſévérité d'un Paſteur ne

ſçait prêcher au nom de Dieu qu'une gêne ſervile, & la triſteſſe, & l'ennui ? On élude une tyrannie inſupportable que la Nature & la raiſon déſavouent. Aux plaiſirs permis dont on prive une Jeuneſſe enjouée & folâtre, elle en ſubſtitue de plus dangereux. Les tête-à-tête adroitement concertés prennent la place des aſſemblées publiques. A force de ſe cacher, comme ſi l'on étoit coupable, on eſt tenté de le devenir. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour; mais le vice eſt ami des ténebres, & jamais l'innocence & le myſtere n'habiterent long-tems enſemble.

POUR moi, loin de blâmer de ſi ſimples amuſemens, je voudrois au-contraire qu'ils fuſſent publiquement autoriſés, & qu'on y prévînt tout déſordre particulier en les convertiſſant en bals ſolemnels & périodiques, ouverts indiſtinctement à toute la Jeuneſſe à marier. Je voudrois qu'un Magiſtrat (c), nommé par le

(c) A chaque corps de métier, à chacune des ſociétés publiques dont eſt compoſé notre Etat, préſide un de ces Magiſtrats, ſous le nom de *Seigneur-Commis*. Ils aſſiſtent à toutes

Conſeil,

Conſeil, ne dédaignât pas de préſider à ces bals. Je voudrois que les peres & meres y aſſiſtaſſent, pour veiller ſur leurs enfans, pour être témoins de leur grace & de leur adreſſe, des applaudiſſemens qu'ils auroient mérités, & jouir ainſi du plus doux Spectacle qui puiſſe toucher un cœur paternel. Je voudrois qu'en général toute perſonne mariée y fût admiſe au nombre des Spectateurs & des Juges, ſans qu'il fût permis à aucune de profaner la dignité conjugale en danſant elle-même : car à quelle fin honnête pourroit-elle ſe donner ainſi en montre au Public ? Je voudrois qu'on formât dans la ſalle une enceinte commode & honorable, deſtinée aux gens âgés de l'un & de l'autre ſexe, qui ayant déjà donné des citoyens à la patrie, verroient encore leurs petits en-

---

les aſſemblées & même aux feſtins. Leur préſence n'empêche point une honnête familiarité entre les membres de l'aſſociation ; mais elle maintient tout le monde dans le reſpect qu'on doit porter aux loix, aux mœurs, à la décence, même au ſein de la joie & du plaiſir. Cette inſtitution eſt très-belle, & forme un des grands liens qui uniſſent le peuple à ſes chefs.

ſans ſe préparer à le devenir. Je voudrois que nul n'entrât ni ne ſortît ſans ſaluer ce parquet, & que tous les couples de jeunes gens vinſſent, avant de commencer leur danſe & après l'avoir finie, y faire une profonde révérence, pour s'accoutumer de bonne heure à reſpecter la Vieilleſſe. Je ne doute pas que cette agréable réunion des deux termes de la vie humaine ne donnât à cette aſſemblée un certain coup d'œil attendriſſant, & qu'on ne vît quelquefois couler dans le parquet des larmes de joie & de ſouvenir, capables, peut-être, d'en arracher à un Spectateur ſenſible. Je voudrois que tous les ans, au dernier bal, la jeune perſonne qui, durant les précédens, ſe ſeroit comportée le plus honnêtement, le plus modeſtement, & auroit plû davantage à tout le monde au jugement du parquet, fût honorée d'une couronne par la main du *Seigneur-Commis* (*d*), & du titre de Reine du bal qu'elle porteroit toute l'année. Je voudrois qu'à la clôture de la même aſſemblée on la reconduisît en cortége, que le pere & la mere fuſſent félicités &

(*d*) Voyez la note précédente.

remerciés d'avoir une fille si bien née &
& de l'élever si bien. Enfin je voudroie
que, si elle venoit à se marier dans l-
cours de l'an, la Seigneurie lui fît un prén
sent, ou lui accordât quelque distinctioe
publique, afin que cet honneur fût un
chose assez sérieuse pour ne pouvoir jamais devenir un sujet de plaisanterie.

Il est vrai qu'on auroit souvent à craindre un peu de partialité, si l'âge des Juges ne laissoit toute la préférence au mérite; & quand la beauté modeste seroit quelquefois favorisée, quel en seroit le grand inconvénient? Ayant plus d'assauts à soutenir, n'a-t-elle pas besoin d'être plus encouragée? N'est-elle pas un don de la Nature, ainsi que les talens? Où est le mal qu'elle obtienne quelques honneurs qui l'excitent à s'en rendre digne & puissent contenter l'amour propre, sans offenser la vertu?

En perfectionnant ce projet dans les mêmes vûes, sous un air de galanterie & d'amusement, on donneroit à ces fêtes plusieurs fins utiles qui en feroient un objet important de police & de bonnes mœurs. La Jeunesse, ayant des rendez-vous sûrs

& honnêtes, ſeroit moins tentée d'en chercher de plus dangereux. Chaque ſexe ſe livreroit plus patiemment, dans les intervalles, aux occupations & aux plaiſirs qui lui ſont propres, & s'en conſoleroit plus aiſément d'être privé du commerce continuel de l'autre. Les particuliers de tout état auroient la reſſource d'un Spectacle agréable, ſur-tout aux peres & meres. Les ſoins pour la parure de leurs filles ſeroient pour les femmes un objet d'amuſement qui feroit diverſion à beaucoup d'autres ; & cette parure, ayant un objet innocent & louable, ſeroit-là tout-à-fait à ſa place. Ces occaſions de s'aſſembler pour s'unir, & d'arranger des établiſſemens, ſeroient des moyens fréquens de rapprocher des familles diviſées & d'affermir la paix, ſi néceſſaire dans notre Etat. Sans altérer l'autorité des peres, les inclinations des enfans ſeroient un peu plus en liberté ; le premier choix dépendroit un peu plus de leur cœur ; les convenances d'âge, d'humeur, de goût, de caractere ſeroient un peu plus conſultées ; on donneroit moins à celles d'état & de biens qui font des nœuds mal aſſortis, quand on les ſuit aux dépens des autres. Les liaiſons deve-

nant plus faciles, les mariages feroient plus fréquens; ces mariages, moins circonfcrits par les mêmes conditions, préviendroient les partis, tempéreroient l'exceffive inégalité, maintiendroient mieux le corps du peuple dans l'efprit de fa conftitution; ces bals ainfi dirigés reffembleroient moins à un Spectacle public, qu'à l'affemblée d'une grande famille; & du fein de la joie & des plaifirs naîtroient la confervation, la concorde & la profpérité de la République (*e*).

SUR ces idées, il feroit aifé d'établir à peu de frais, & fans danger, plus de Spec-

---

(*e*) Il me paroît plaifant d'imaginer quelquefois les jugemens que plufieurs porteront de mes goûts fur mes écrits. Sur celui-ci, l'on ne manquera pas de dire : cet homme eft fou de la danfe; je m'ennuie à voir danfer : il ne peut fouffrir la Comédie; j'aime la Comédie à la paffion : il a de l'averfion pour les femmes; je ne ferai que trop bien juftifié làdeffus : il eft mécontent des Comédiens; j'ai tout fujet de m'en louer, & l'amitié du feul d'entr'eux que j'ai connu particulierement ne peut qu'honorer un honnête homme. Même jugement fur les Poëtes dont je fuis forcé de cenfurer les pieces : ceux qui font morts ne feront pas de mon goût, & je ferai piqué contre les

tacles qu'il n'en faudroit pour rendre le ſéjour de notre ville agréable & riant, même aux étrangers qui, ne trouvant rien de pareil ailleurs, y viendroient au-

---

vivans. La vérité eſt que Racine me charme & que je n'ai jamais manqué volontairement une repréſentation de Moliere. Si j'ai moins parlé de Corneille, c'eſt qu'ayant peu fréquenté ſes pieces & manquant de livres, il ne m'eſt pas aſſez reſté dans la mémoire pour le citer. Quant à l'Auteur d'Atrée & de Catilina, je ne l'ai jamais vu qu'une fois, & ce fut pour en recevoir un ſervice. J'eſtime ſon génie & reſpecte ſa vieilleſſe; mais quelque honneur que je porte à ſa perſonne, je ne dois que juſtice à ſes pieces, & je ne ſçais point acquiter mes dettes aux dépens du bien public & de la vérité. Si mes écrits m'inſpirent quelque fierté, c'eſt par la pureté d'intention qui les dicte, c'eſt par un déſintéreſſement dont peu d'Auteurs m'ont donné l'exemple, & que fort peu voudront imiter. Jamais vûe particuliere ne ſouilla le deſir d'être utile aux autres qui m'a mis la plume à la main, & j'ai preſque toujours écrit contre mon propre intérêt. *Vitam impendere vero* : voilà la deviſe que j'ai choiſie & dont je me ſens digne. Lecteurs, je puis me tromper moi-même, mais non pas vous tromper volontairement; craignez mes erreurs & non ma mauvaiſe foi. L'amour du bien public eſt la ſeule paſſion qui me fait par-

moins pour voir une chose unique : quoiqu'à dire le vrai, sur beaucoup de fortes raisons, je regarde ces concours comme un inconvénient bien plus que comme un avantage ; & je suis persuadé, quant à moi, que jamais étranger n'entra dans Geneve, qu'il n'y ait fait plus de mal que de bien.

MAIS sçavez-vous, Monsieur, qui l'on devroit s'efforcer d'attirer & de retenir dans nos murs ? Les Genevois mêmes,

---

ler au Public : je sçais alors m'oublier moi-même ; &, si quelqu'un m'offense, je me tais sur son compte, de peur que la colere ne me rende injuste. Cette maxime est bonne à mes ennemis, en ce qu'ils me nuisent à leur aise & sans crainte de représailles ; aux Lecteurs qui ne craignent pas que ma haine leur en impose, & sur-tout à moi qui, restant en paix, tandis qu'on m'outrage, n'ai du-moins que le mal qu'on me fait, & non celui que j'éprouverois encore à le rendre. Sainte & pure vérité à qui j'ai consacré ma vie, non jamais mes passions ne souilleront le sincere amour que j'ai pour toi ; l'intérêt ni la crainte ne sçauroient altérer l'hommage que j'aime à t'offrir ; & ma plume ne te refusera jamais rien que ce qu'elle craint d'accorder à la vengeance.

qui, avec un ſincere amour pour leur pays, ont tous une ſi grande inclination pour les voyages, qu'il n'y a point de contrée où l'on n'en trouve de répandus. La moitié de nos Citoyens épars dans le reſte de l'Europe & du Monde, vivent & meurent loin de la patrie; & je me citerois moi-même avec plus de douleur, ſi j'y étois moins inutile. Je ſçais que nous ſommes forcés d'aller chercher au loin les reſſources que notre terrein nous refuſe, & que nous pourrions difficilement ſubſiſter, ſi nous nous y tenions renfermés; mais au moins que ce banniſſement ne ſoit pas éternel pour tous. Que ceux dont le Ciel a béni les travaux viennent, comme l'abeille, en rapporter le fruit dans la ruche; réjouir leurs concitoyens du ſpectacle de leur fortune; animer l'émulation des jeunes gens; enrichir leur pays de leur richeſſe; & jouir modeſtement chez eux des biens honnêtement acquis chez les autres. Sera-ce avec des Théâtres, toujours moins parfaits chez nous qu'ailleurs, qu'on les y fera revenir? Quitteront-ils la Comédie de Paris ou de Londres pour aller revoir celle de Geneve? Non, non, Monſieur; ce n'eſt pas ainſi qu'on les peut ramener. Il faut que

chacun ſente qu'il ne ſçauroit trouver ailleurs ce qu'il a laiſſé dans ſon pays; il faut qu'un charme invincible le rappelle au ſéjour qu'il n'auroit point dû quitter; il faut que le ſouvenir de leurs premiers exercices, de leurs premiers Spectacles, de leurs premiers plaiſirs, reſte profondément gravé dans leurs cœurs; il faut que les douces impreſſions faites durant la jeuneſſe demeurent & ſe renforcent dans un âge avancé, tandis que mille autres s'effacent; il faut qu'au milieu de la pompe des grands Etats & de leur triſte magnificence, une voix ſecrette leur crie inceſſamment au fond de l'ame: Ah! où ſont les jeux & les fêtes de ma jeuneſſe? Où eſt la concorde des citoyens? Où eſt la fraternité publique? Où eſt la pure joie & la véritable allégreſſe? Où ſont la paix, la liberté, l'équité, l'innocence? Allons rechercher tout cela. Mon Dieu! avec le cœur du Genevois, avec une ville auſſi riante, un pays auſſi charmant, un gouvernement auſſi juſte, des plaiſirs ſi vrais & ſi purs, & tout ce qu'il faut pour ſçavoir les goûter, à quoi tient-il que nous n'adorions tous la patrie?

Ainsi rappelloit ſes citoyens, par des fêtes modeſtes & des jeux ſans éclat,

cette Sparte que je n'aurai jamais assez citée pour l'exemple que nous devrions en tirer; ainsi dans Athenes parmi les beaux arts, ainsi dans Suse au sein du luxe & de la mollesse, le Spartiate ennuyé soupiroit après ses grossiers festins & ses fatigans exercices. C'est à Sparte que, dans une laborieuse oisiveté, tout étoit plaisir & Spectacle; c'est-là que les plus rudes travaux passoient pour des récréations, & que les moindres délassemens formoient une instruction publique; c'est-là que les citoyens, continuellement assemblés, consacroient la vie entiere à des amusemens qui faisoient la grande affaire de l'Etat, & à des jeux dont on ne se délassoit qu'à la guerre.

J'ENTENDS déjà les plaisans me demander si, parmi tant de merveilleuses instructions, je ne veux point aussi, dans nos fêtes Genevoises, introduire les danses des jeunes Lacédémoniennes? Je réponds que je voudrois bien nous croire les yeux & les cœurs assez chastes pour supporter un tel Spectacle, & que de jeunes personnes dans cet état fussent à Geneve, comme à Sparte, couvertes de l'honnêteté publique; mais, quelque estime que je fasse de mes compatriotes, je

ſçais trop combien il y a loin d'eux aux Lacédémoniens, & je ne leur propoſe, des inſtitutions de ceux-ci, que celles dont ils ne ſont pas encore incapables. Si le ſage Plutarque s'eſt chargé de juſtifier l'uſage en queſtion, pourquoi faut-il que je m'en charge après lui ? Tout eſt dit, en avouant que cet uſage ne convenoit qu'aux éleves de Lycurgue ; que leur vie frugale & laborieuſe, leurs mœurs pures & ſéveres, la force d'ame qui leur étoit propre, pouvoient ſeules rendre innocent, ſous leurs yeux, un Spectacle ſi choquant pour tout peuple qui n'eſt qu'honnête.

Mais penſe-t-on qu'au fond l'adroite parure de nos femmes ait moins ſon danger qu'une nudité abſolue, dont l'habitude tourneroit bientôt les premiers effets en indifférence & peut-être en dégoût ? Ne ſçait-on pas que les ſtatues & les tableaux n'offenſent les yeux que quand un mélange de vétemens rend les nudités obſcenes ? Le pouvoir immédiat des ſens eſt foible & borné : c'eſt par l'entremiſe de l'imagination qu'ils font leurs plus grands ravages ; c'eſt elle qui prend ſoin d'irriter les deſirs, en prêtant à leurs objets encore plus d'attraits que ne leur en donna la Nature ; c'eſt elle qui découvre à

l'œil avec ſcandale ce qu'il ne voit pas ſeulement comme nud, mais comme devant être habillé. Il n'y a point de vétement ſi modeſte, au travers duquel un regard enflammé par l'imagination n'aille porter les deſirs. Une jeune Chinoiſe, avançant un bout du pied couvert & chauſſé, fera plus de ravage à Pékin que n'eût fait la plus belle fille du monde danſant toute nue au bas du Taygete. Mais quand on s'habille avec autant d'art & ſi peu d'exactitude que les femmes font aujourd'hui, quand on ne montre moins que pour faire déſirer davantage, quand l'obſtacle qu'on oppoſe aux yeux ne ſert qu'à mieux irriter l'imagination, quand on ne cache une partie de l'objet que pour parer celle qu'on expoſe :

Heu! malè tùm mites defendit pampinus uvas.

TERMINONS ces nombreuſes digreſſions. Grace au Ciel voici la dernière : je ſuis à la fin de cet écrit. Je donnois les fêtes de Lacédémone pour modele de celles que je voudrois voir parmi nous. Ce n'eſt pas ſeulement par leur objet, mais auſſi par leur ſimplicité que je les trouve recommandables : ſans pompe, ſans luxe, ſans appareil, tout y reſpi-

roit, avec un charme ſecret de patriotiſme qui les rendoit intéreſſantes, un certain eſprit martial convenable à des hommes libres (*a*). Sans affaires & ſans

---

(*a*) Je me ſouviens d'avoir été frappé dans mon enfance d'un Spectacle aſſez ſimple, & dont pourtant l'impreſſion m'eſt toujours reſtée, malgré le tems & la diverſité des objets. Le Régiment de S. Gervais avoit fait l'exercice, &, ſelon la coutume, on avoit ſoupé par compagnies; la plûpart de ceux qui les compoſoient ſe raſſemblerent après le ſouper dans la place S. Gervais & ſe mirent à danſer tous enſemble, Officiers & ſoldats, autour de la fontaine, ſur le baſſin de laquelle étoient montés les Tambours, les Fifres, & ceux qui portoient les flambeaux. Une danſe de gens égayés par un long repas ſembleroit n'offrir rien de fort intéreſſant à voir; cependant l'accord de cinq ou ſix cents hommes en uniforme, ſe tenant tous par la main, & formant une longue bande qui ſerpentoit en cadence & ſans confuſion, avec mille tours & retours, mille eſpeces d'évolutions figurées, le choix des airs qui les animoient, le bruit des Tambours, l'éclat des flambeaux, un certain appareil militaire au ſein du plaiſir, tout cela formoit une ſenſation très-vive qu'on ne pouvoit ſupporter de ſang-froid. Il étoit tard, les femmes étoient couchées, toutes ſe releverent. Bientôt les fenêtres furent pleines de ſpectatrices qui donnoient un nouveau zele aux Acteurs; elles ne purent tenir long-

plaisirs, au moins de ce qui porte ces noms parmi nous, ils passoient, dans cette douce uniformité, la journée, sans la trouver trop longue; & la vie, sans la trou-

---

tems à leurs fenêtres, elles descendirent; les maitresses venoient voir leurs maris, les servantes apportoient du vin, les enfans mêmes, éveillés par le bruit, accoururent demi-vétus entre les peres & les meres. La danse fut suspendue; ce ne furent qu'embrassemens, ris, santés, caresses. Il résulta de tout cela un attendrissement général que je ne sçaurois peindre, mais que, dans l'allégresse universelle, on éprouve assez naturellement au milieu de tout ce qui nous est cher. Mon pere, en m'embrassant, fut saisi d'un tressaillement que je crois sentir & partager encore. Jean-Jacques, me disoit-il, aime ton pays. Vois-tu ces bons Genevois? ils sont tous amis, ils sont tous freres; la joie & la concorde regnent au milieu d'eux. Tu es Genevois: tu verras un jour d'autres peuples; mais quand tu voyagerois autant que ton pere, tu ne trouveras jamais leur pareil.

On voulut recommencer la danse, il n'y eut plus moyen: on ne sçavoit plus ce qu'on faisoit, toutes les têtes étoient tournées d'une ivresse plus douce que celle du vin. Après avoir resté quelque tems encore à rire & à causer sur la place, il fallut se séparer, chacun se retira paisiblement avec sa famille; & voilà comment ces aimables & prudentes femmes ramenerent leurs maris, non pas en troublant leurs plaisirs, mais en allant les partager. Je sens

ver trop courte. Ils s'en retournoient chaque ſoir, gais & diſpos, prendre leur frugal repas, contens de leur patrie, de leurs concitoyens, & d'eux-mêmes. Si l'on demande quelque exemple de ces divertiſſemens publics, en voici un rapporté par Plutarque. Il y avoit, dit-il, toujours trois danſes en autant de bandes, ſelon la différence des âges ; & ces danſes ſe faiſoient au chant de chaque bande. Celle des vieillards commençoit la premiere, en chantant le couplet ſuivant :

Nous avons été jadis ;
Jeunes, vaillans & hardis.

Suivoit celle des hommes qui chantoient à leur tour, en frappant de leurs armes en cadence :

Nous le ſommes maintenant ;
A l'épreuve à tout venant.

Enſuite venoient les enfans qui leur répon-

---

bien que ce Spectacle dont je fus ſi touché, ſeroit ſans attrait pour mille autres : il faut des yeux faits pour le voir, & un cœur fait pour le ſentir. Non ; il n'y a de pure joie que la joie publique, & les vrais ſentimens de la Nature ne regnent que ſur le peuple. Ah ! Dignité, fille de l'Orgueil & mere de l'Ennui, jamais tes triſtes eſclaves eurent-ils un pareil moment en leur vie ?

doient, en chantant de toute leur force :

Et nous bientôt le serons,
Qui tous vous surpasserons.

VOILA, Monsieur, les Spectacles qu'il faut à des Républiques. Quant à celui dont votre article *Geneve* m'a forcé de traiter dans cet essai, si jamais l'intérêt particulier vient à bout de l'établir dans nos murs, j'en prévois les tristes effets; j'en ai montré quelques-uns, j'en pourrois montrer davantage; mais c'est trop craindre un malheur imaginaire que la vigilance de nos Magistrats sçaura prévenir. Je ne prétends point instruire des hommes plus sages que moi. Il me suffit d'en avoir dit assez pour consoler la Jeunesse de mon pays d'être privée d'un amusement qui coûteroit si cher à la patrie. J'exhorte cette heureuse Jeunesse à profiter de l'avis qui termine votre article. Puisse-t-elle connoître & mériter son sort! Puisse-t-elle sentir toujours combien le solide bonheur est préférable aux vains plaisirs qui le détruisent! Puisse-t-elle transmettre à ses descendans les vertus, la liberté, la paix qu'elle tient de ses peres! C'est le dernier vœu par lequel je finis mes écrits; c'est celui par lequel finira ma vie.

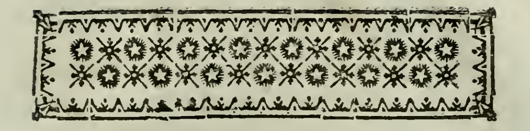
LETTRE

LETTRE
A M. ROUSSEAU,
CITOYEN DE GENÈVE ;

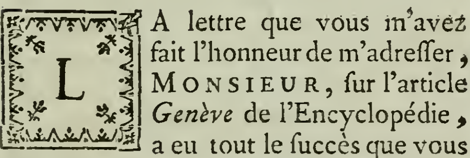
Par M. D'ALEMBERT, *de l'Académie Françoise, en réponse à la précedente.*

Quittez-moi votre ſerpe, inſtrument
de dommage.

LA FONT. L. XII. Fab. XX.



LETTRE A M. ROUSSEAU, CITOYEN DE GENÈVE.



LA lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, MONSIEUR, sur l'article *Genève* de l'Encyclopédie, a eu tout le succès que vous deviez en attendre. En intéressant les Philosophes par les vérités répandues dans votre ouvrage, & les gens de goût par l'éloquence & la chaleur de votre style, vous avez encore sçu plaire à la multitude par le mépris même que vous témoignez pour elle, & que vous eussiez peut-être marqué davantage en affectant moins de le montrer.

Je ne me propose pas de répondre précisément à votre Lettre, mais de m'entretenir avec vous sur ce qui en fait le

ſujet, & de vous communiquer mes réflexions bonnes ou mauvaiſes ; il ſeroit trop dangereux de lutter contre une plume telle que la vôtre, & je ne cherche point à écrire des choſes brillantes, mais des choſes vraies.

UNE autre raiſon m'engage à ne pas demeurer dans le ſilence ; c'eſt la reconnoiſſance que je vous dois des égards avec leſquels vous m'avez combattu. Sur ce point ſeul je me flatte de ne vous point céder. Vous avez donné aux Gens de Lettres un exemple digne de vous, & qu'ils imiteront peut-être enfin, quand ils connoîtront mieux leurs vrais intérêts. Si la ſatyre & l'injure n'étoient pas aujourd'hui le ton favori de la critique, elle ſeroit plus honorable à ceux qui l'exercent, & plus utile à ceux qui en ſont l'objet. On ne craindroit point de s'avilir en y répondant ; on ne ſongeroit qu'à s'éclairer avec une candeur & une eſtime réciproques ; la vérité ſeroit connue, & perſonne ne ſeroit offenſé ; car c'eſt moins la vérité qui bleſſe, que la maniere de la dire.

Vous avez eu dans votre lettre trois

objets principaux; d'attaquer les Spectacles pris en eux-mêmes; de montrer que, quand la Morale pourroit les tolérer, la constitution de Genève ne lui permettroit pas d'en avoir; de justifier enfin les Pasteurs de votre Eglise sur les sentimens que je leur ai attribués en matiere de religion. Je suivrai ces trois objets avec vous, & je m'arrêterai d'abord sur le premier, comme sur celui qui intéresse le plus grand nombre des Lecteurs. Malgré l'étendue de la matiere, je tâcherai d'être le plus court qu'il me sera possible; il n'appartient qu'à vous d'être long & d'être lû, & je ne dois pas me flatter d'être aussi heureux en écarts.

Le caractere de votre Philosophie, Monsieur, est d'être ferme & inexorable dans sa marche. Vos principes posés, les conséquences sont ce qu'elles peuvent; tant pis pour nous si elles sont fâcheuses; mais à quelque point qu'elles le soient, elles ne vous le paroissent jamais assez pour vous forcer à revenir sur les principes. Bien loin de craindre les objections qu'on peut faire contre vos paradoxes, vous prévenez ces objections

en y répondant par des paradoxes nouveaux. Il me ſemble voir en vous (la comparaiſon ne vous offenſera pas ſans doute) ce chef intrépide des Réformateurs, qui, pour ſe défendre d'une héréſie, en avançoit une plus grave ; qui commença par attaquer les Indulgences, & finit par abolir la Meſſe. Vous avez prétendu que la culture des Sciences & des Arts eſt nuiſible aux mœurs ; on pouvoit vous objecter que dans une ſociété policée cette culture eſt du moins néceſſaire juſqu'à un certain point, & vous prier d'en fixer les bornes : vous vous êtes tiré d'embarras en coupant le nœud, & vous n'avez cru pouvoir nous rendre heureux & parfaits, qu'en nous réduiſant à l'état de bêtes. Pour prouver ce que tant d'Opéra François avoient ſi bien prouvé avant vous, que nous n'avons point de muſique, vous avez déclaré *que nous ne pouvions en avoir, & que ſi nous en avions une, ce ſeroit tant pis pour nous.* Enfin dans la vue d'inſpirer plus efficacement à vos compatriotes l'horreur de la Comédie, vous la repréſentez comme une des plus pernicieuſes inventions des hommes, &, pour me

ſervir de vos propres termes, comme un divertiſſement *plus barbare que les combats des gladiateurs.*

Vous procédez avec ordre, & ne portez pas d'abord les grands coups. A ne regarder les Spectacles que comme un amuſement, cette raiſon ſeule vous paroît ſuffire pour les condamner. *La vie eſt ſi courte*, dites-vous, *& le tems ſi précieux!* Qui en doute, Monſieur? Mais en même tems la vie eſt ſi malheureuſe, & le plaiſir ſi rare! Pourquoi envier aux hommes, deſtinés preſque uniquement par la Nature à pleurer & à mourir, quelques délaſſemens paſſagers, qui les aident à ſupporter l'amertume ou l'inſipidité de leur exiſtence? Si les Spectacles, conſidérés ſous ce point de vue, ont un défaut à mes yeux, c'eſt d'être pour nous une diſtraction trop légere & un amuſement trop foible, préciſément par cette raiſon qu'ils ſe préſentent trop à nous ſous la ſeule idée d'amuſement, & d'amuſement néceſſaire à notre oiſiveté. L'illuſion ſe trouvant rarement dans les repréſentations théâtrales, nous ne les voyons que comme un jeu qui nous laiſſe preſque entierement à nous. D'ailleurs le plaiſir

ſuperficiel & momentané qu'elles peuvent produire, eſt encore affoibli par la nature de ce plaiſir même, qui, tout imparfait qu'il eſt, a l'inconvénient d'être trop recherché, &, ſi on peut parler de la ſorte, appellé de trop loin. Il a fallu, ce me ſemble, pour imaginer un pareil genre de divertiſſement, que les hommes en euſſent auparavant eſſayé & uſé de bien des eſpeces. Quelqu'un qui s'ennuyoit cruellement (c'étoit vraiſemblablement un Prince) doit avoir eu la premiere idée de cet amuſement rafiné, qui conſiſte à repréſenter ſur des planches les infortunes & les travers de nos ſemblables pour nous conſoler ou nous guérir des nôtres, & à nous rendre Spectateurs de la vie, d'Acteurs que nous y ſommes, pour nous en adoucir le poids & les malheurs. Cette réflexion triſte vient quelquefois troubler le plaiſir que je goûte au Théâtre; à travers les impreſſions agréables de la ſcène, j'apperçois de tems en tems, malgré moi, & avec une ſorte de chagrin, l'empreinte fâcheuſe de ſon origine; ſurtout dans ces momens de repos, où l'action ſuſpendue & refroidie laiſſant l'imagination tranquille, ne montre plus que la repréſentation au lieu de la choſe, &

l'Acteur au lieu du perſonnage. Telle eſt, Monſieur, la triſte deſtinée de l'homme juſques dans les plaiſirs mêmes; moins il peut s'en paſſer, moins il les goûte; & plus il y met de ſoins & d'étude, moins leur impreſſion eſt ſenſible. Pour nous en convaincre par un exemple encore plus frappant que celui du Théâtre, jettons les yeux ſur ces maiſons décorées par la vanité & par l'opulence, que le Vulgaire croit un ſéjour de délices; & où les rafinemens d'un luxe recherché brillent de toutes parts; elles ne rappellent que trop ſouvent au riche blazé qui les a fait conſtruire, l'image importune de l'ennui qui lui a rendu ces rafinemens néceſſaires.

QUOI qu'il en ſoit, Monſieur, nous avons trop beſoin de plaiſirs, pour nous rendre difficiles ſur le nombre ou ſur le choix. Sans doute tous nos divertiſſemens forcés & factices, inventés & mis en uſage par l'oiſiveté, ſont bien au-deſſous des plaiſirs ſi purs & ſi ſimples que devroient nous offrir les devoirs de Citoyen, d'ami, d'époux, de fils, & de pere: mais rendez-nous donc, ſi vous le pouvez, ces devoirs moins pénibles & moins triſtes: ou ſouffrez qu'après les avoir rem-

plis de notre mieux, nous nous consolions, de notre mieux auſſi, des chagrins qui les accompagnent. Rendez les peuples plus heureux, & par conſéquent les Citoyens moins rares, les amis plus ſenſibles & plus conſtans, les peres plus juſtes, les enfans plus tendres, les femmes plus fidelles & plus vraies; nous ne chercherons point alors d'autres plaiſirs que ceux qu'on goûte au ſein de l'amitié, de la patrie, de la Nature & de l'amour. Mais il y a long-tems, vous le ſçavez, que le ſiecle d'Aſtrée n'exiſte plus que dans les fables, ſi même il a jamais exiſté ailleurs. Solon diſoit qu'il avoit donné aux Athéniens, non les meilleures loix en elles-mêmes, mais les meilleures qu'ils puſſent obſerver. Il en eſt ainſi des devoirs qu'une ſaine Philoſophie preſcrit aux hommes, & des plaiſirs qu'elle leur permet. Elle doit nous ſuppoſer & nous prendre tels que nous ſommes, pleins de paſſions & de foibleſſes, mécontens de nous-mêmes & des autres, réuniſſant à un penchant naturel pour l'oiſiveté, l'inquiétude & l'activité dans les deſirs. Que reſte-t-il à faire à la Philoſophie, que de pallier à nos yeux, par les diſtractions qu'elle nous offre, l'agitation qui nous

tourmente ou la langueur qui nous consume ? Peu de personnes ont, comme vous, Monsieur, la force de chercher leur bonheur dans la triste & uniforme tranquillité de la solitude. Mais cette ressource ne vous manque-t-elle jamais à vous-même ? N'éprouvez-vous jamais au sein du repos, & quelquefois du travail, ces momens de dégoût & d'ennui qui rendent nécessaires les délassemens ou les distractions ? La Société seroit d'ailleurs trop malheureuse, si tous ceux qui peuvent se suffire ainsi que vous, s'en bannissoient par un exil volontaire. Le sage en fuyant les hommes, c'est-à-dire, en évitant de s'y livrer ; (car c'est la seule maniere dont il doit les fuir), leur est au moins redevable de ses instructions & de son exemple ; c'est au milieu de ses semblables que l'Etre suprême lui a marqué son séjour, & il n'est pas plus permis aux Philosophes qu'aux Rois d'être hors de chez eux.

Je reviens aux plaisirs du Théâtre. Vous avez laissé avec raison aux déclamateurs de la Chaire, cet argument si rebattu contre les Spectacles : qu'ils sont contraires à l'esprit du Christianisme, qui

nous oblige de nous mortifier ſans ceſſe. On s'interdiroit, ſur ce principe, les délaſſemens que la Religion condamne le moins. Les Solitaires auſteres de Port-Royal, grands Prédicateurs de la mortification chrétienne, & par cette raiſon, grands adverſaires de la Comédie, ne ſe refuſoient pas dans leur ſolitude, comme l'a remarqué Racine, le plaiſir de faire des ſabots, & celui de tourner les Jéſuites en ridicule.

Il ſemble donc que les Spectacles, à ne les conſidérer encore que du côté de l'amuſement, peuvent être accordés aux hommes, du moins comme un jouet qu'on donne à des enfans qui ſouffrent. Mais ce n'eſt pas ſeulement un jouet qu'on a prétendu leur donner; ce ſont des leçons utiles, déguiſées ſous l'apparence du plaiſir. Non-ſeulement on a voulu diſtraire de leurs peines ces enfans adultes; on a voulu que ce Théâtre où ils ne vont en apparence que pour rire ou pour pleurer, devînt pour eux, preſque ſans qu'ils s'en apperçuſſent, une école de mœurs & de vertu. Voilà, Monſieur, de quoi vous croyez le Théâtre incapable; vous lui attribuez même un effet abſolument con-

traire, & vous prétendez le prouver.

Je conviens d'abord avec vous, que les Ecrivains dramatiques ont pour but principal de plaire, & que celui d'être utiles eſt tout au plus le ſecond ; mais qu'importe, s'ils ſont en effet utiles, que ce ſoit leur premier ou leur ſecond objet ? Soyons de bonne foi, Monſieur, avec nous-mêmes, & convenons que les Auteurs de Théâtre n'ont rien en cela qui les diſtingue des autres. L'eſtime publique eſt le but principal de tout Ecrivain ; & la premiere vérité qu'il veut apprendre à ſes Lecteurs, c'eſt qu'il eſt digne de cette eſtime. En vain affecteroit-il de la dédaigner dans ſes ouvrages; l'indifférence ſe tait, & ne fait point tant de bruit ; les injures même dites à une Nation ne ſont quelquefois qu'un moyen plus piquant de ſe rappeller à ſon ſouvenir ; & le fameux Cynique de la Grece eût bientôt quitté ce tonneau d'où il bravoit les préjugés & les Rois, ſi les Athéniens euſſent paſſé leur chemin ſans le regarder & ſans l'entendre. La vraie Philoſophie ne conſiſte point à fouler aux pieds la gloire, & encore moins à le dire ; mais à n'en pas faire dépendre ſon bonheur, même en tâchant

de la mériter. On n'écrit donc, Monſieur, que pour être lu, & on ne veut être lu que pour être eſtimé ; j'ajoûte, pour être eſtimé de la multitude, de cette multitude même, dont on fait d'ailleurs (& avec raiſon) ſi peu de cas. Une voix ſecrette & importune nous crie, que ce qui eſt beau, grand & vrai, plaît à tout le monde, & que ce qui n'obtient pas le ſuffrage général, manque apparemment de quelqu'une de ces qualités. Ainſi quand on cherche les éloges du Vulgaire, c'eſt moins comme une récompenſe flatteuſe en elle-même, que comme le gage le plus sûr de la bonté d'un ouvrage. L'amour propre qui n'annonce que des prétentions modérées, en déclarant qu'il ſe borne à l'approbation du petit nombre, eſt un amour propre timide qui ſe conſole d'avance, ou un amour propre mécontent qui ſe conſole après coup. Mais quel que ſoit le but d'un Ecrivain, ſoit d'être loué, ſoit d'être utile, ce but n'importe guere au Public : ce n'eſt point là ce qui regle ſon jugement, c'eſt uniquement le degré de plaiſir ou de lumiere qu'on lui a donné. Il honore ceux qui l'inſtruiſent, il encourage ceux qui l'amuſent, il applaudit ceux qui l'inſtruiſent en

l'amusant. Or les bonnes pieces de Théâtre me paroissent réunir ces deux derniers avantages. C'est la Morale mise en action, ce sont les préceptes réduits en exemples. La Tragédie nous offre les malheurs produits par les vices des hommes ; la Comédie, les ridicules attachés à leurs défauts : l'une & l'autre mettent sous les yeux ce que la Morale ne montre que d'une maniere abstraite & dans une espece de lointain. Elles développent & fortifient par les mouvemens qu'elles excitent en nous, les sentimens dont la Nature a mis le germe dans nos ames.

On va, selon vous, s'isoler au Spectacle, on y va oublier ses proches, ses concitoyens & ses amis. Le Spectacle est au contraire celui de tous nos plaisirs qui nous rappelle le plus aux autres hommes, par l'image qu'il nous présente de la vie humaine, & par les impressions qu'il nous donne & qu'il nous laisse. Un Poëte dans son enthousiasme, un Géometre dans ses méditations profondes, sont bien plus isolés qu'on ne l'est au Théâtre. Mais quand les plaisirs de la scène nous feroient perdre pour un moment le souvenir de

nos ſemblables, n'eſt-ce pas l'effet naturel de toute occupation qui nous attache, de tout amuſement qui nous entraîne? Combien de momens dans la vie, où l'homme le plus vertueux oublie ſes compatriotes & ſes amis ſans les aimer moins! & vous-même, Monſieur, n'auriez-vous renoncé à vivre avec les vôtres que pour y penſer toujours?

VOUS avez bien de la peine, ajoûtez-vous, à concevoir cette regle de la Poétique des Anciens, que le Théâtre purge les paſſions en les excitant. La regle, ce me ſemble, eſt vraie, mais elle a le défaut d'être mal énoncée; & c'eſt ſans doute par cette raiſon qu'elle a produit tant de diſputes, qu'on ſe ſeroit épargnées ſi on avoit voulu s'entendre. Les paſſions dont le Théâtre tend à nous garantir ne ſont pas celles qu'il excite; mais il nous en garantit en excitant en nous les paſſions contraires; j'entends ici par *paſſion*, avec la plûpart des Ecrivains de morale, toute affection vive & profonde, qui nous attache fortement à ſon objet. En ce ſens, la Tragédie ſe ſert des paſſions utiles & louables, pour réprimer les paſſions blâmables & nuiſibles; elle emploie,

emploie, par exemple, les larmes & la compaſſion dans Zaïre, pour nous précautionner contre l'amour violent & jaloux ; l'amour de la patrie dans Brutus, pour nous guérir de l'ambition ; la terreur & la crainte de la vengeance céleſte dans Sémiramis, pour nous faire haïr & éviter le crime. Mais ſi avec quelques Philoſophes on n'attache l'idée de paſſion qu'aux affections criminelles, il faudra pour lors ſe borner à dire, que le Théâtre les corrige en nous rappellant aux affections naturelles ou vertueuſes, que le Créateur nous a données pour combattre ces mêmes paſſions.

» VOILA, objectez-vous, un remede » bien foible & recherché bien loin : » l'homme eſt naturellement bon ; l'a» mour de la vertu, quoi qu'en diſent » les Philoſophes, eſt inné dans nous ; » il n'y a perſonne, excepté les ſcélérats » de profeſſion, qui, avant d'entendre » une Tragédie, ne ſoit déjà perſuadé » des vérités dont elle va nous inſtruire ; » & à l'égard des hommes plongés dans » le crime, ces vérités ſont bien inutiles » à leur faire entendre, & leur cœur n'a » point d'oreilles ». L'homme eſt naturel-

lement bon, je le veux; cette queſtion demanderoit un trop long examen; mais vous conviendrez du moins que la Société, l'intérêt, l'exemple, peuvent faire de l'homme un être méchant. J'avoue que quand il voudra conſulter ſa raiſon, il trouvera qu'il ne peut être heureux que par la vertu: & c'eſt en ce ſeul ſens que vous pouvez regarder l'amour de la vertu comme inné dans nous; car vous ne croyez pas apparemment que le *fœtus* & les enfans à la mammelle aient aucune notion du juſte & de l'injuſte. Mais la raiſon ayant à combattre en nous des paſſions, qui étouffent ſa voix, emprunte le ſecours du Théâtre pour imprimer plus profondément dans notre ame les vérités que nous avons beſoin d'apprendre. Si ces vérités gliſſent ſur les ſcélérats décidés, elles trouvent dans le cœur des autres une entrée plus facile; elles s'y fortifient quand elles y étoient déjà gravées; incapables peut-être de ramener les hommes perdus, elles ſont au moins propres à empêcher les autres de ſe perdre. Car la morale eſt comme la médecine; beaucoup plus ſûre dans ce qu'elle fait pour prévenir les maux, que dans ce qu'elle tente pour les guérir.

L'EFFET de la morale du Théâtre eſt donc moins d'opérer un changement ſubit dans les cœurs corrompus, que de prémunir contre le vice les ames foibles par l'exercice des ſentimens honnêtes, & d'affermir dans ces mêmes ſentimens les ames vertueuſes. Vous appellez paſſagers & ſtériles les mouvemens que le Théâtre excite, parce que la vivacité de ces mouvemens ſemble ne durer que le tems de la piece; mais leur effet, pour être lent & comme inſenſible, n'en eſt pas moins réel aux yeux du Philoſophe. Ces mouvemens ſont des ſecouſſes par leſquelles le ſentiment de la vertu a beſoin d'être réveillé dans nous ; c'eſt un feu qu'il faut de tems en tems ranimer & nourrir pour l'empêcher de s'éteindre.

VOILA, Monſieur, les fruits naturels de la morale miſe en action ſur le Théâtre ; voilà les ſeuls qu'on en puiſſe attendre. Si elle n'en a pas de plus marqués, croyez-vous que la morale réduite aux préceptes en produiſe beaucoup davantage ? Il eſt bien rare que les meilleurs Livres de morale rendent vertueux ceux qui n'y ſont pas diſpoſés d'avance ; eſt-ce une raiſon pour proſcrire ces Livres ?

Demandez à nos Prédicateurs les plus fameux combien ils font de converfions par an; ils vous répondront qu'on en fait une ou deux par fiecle, encore faut-il que le fiecle foit bon; fur cette réponfe leur défendrez-vous de prêcher, & à nous de les entendre?

» BELLE comparaifon! direz-vous; » je veux que nos Prédicateurs & nos » Moraliftes n'aient pas des fuccès bril» lans; au moins ne font-ils pas grand » mal, fi ce n'eft peut-être celui d'en» nuyer quelquefois; mais c'eft précifé» ment parce que les Auteurs de Théâtre » nous ennuient moins, qu'ils nous nuifent » davantage. Quelle morale, que celle » qui préfente fi fouvent aux yeux des » Spectateurs des monftres impunis & des » crimes heureux! Un Atrée qui s'ap» plaudit des horreurs qu'il a exercées » contre fon frere, un Néron qui em» poifonne Britannicus pour régner en » paix, une Médée qui égorge fes enfans, » & qui part en infultant au défefpoir de » leur pere, un Mahomet qui féduit & » qui entraîne tout un peuple, victime » & inftrument de fes fureurs! Quel » affreux Spectacle à montrer aux hom-

» mes, que des ſcélérats triomphans » ! Pourquoi non, Monſieur, ſi on leur rend ces ſcélérats odieux dans leur triomphe même ? Peut-on mieux nous inſtruire à la vertu, qu'en nous montrant, d'un côté, les ſuccès du crime, & en nous faiſant envier, de l'autre, le ſort de la vertu malheureuſe ? Ce n'eſt pas dans la proſpérité ni dans l'élévation qu'on a beſoin d'apprendre à l'aimer, c'eſt dans l'abjection & dans l'infortune. Or ſur cet effet du Théâtre, j'en appelle avec confiance à votre propre témoignage ; interrogez les Spectateurs l'un après l'autre au ſortir de ces Tragédies que vous croyez une école de vice & de crime ; demandez-leur lequel ils aimeroient mieux être, de Britannicus ou de Néron, d'Atrée ou de Thieſte, de Zopire ou de Mahomet. Héſiteront-ils ſur la réponſe ? Et comment héſiteroient-ils ? Pour nous borner à un ſeul exemple, quelle leçon plus propre à rendre le fanatiſme exécrable, & à faire regarder comme des monſtres ceux qui l'inſpirent, que cet horrible tableau du quatrieme acte de Mahomet, où l'on voit Séïde, égaré par un zele affreux, enfoncer le poignard dans le ſein de ſon pere ? Vous voudriez, Monſieur, bannir cette

Tragédie de notre Théâtre ? Plût à Dieu qu'elle y fût plus ancienne de deux cents ans ! L'eſprit philoſophique qui l'a dictée ſeroit de même date parmi nous, & peut-être eût épargné à la nation Françoiſe, d'ailleurs ſi paiſible & ſi douce, les horreurs & les atrocités religieuſes auxquelles elle s'eſt livrée. Si cette Tragédie laiſſe quelque choſe à regretter aux Sages, c'eſt de n'y voir que les forfaits cauſés par le zele d'une fauſſe Religion, & non les malheurs encore plus déplorables, où le zele aveugle pour une Religion vraie peut quelquefois entraîner les hommes.

Ce que je dis ici de Mahomet, je crois pouvoir le dire de même des autres Tragédies qui vous paroiſſent ſi dangereuſes. Il n'en eſt, ce me ſemble, aucune qui ne laiſſe dans notre ame, après la repréſentation, quelque grande & utile leçon de morale plus ou moins dévelopée. Je vois dans Œdipe un Prince, fort à plaindre ſans doute, mais toujours coupable, puiſqu'il a voulu, contre l'avis même des Dieux, braver ſa deſtinée ; dans Phédre, une femme que la violence de ſa paſſion peut rendre malheureuſe, mais non pas excuſable, puiſqu'elle travaille à perdre

un Prince vertueux dont elle n'a pu ſe faire aimer ; dans Catilina, le mal que l'abus des grands talens peut faire au genre humain ; dans Médée & dans Atrée, les effets abominables de l'amour criminel & irrité, de la vengeance & de la haine. D'ailleurs, quand ces pieces ne nous enſeigneroient directement aucune vérité morale, ſeroient-elles pour cela blâmables ou pernicieuſes ? Il ſuffiroit pour les juſtifier de ce reproche, de faire attention aux ſentimens louables, ou tout au moins naturels, qu'elles excitent en nous ; Œdipe & Phédre, l'attendriſſement ſur nos ſemblables ; Atrée & Médée, le frémiſſement & l'horreur. Quand nous irions à ces Tragédies, moins pour être inſtruits que pour être remués, quel ſeroit en cela notre crime & le leur ? Elles ſeroient pour les honnêtes gens, s'il eſt permis d'employer cette comparaiſon, ce que les ſupplices ſont pour le peuple ; un Spectacle où ils aſſiſteroient par le ſeul beſoin que tous les hommes ont d'être émus. C'eſt en effet ce beſoin, & non pas, comme on le croit communément, un ſentiment d'inhumanité qui fait courir le peuple aux exécutions des criminels. Il voit au contraire ces exécutions avec un mouvement

de trouble & de pitié, qui va quelquefois jusques à l'horreur & aux larmes. Il faut à ces ames rudes, concentrées & grossieres, des secousses fortes pour les ébranler. La Tragédie suffit aux ames plus délicates & plus sensibles; quelquefois même, comme dans Médée & dans Atrée, l'impression est trop violente pour elles. Mais bien loin d'être alors dangereuse, elle est au contraire importune; & un sentiment de cette espece peut-il être une source de vices & de forfaits? Si, dans les pieces où l'on expose le crime à nos yeux, les scélérats ne sont pas toujours punis, le Spectateur est affligé qu'ils ne le soient pas: quand il ne peut en accuser le Poëte, toujours obligé de se conformer à l'Histoire, c'est alors, si je puis parler ainsi, l'Histoire elle-même qu'il accuse; & il se dit en sortant:

Faisons notre devoir, & laissons faire aux Dieux.

Aussi dans un Spectacle qui laisseroit plus de liberté au Poëte, dans notre Opéra, par exemple, qui n'est d'ailleurs ni le Spectacle de la vérité, ni celui des mœurs, je doute qu'on pardonnât à l'Auteur de laisser jamais le crime impuni. Je

me ſouviens d'avoir vu autrefois en manuſcrit un Opéra d'Atrée, où ce monſtre périſſoit écraſé de la foudre, en criant avec une ſatisfaction barbare:

Tonnez, Dieux impuiſſans; frappez: je ſuis vengé.

CETTE ſituation vraiment théâtrale, ſecondée par une muſique effrayante, eût produit, ce me ſemble, un des plus heureux dénouemens qu'on puiſſe imaginer au Théâtre lyrique.

SI dans quelques Tragédies on a voulu nous intéreſſer pour des ſcélérats, ces Tragédies ont manqué leur objet; c'eſt la faute du Poëte & non du genre; vous trouverez des Hiſtoriens mêmes qui ne ſont pas exempts de ce reproche; en accuſerez-vous l'Hiſtoire? Rappellez-vous, Monſieur, un de nos chefs-d'œuvre en ce genre, la conjuration de Veniſe de l'Abbé de Saint Réal, & l'eſpece d'intérêt qu'il nous inſpire (ſans l'avoir peut-être voulu) pour ces hommes qui ont juré la ruine de leur patrie; on s'afflige preſque après cette lecture de voir tant de courage & d'habileté devenu inutile; on ſe reproche ce ſentiment, mais il nous ſaiſit

malgré nous, & ce n'eſt que par réflexion qu'on prend part au ſalut de Veniſe. Je vous avouerai à cette occaſion (contre l'opinion aſſez généralement établie) que le ſujet de *Veniſe ſauvée* me paroît bien plus propre au Théâtre que celui de Manlius Capitolinus, quoique ces deux pieces ne different gueres que par les noms & l'état des perſonnages. Des malheureux qui conſpirent pour ſe rendre libres, ſont moins odieux, que des Sénateurs qui cabalent pour ſe rendre maîtres.

MAIS ce qui paroît, Monſieur, vous avoir choqué le plus dans nos pieces, c'eſt le rôle qu'on y fait jouer à l'amour. Cette paſſion, le grand mobile des actions des hommes, eſt en effet le reſſort preſque unique du Théâtre François; & rien ne vous paroît plus contraire à la ſaine morale que de réveiller par des peintures & des ſituations ſéduiſantes un ſentiment ſi dangereux. Permettez-moi de vous faire une queſtion avant que de vous répondre. Voudriez-vous bannir l'amour de la Société? Ce ſeroit, je crois, pour elle un grand bien & un grand mal. Mais vous chercheriez en vain à détruire cette paſſion dans les hommes; il ne paroît pas

d'ailleurs que votre deſſein ſoit de la leur interdire, du moins ſi on en juge par les deſcriptions intéreſſantes que vous en faites, & auxquelles toute l'auſtérité de votre Philoſophie n'a pu ſe refuſer. Or ſi on ne peut, & ſi on ne doit peut-être pas étouffer l'amour dans le cœur des hommes, que reſte-t-il à faire, ſinon de le diriger vers une fin honnête, & de nous montrer dans des exemples illuſtres ſes fureurs & ſes foibleſſes, pour nous en défendre ou nous en guérir? Vous convenez que c'eſt l'objet de nos Tragédies; mais vous prétendez que l'objet eſt manqué par les efforts mêmes que l'on fait pour le remplir; que l'impreſſion du ſentiment reſte, & que la morale eſt bientôt oubliée. Je prendrai, Monſieur, pour vous répondre, l'exemple même que vous apportez de la Tragédie de Bérénice, où Racine a trouvé l'art de nous intéreſſer pendant cinq actes avec ces ſeuls mots, *Je vous aime, vous êtes Empereur, & je pars;* & où ce grand Poëte a ſçu réparer par les charmes de ſon ſtyle le défaut d'action & la monotonie de ſon ſujet. Tout Spectateur ſenſible, je l'avoue, ſort de cette Tragédie le cœur affligé, partageant en quelque maniere le

ſacrifice qui coûte ſi cher à Titus, & le déſeſpoir de Bérénice abandonnée. Mais quand ce Spectateur regarde au fond de ſon ame, & approfondit le ſentiment triſte qui l'occupe, qu'y apperçoit-il, Monſieur? Un retour affligeant ſur le malheur de la condition humaine, qui nous oblige preſque toujours de faire céder nos paſſions à nos devoirs. Cela eſt ſi vrai, qu'au milieu des pleurs que nous donnons à Bérénice, le bonheur du Monde attaché au ſacrifice de Titus, nous rend inexorables ſur la néceſſité de ce ſacrifice même dont nous le plaignons; l'intérêt que nous prenons à ſa douleur, en admirant ſa vertu, ſe changeroit en indignation s'il ſuccomboit à ſa foibleſſe. En vain Racine même, tout habile qu'il étoit dans l'éloquence du cœur, eût eſſayé de nous repréſenter ce Prince, entre Bérénice d'un côté & Rome de l'autre, ſenſible aux prieres d'un peuple qui embraſſe ſes genoux pour le retenir, mais cédant aux larmes de ſa maitreſſe; les adieux les plus touchans de ce Prince à ſes Sujets ne le rendroient que plus mépriſable à nos yeux; nous n'y verrions qu'un Monarque vil, qui, pour ſatisfaire une paſſion obſcure, renonce à faire du bien aux hommes, & qui va

dans les bras d'une femme oublier leurs pleurs. Si quelque chofe, au contraire, adoucit à nos yeux la peine de Titus, c'eft le Spectacle de tout un Peuple devenu heureux par le courage du Prince : rien n'eft plus propre à confoler de l'infortune, que le bien qu'on fait à ceux qui fouffrent, & l'homme vertueux fufpend le cours de fes larmes en effuyant celles des autres. Cette Tragédie, Monfieur, a, d'ailleurs, un autre avantage, c'eft de nous rendre plus grands à nos propres yeux en nous montrant de quels efforts la vertu nous rend capables. Elle ne réveille en nous la plus puiffante & la plus douce de toutes les paffions, que pour nous apprendre à la vaincre, en la faifant céder, quand le devoir l'exige, à des intérêts plus preffans & plus chers. Ainfi elle nous flatte & nous éleve tout à la fois, par l'expérience douce qu'elle nous fait faire de la tendreffe de notre ame, & par le courage qu'elle nous infpire pour réprimer ce fentiment dans fes effets, en confervant le fentiment même.

Si donc les peintures qu'on fait de l'amour fur nos Théâtres étoient dangereu-

ſes, ce ne pourroit être tout au plus que chez une Nation déjà corrompue, à qui les remedes mêmes ſerviroient de poiſon; auſſi ſuis-je perſuadé, malgré l'opinion contraire où vous êtes, que les repréſentations théâtrales ſont plus utiles à un peuple qui a conſervé ſes mœurs, qu'à celui qui auroit perdu les ſiennes. Mais quand l'état préſent de nos mœurs pourroit nous faire regarder la Tragédie comme un nouveau moyen de corruption, la plûpart de nos pieces me paroiſſent bien propres à nous raſſurer à cet égard. Ce qui devroit, ce me ſemble, vous déplaire le plus dans l'amour que nous mettons ſi fréquemment ſur nos Théâtres, ce n'eſt pas la vivacité avec laquelle il eſt peint, c'eſt le rôle froid & ſubalterne qu'il y joue preſque toujours. L'amour, ſi on en croit la multitude, eſt l'ame de nos Tragédies; pour moi, il m'y paroît preſque auſſi rare que dans le monde. La plûpart des perſonnages de Racine même ont à mes yeux moins de paſſion que de métaphyſique, moins de chaleur que de galanterie. Qu'eſt-ce que l'amour dans Mithridate, dans Iphigénie, dans Britannicus, dans Bajazet même & dans Andromaque, ſi on en excepte quelques traits

des rôles de Roxane & d'Hermione ? Phédre est peut-être le seul ouvrage de ce grand homme, où l'amour soit vraiment terrible & tragique ; encore y est-il défiguré par l'intrigue obscure d'Hippolite & d'Aricie. Arnaud l'avoit bien senti, quand il disoit à Racine : *Pourquoi cet Hippolite amoureux?* Le reproche étoit moins d'un casuiste que d'un homme de goût ; on sçait la réponse que Racine lui fit : *Eh! Monsieur, sans cela, qu'auroient dit les Petits-Maîtres ?* Ainsi c'est à la frivolité de la Nation que Racine a sacrifié la perfection de sa piece. L'amour, dans Corneille, est encore plus languissant & plus déplacé : son génie semble s'être épuisé dans le Cid à peindre cette passion, & il faut avouer qu'il l'a peinte en maître ; mais il n'y a presqu'aucune de ses autres Tragédies que l'amour ne dépare & ne refroidisse. Ce sentiment exclusif & impérieux, si propre à nous consoler de tout ou à nous rendre tout insupportable, à nous faire jouir de notre existence ou à nous la faire détester, veut être sur le Théâtre comme dans nos cœurs, y régner seul & sans partage. Par-tout où il ne joue pas le premier rôle, il est dégradé par le second. Le seul caractere qui

lui convienne dans la Tragédie, eſt celui de la véhémence, du trouble & du déſeſpoir : ôtez-lui ces qualités, ce n'eſt plus, ſi j'oſe parler ainſi, qu'une paſſion commune & bourgeoiſe. Mais, dira-t-on, en peignant l'amour de la ſorte, il deviendra monotone, & toutes nos pieces ſe reſſembleront. Et pourquoi s'imaginer, comme ont fait preſque tous nos Auteurs, qu'une piece ne puiſſe nous intéreſſer ſans amour ? Sommes-nous plus difficiles ou plus inſenſibles que les Athéniens ? & ne pouvons-nous pas trouver à leur exemple une infinité d'autres ſujets capables de remplir dignement le Théâtre ; les malheurs de l'ambition, le Spectacle d'un héros dans l'infortune, la haine de la ſuperſtition & des tyrans, l'amour de la patrie, la tendreſſe maternelle ? Ne faiſons point à nos Françoiſes l'injure de penſer que l'amour ſeul puiſſe les émouvoir, comme ſi elles n'étoient ni citoyennes ni meres. Ne les avons-nous pas vu s'intéreſſer à la mort de Céſar, & verſer des larmes à Mérope ?

Je viens, Monſieur, à vos objections ſur la Comédie. Vous n'y voyez qu'un exemple continuel de libertinage, de perfidie,

fidie & de mauvaiſes mœurs ; des femmes qui trompent leurs maris, des enfans qui volent leurs peres, d'honnêtes bourgeois dupés par des fripons de Cour. Mais je vous prie de conſidérer un moment ſous quel point de vue tous ces vices nous ſont repréſentés ſur le Théâtre. Eſt-ce pour les mettre en honneur ? Nullement ; il n'eſt point de Spectateur qui s'y méprenne ; c'eſt pour nous ouvrir les yeux ſur la ſource de ces vices ; pour nous faire voir dans nos propres défauts (dans des défauts qui en eux-mêmes ne bleſſent point l'honnêteté) une des cauſes les plus communes des actions criminelles que nous reprochons aux autres. Qu'apprenons-nous dans *George-Dandin* ? que le déreglement des femmes eſt la ſuite ordinaire des mariages mal aſſortis où la vanité a préſidé : dans *le Bourgeois Gentilhomme* ? qu'un bourgeois qui veut ſortir de ſon état, avoir une femme de la Cour pour maitreſſe, & un grand Seigneur pour ami, n'aura pour maitreſſe qu'une femme perdue, & pour ami qu'un honnête voleur : dans les ſcenes d'*Harpagon* & de ſon fils ? que l'avarice des peres produit la mauvaiſe conduite des enfans : enfin dans toutes ? cette vérité ſi utile,

que les ridicules de la Société y ſont une ſource de déſordres. Et quelle maniere plus efficace d'attaquer nos ridicules, que de nous montrer qu'ils rendent les autres méchans à nos dépens ? En vain diriez-vous que dans la Comédie nous ſommes plus frappés du ridicule qu'elle joue, que des vices dont ce ridicule eſt la ſource. Cela doit être, puiſque l'objet naturel de la Comédie eſt la correction de nos défauts, par le ridicule, leur antidote le plus puiſſant, & non la correction de nos vices, qui demande des remedes d'un autre genre. Mais ſon effet n'eſt pas pour cela de nous faire préférer le vice au ridicule ; elle nous ſuppoſe pour le vice cette horreur qu'il inſpire à toute ame bien née ; elle ſe ſert même de cette horreur pour combattre nos travers : & il eſt tout ſimple que le ſentiment qu'elle ſuppoſe nous affecte moins (dans le moment de la repréſentation) que celui qu'elle cherche à exciter en nous ; ſans que pour cela elle nous faſſe prendre le change ſur celui de ces deux ſentimens qui doit dominer dans notre ame. Si quelques Comédies en petit nombre s'écartent de cet objet louable, & ſont preſque uniquement une école de mauvaiſes mœurs, on peut comparer

leurs Auteurs à ces hérétiques, qui, pour débiter le mensonge, ont abusé quelquefois de la chaire de vérité.

Vous ne vous en tenez pas à des imputations générales. Vous attaquez, comme une satyre cruelle de la vertu, le *Misanthrope* de Moliere, ce chef-d'œuvre de notre Théâtre comique ; si néanmoins le *Tartufe* ne lui est pas encore supérieur, soit par la vivacité de l'action, soit par les situations théâtrales, soit enfin par la variété & la vérité des caracteres. Je ne sçais, Monsieur, ce que vous pensez de cette derniere piece : elle étoit bien faite pour trouver grace devant vous ; ne fût-ce que par l'aversion dont on ne peut se défendre pour l'espece d'hommes si odieuse que Moliere y a joués & démasqués. Mais je viens au Misanthrope. Moliere, selon vous, a eu dessein dans cette Comédie de rendre la vertu ridicule. Il me semble que le sujet & les détails de la piece, que le sentiment même qu'elle produit en nous, prouvent le contraire. Moliere a voulu nous apprendre, que l'esprit & la vertu ne suffisent pas pour la Société, si nous ne sçavons compatir aux foiblesses de nos semblables, & sup-

porter leurs vices mêmes ; que les hommes sont encore plus bornés que méchans, & qu'il faut les mépriser sans le leur dire. Quoique le Misanthrope divertisse les Spectateurs, il n'est pas pour cela ridicule à leurs yeux : il n'est personne au contraire qui ne l'estime, qui ne soit porté même à l'aimer & à le plaindre. On rit de sa mauvaise humeur, comme de celle d'un enfant bien né & de beaucoup d'esprit. La seule chose que j'oserois blâmer dans le rôle du Misanthrope, c'est qu'Alceste n'a pas toujours tort d'être en colere contre l'ami raisonnable & philosophe que Moliere a voulu lui opposer comme un modele de la conduite qu'on doit tenir avec les hommes. Philinte m'a toujours paru, non pas absolument, comme vous le prétendez, un caractere odieux, mais un caractere mal décidé, plein de sagesse dans ses maximes & de fausseté dans sa conduite. Rien de plus sensé que ce qu'il dit au Misanthrope dans la premiere scène sur la nécessité de s'accommoder aux travers des hommes; rien de plus foible que sa réponse aux reproches dont le Misanthrope l'accable sur l'accueil affecté qu'il vient de faire à un homme dont il ne sçait pas le nom. Il ne

diſconvient pas de l'exagération qu'il a miſe dans cet accueil, & donne par-là beaucoup d'avantage au Miſanthrope. Il devoit répondre, au contraire, que ce qu'Alceſte avoit pris pour un accueil exagéré, n'étoit qu'un compliment ordinaire & froid, une de ces formules de politeſſe dont les hommes ſont convenus de ſe payer réciproquement lorſqu'ils n'ont rien à ſe dire. Le Miſanthrope a encore plus beau jeu dans la ſcène du ſonnet. Ce n'eſt point Philinte qu'Oronte vient conſulter, c'eſt Alceſte; & rien n'oblige Philinte de louer comme il fait le ſonnet d'Oronte à tort & à travers, & d'interrompre même la lecture par ſes fades éloges. Il devoit attendre qu'Oronte lui demandât ſon avis, & ſe borner alors à des diſcours généraux, & à une approbation foible, parce qu'il ſent qu'Oronte veut être loué, & que dans des bagatelles de ce genre, on ne doit la vérité qu'à ſes amis; encore faut-il qu'ils aient grande envie ou grand beſoin qu'on la leur diſe. L'approbation foible de Philinte n'en eût pas moins produit ce que vouloit Moliere, l'emportement d'Alceſte, qui ſe pique de vérité dans les choſes les plus indifférentes, au riſque de

blesser ceux à qui il la dit. Cette colere du Misanthrope sur la complaisance de Philinte n'en eût été que plus plaisante, parce qu'elle eût été moins fondée; & la situation des personnages eût produit un jeu de Théâtre d'autant plus grand, que Philinte eût été partagé entre l'embarras & la crainte de choquer Oronte. Mais je m'apperçois, Monsieur, que je donne des leçons à Moliere.

VOUS prétendez que dans cette scène du sonnet, le Misanthrope est presque un Philinte, & ses *je ne dis pas cela* répétés avant que de déclarer franchement son avis, vous paroissent hors de son caractere. Permettez-moi de n'être pas de votre sentiment. Le Misanthrope de Moliere n'est pas un homme grossier, mais un homme vrai; ses *je ne dis pas cela*, sur-tout de l'air dont il les doit prononcer, font suffisamment entendre qu'il trouve le sonnet détestable; ce n'est que quand Oronte le presse & le pousse à bout, qu'il doit lever le masque & lui rompre en visiere. Rien n'est, ce me semble, mieux ménagé & gradué plus adroitement que cette scène; & je dois rendre cette justice à nos Spectateurs modernes, qu'il

en eſt peu qu'ils écoutent avec plus de plaiſir. Auſſi je ne crois pas que ce chef-d'œuvre de Moliere (ſupérieur peut - être de quelques années à ſon ſiecle) dût craindre aujourd'hui le ſort équivoque qu'il eut à ſa naiſſance ; notre Parterre, plus fin & plus éclairé qu'il ne l'étoit, il y a ſoixante ans, n'auroit plus beſoin du Médecin malgré lui, pour aller au Miſanthrope. Mais je crois en même tems avec vous, que d'autres chefs - d'œuvre du même Poëte & de quelques autres, autrefois juſtement applaudis, auroient aujourd'hui plus d'eſtime que de ſuccès. Notre changement de goût en eſt la cauſe; nous voulons dans la Tragédie plus d'action, & dans la Comédie plus de fineſſe. La raiſon en eſt, ſi je ne me trompe, que les ſujets communs ſont preſqu'entierement épuiſés ſur les deux Théâtres; & qu'il faut, d'un côté, plus de mouvement pour nous intéreſſer à des héros moins connus, & de l'autre, plus de recherche & plus de nuances pour faire ſentir des ridicules moins apparens.

Le zele dont vous êtes animé contre la Comédie, ne vous permet pas de faire grace à aucun genre, même à celui où

l'on se propose de faire couler nos larmes par des situations intéressantes, & de nous offrir dans la vie commune des modeles de courage & de vertu ; *autant vaudroit*, dites-vous, *aller au sermon.* Ce discours me surprend dans votre bouche. Vous prétendiez un moment auparavant, que les leçons de la Tragédie nous sont inutiles, parce qu'on n'y met sur le Théâtre que des héros, auxquels nous ne pouvons nous flatter de ressembler ; & vous blâmez à présent les pieces où l'on n'expose à nos yeux que nos citoyens & nos semblables ; ce n'est plus comme pernicieux aux bonnes mœurs, mais comme insipide & ennuyeux que vous attaquez ce genre. Dites, Monsieur, si vous le voulez, qu'il est le plus facile de tous ; mais ne cherchez pas à lui enlever le droit de nous attendrir ; il me semble, au contraire, qu'aucun genre de piece n'y est plus propre ; &, s'il m'est permis de juger de l'impression des autres par la mienne, j'avoue que je suis encore plus touché des scenes pathétiques de l'*Enfant prodigue*, que des pleurs d'*Andromaque* & d'*Iphigénie.* Les Princes & les Grands sont trop loin de nous, pour que nous prenions à leurs revers le même intérêt

qu'aux nôtres. Nous ne voyons, pour ainſi dire, les infortunes des Rois qu'en perſpective; & dans le tems même où nous les plaignons, un ſentiment confus ſemble nous dire, pour nous conſoler, que ces infortunes ſont le prix de la grandeur ſuprême, & comme les degrés par leſquels la Nature rapproche les Princes des autres hommes. Mais les malheurs de la vie privée n'ont point cette reſſource à nous offrir; ils ſont l'image fidele des peines qui nous affligent ou qui nous menacent; un Roi n'eſt preſque pas notre ſemblable, & le ſort de nos pareils a bien plus de droits à nos larmes.

Ce qui me paroît blâmable dans ce genre, ou plutôt dans la maniere dont l'ont traité nos Poëtes, eſt le mélange bizarre qu'ils y ont preſque toujours fait du pathétique & du plaiſant; deux ſentimens ſi tranchans & ſi diſparates ne ſont pas faits pour être voiſins; & quoiqu'il y ait dans la vie quelques circonſtances bizarres où l'on rit & où l'on pleure à la fois, je demande ſi toutes les circonſtances de la vie ſont propres à être repréſentées ſur le Théâtre, & ſi le ſentiment *trouble* & mal décidé qui réſulte de cet alliage des ris avec les pleurs, eſt préférable

au plaiſir ſeul de pleurer, ou même au plaiſir ſeul de rire? *Les hommes ſont tous de fer!* s'écrie l'Enfant prodigue, après avoir fait à ſon valet la peinture odieuſe de l'ingratitude & de la dureté de ſes anciens amis; *Et les femmes?* lui répond le valet, qui ne veut que faire rire le parterre. J'oſe inviter l'illuſtre Auteur de cette piece à retrancher ces trois mots, qui ne ſont là que pour défigurer un chef-d'œuvre. Il me ſemble qu'ils doivent produire ſur tous les gens de goût le même effet qu'un ſon aigre & diſcordant qui ſe feroit entendre tout-à-coup au milieu d'une muſique touchante.

APRÈS avoir dit tant de mal des Spectacles, il ne vous reſtoit plus, Monſieur, qu'à vous déclarer auſſi contre les perſonnes qui les repréſentent & contre celles qui, ſelon vous, nous y attirent; & c'eſt de quoi vous vous êtes pleinement acquitté par la maniere dont vous traitez les Comédiens & les femmes. Votre Philoſophie n'épargne perſonne, & on pourroit lui appliquer ce paſſage de l'Ecriture, *& manus ejus contra omnes.* Selon vous, l'habitude où ſont les Comédiens de revétir un caractere qui n'eſt pas le leur, les accoutume à la fauſſeté. Je ne ſçau-

rois croire que ce reproche ſoit ſérieux. Vous feriez le procès, ſur le même principe, à tous les Auteurs de pieces de Théâtre, bien plus obligés encore que les Comédiens, de ſe transformer dans les perſonnages qu'ils ont à faire parler ſur la ſcène. Vous ajoutez qu'il eſt vil de s'expoſer aux ſifflets pour de l'argent; qu'en faut-il conclure? Que l'état de Comédien eſt celui de tous où il eſt le moins permis d'être médiocre. Mais en récompenſe, quels applaudiſſemens plus flatteurs que ceux du Théâtre? C'eſt-là où l'amour propre ne peut ſe faire illuſion, ni ſur les ſuccès, ni ſur les chûtes; & pourquoi refuſerions-nous à un Acteur accueilli & déſiré du Public, le droit ſi juſte & ſi noble de tirer de ſon talent ſa ſubſiſtance? Je ne dis rien de ce que vous ajoûtez (pour plaiſanter ſans doute) que les valets en s'exerçant à voler adroitement ſur le Théâtre, s'inſtruiſent à voler dans les maiſons & dans les rues.

Supérieur, comme vous l'êtes, par votre caractere & par vos réflexions, à toute eſpece de préjugés, étoit-ce-là, Monſieur, celui que vous deviez préférer pour vous y ſoumettre & pour le défen-

dre ? Comment n'avez-vous pas senti, que si ceux qui représentent nos pieces méritent d'être déshonorés, ceux qui les composent mériteroient aussi de l'être ; & qu'ainsi en élevant les uns & en avilissant les autres, nous avons été tout à la fois bien inconséquens & bien barbares ? Les Grecs l'ont été moins que nous, & il ne faut point chercher d'autres causes de l'estime où les bons Comédiens étoient parmi eux. Ils considéroient Esopus par la même raison qu'ils admiroient Euripide & Sophocle. Les Romains, il est vrai, ont pensé différemment ; mais chez eux la Comédie étoit jouée par des esclaves ; occupés de grands objets, ils ne vouloient employer que des esclaves à leurs plaisirs.

La chasteté des Comédiennes, j'en conviens avec vous, est plus exposée que celle des femmes du monde ; mais aussi la gloire de vaincre en doit être plus grande ; il n'est pas rare d'en voir qui résistent long-tems, & il seroit plus commun d'en trouver qui résistassent toujours, si elles n'étoient comme découragées de la continence par le peu de considération réelle qu'elles en retirent. Le plus sûr moyen de vaincre les passions, est de les combattre par la vanité ; qu'on

accorde des diſtinctions aux Comédiennes ſages ; & ce ſera, j'oſe le prédire, l'ordre de l'État le plus ſévere dans ſes mœurs. Mais quand elles voient que, d'un côté, on ne leur ſçait aucun gré de ſe priver d'amans, & que, de l'autre, il eſt permis aux femmes du monde d'en avoir, ſans en être moins conſidérées, comment ne chercheroient-elles pas leur conſolation dans des plaiſirs qu'elles s'interdiroient en pure perte ?

VOUS êtes du moins, Monſieur, plus juſte ou plus conſéquent que le Public ; votre ſortie ſur nos Actrices en a valu une très-violente aux autres femmes. Je ne ſçais ſi vous êtes du petit nombre des ſages qu'elles ont ſçu quelquefois rendre malheureux, & ſi par le mal que vous en dites, vous avez voulu leur reſtituer celui qu'elles vous ont fait. Cependant je doute que votre éloquente cenſure vous faſſe parmi elles beaucoup d'ennemies ; on voit percer à travers vos reproches le goût très-pardonnable que vous avez conſervé pour elles, peut-être même quelque choſe de plus vif ; ce mélange de ſévérité & de foibleſſe (pardonnez-moi ce dernier mot) vous fera

aiſément obtenir grace ; elles ſentiront du moins, & elles vous en ſçauront gré, qu'il vous en a moins coûté pour déclamer contre elles avec chaleur, que pour les voir & les juger avec une indifférence Philoſophique. Mais comment allier cette indifférence avec le ſentiment ſi ſéduiſant qu'elles inſpirent ? Qui peut avoir le bonheur ou le malheur de parler d'elles ſans intérêt ? Eſſayons néanmoins, pour les apprécier avec juſtice, ſans adulation comme ſans humeur, d'oublier en ce moment, combien leur ſociété eſt aimable & dangereuſe ; reliſons Epictete avant que d'écrire, & tenons-nous fermes pour être auſteres & graves.

JE n'examinerai point, Monſieur, ſi vous avez raiſon de vous récrier ; *Où trouvera-t-on une femme aimable & vertueuſe ?* comme le ſage s'écrioit autrefois : *Où trouvera-t-on une femme forte ?* Le genre humain ſeroit bien à plaindre, ſi l'objet le plus digne de nos hommages étoit en effet auſſi rare que vous le dites. Mais ſi par malheur vous aviez raiſon, quelle en ſeroit la triſte cauſe ? L'eſclavage & l'eſpece d'aviliſſement où nous avons mis les femmes ; les entraves que

nous donnons à leur eſprit & à leur ame ; le jargon futile, & humiliant pour elles & pour nous, auquel nous avons réduit notre commerce avec elles, comme ſi elles n'avoient pas une raiſon à cultiver, ou n'en étoient pas dignes ; enfin l'éducation funeſte, je dirois preſque meurtriere, que nous leur preſcrivons, ſans leur permettre d'en avoir d'autre ; éducation où elles apprennent preſque uniquement à ſe contrefaire ſans ceſſe, à n'avoir pas un ſentiment qu'elles n'étouffent, une opinion qu'elles ne cachent, une penſée qu'elles ne déguiſent. Nous traitons la Nature en elles, comme nous la traitons dans nos jardins ; nous cherchons à l'orner en l'étouffant. Si la plûpart des Nations ont agi comme nous à leur égard, c'eſt que par-tout les hommes ont été les plus forts, & que par-tout le plus fort eſt l'oppreſſeur & le tyran du plus foible. Je ne ſçais ſi je me trompe ; mais il me ſemble que l'éloignement où nous tenons les femmes de tout ce qui peut les éclairer & leur élever l'ame, eſt bien capable, en mettant leur vanité à la gêne, de flatter leur amour propre. On diroit que nous ſentons leurs avantages, & que nous voulons les empêcher d'en profiter.

Nous ne pouvons nous diſſimuler que dans les ouvrages de goût & d'agrément, elles réuſſiroient mieux que nous, ſurtout dans ceux dont le ſentiment & la tendreſſe doivent être l'ame ; car quand vous dites qu'*elles ne ſçavent ni décrire, ni ſentir l'amour même*, il faut que vous n'ayez jamais lu les Lettres d'Héloïſe, ou que vous ne les ayez lues que dans quelque Poëte qui les aura gâtées. J'avoue que ce talent de peindre l'amour au naturel, talent propre à un tems d'ignorance, où la Nature ſeule donnoit des leçons, peut s'être affoibli dans notre ſiecle, & que les femmes, devenues à notre exemple plus coquettes que paſſionnées, ſçauront bientôt aimer auſſi peu que nous & le dire auſſi mal ; mais ſera-ce la faute de la Nature ? A l'égard des ouvrages de génie & de ſagacité, mille exemples nous prouvent que la foibleſſe du corps n'y eſt pas un obſtacle dans les hommes ; pourquoi donc une éducation plus ſolide & plus mâle ne mettroit-elle pas les femmes à portée d'y réuſſir ? Deſcartes les jugeoit plus propres que nous à la Philoſophie, & une Princeſſe malheureuſe a été ſon plus illuſtre diſciple. Plus inexorable pour elles, vous les traiterez, Monſieur,

ſieur, comme ces peuples vaincus, mais redoutables, que leurs conquérans déſarment; & après avoir ſoutenu que la culture de l'eſprit eſt pernicieuſe à la vertu des hommes, vous en conclurez qu'elle le ſeroit encore plus à celle des femmes. Il me ſemble, au contraire, que,les hommes devant être plus vertueux à proportion qu'ils connoîtront mieux les véritables ſources de leur bonheur, le genre humain doit gagner à s'inſtruire. Si les ſiecles éclairés ne ſont pas moins corrompus que les autres, c'eſt que la lumiere y eſt trop inégalement répandue; qu'elle eſt reſſerrée & concentrée dans un trop petit nombre d'eſprits; que les rayons qui s'en échappent dans le peuple ont aſſez de force pour découvrir aux ames communes l'attrait & les avantages du vice, & non pour leur en faire voir les dangers & l'horreur: le grand défaut de ce ſiecle philoſophe eſt de ne l'être pas encore aſſez. Mais quand la lumiere ſera plus libre de ſe répandre, plus étendue & plus égale, nous en ſentirons alors les effets bienfaiſans; nous ceſſerons de tenir les femmes ſous le joug & dans l'ignorance, & elles de ſéduire, de tromper & de gouverner leurs maîtres.

L'amour ſera pour lors entre les deux ſexes ce que l'amitié la plus douce & la plus vraie eſt entre les hommes vertueux ; ou plutôt ce ſera un ſentiment plus délicieux encore, le complément & la perfection de l'amitié ; ſentiment qui, dans l'intention de la Nature, devoit nous rendre heureux, & que, pour notre malheur, nous avons ſçu altérer & corrompre.

Enfin ne nous arrêtons pas ſeulement, Monſieur, aux avantages que la Société pourroit tirer de l'éducation des femmes ; ayons de plus l'humanité & la juſtice de ne pas leur refuſer ce qui peut leur adoucir la vie comme à nous. Nous avons éprouvé tant de fois combien la culture de l'eſprit & l'exercice des talens ſont propres à nous diſtraire de nos maux, & à nous conſoler dans nos peines : pourquoi refuſer à la plus aimable moitié du genre humain, deſtinée à partager avec nous le malheur d'être, le ſoulagement le plus propre à le lui faire ſupporter ? Philoſophes que la Nature a répandus ſur la ſurface de la terre, c'eſt à vous à détruire, s'il vous eſt poſſible, un préjugé ſi funeſte ; c'eſt à ceux d'entre vous qui éprouvent la douceur ou le chagrin d'ê-

tre pères, d'oser les premiers secouer le joug d'un barbare usage, en donnant à leurs filles la même éducation qu'à leurs autres enfans. Qu'elles apprennent seulement de vous, en recevant cette éducation précieuse, à la regarder uniquement comme un préservatif contre l'oisiveté, un rempart contre les malheurs; & non comme l'aliment d'une curiosité vaine, & le sujet d'une ostentation frivole. Voilà tout ce que vous devez, & tout ce qu'elles doivent à l'opinion publique, qui peut les condamner à paroître ignorantes, mais non pas les forcer à l'être. On vous a vu si souvent, pour des motifs très-légers, par vanité ou par humeur, heurter de front les idées de votre siecle; pour quel intérêt plus grand pouvez-vous le braver, que pour l'avantage de ce que vous devez avoir de plus cher au monde, pour rendre la vie moins amere à ceux qui la tiennent de vous, & que la Nature a destinés à vous survivre & à souffrir; pour leur procurer dans l'infortune, dans les maladies, dans la pauvreté, dans la vieillesse, des ressources dont notre injustice les a privés? On regarde communément, Monsieur, les femmes comme très-sensibles & très-foibles; je les crois, au contraire,

où moins ſenſibles, ou moins foibles que nous. Sans force de corps, ſans talens, ſans étude qui puiſſe les arracher à leurs peines, & les leur faire oublier quelques momens, elles les ſupportent néanmoins, elles les dévorent, & ſçavent quelquefois les cacher mieux que nous; cette fermeté ſuppoſe en elles, ou une ame peu ſuſceptible d'impreſſions profondes, ou un courage dont nous n'avons pas l'idée. Combien de ſituations cruelles auxquelles les hommes ne réſiſtent que par le tourbillon d'occupations qui les entraîne? Les chagrins des femmes ſeroient-ils moins pénétrans & moins vifs que les nôtres? Ils ne le devroient pas être. Leurs peines viennent ordinairement du cœur; les nôtres n'ont ſouvent pour principe que la vanité & l'ambition. Mais ces ſentimens étrangers, que l'éducation à portés dans notre ame, que l'habitude y a gravés, & que l'exemple y fortifie, deviennent (à la honte de l'Humanité) plus puiſſans ſur nous que les ſentimens naturels; la douleur fait plus périr de Miniſtres déplacés que d'amans malheureux.

Voilà, Monſieur, ſi j'avois à plaider

la cauſe des femmes, ce que j'oſerois dire en leur faveur; je les défendrois moins ſur ce qu'elles ſont que ſur ce qu'elles pourroient être. Je ne les louerois point en ſoutenant avec vous que la pudeur leur eſt naturelle; ce ſeroit prétendre que la Nature ne leur a donné ni beſoins, ni paſſions; la réflexion peut réprimer les deſirs, mais le premier mouvement (qui eſt celui de la Nature) porte toujours à s'y livrer. Je me bornerai donc à convenir que la Société & les loix ont rendu la pudeur néceſſaire aux femmes; & ſi je fais jamais un livre ſur le pouvoir de l'éducation, cette pudeur en ſera le premier chapitre. Mais en paroiſſant moins prévenu que vous pour la modeſtie de leur ſexe, je ſerai plus favorable à leur conſervation; & malgré la bonne opinion que vous avez de la bravoure d'un régiment de femmes, je ne croirai pas que le principal moyen de les rendre utiles, ſoit de les deſtiner à recruter nos troupes.

Mais je m'apperçois, Monſieur, (& je crains bien de m'en appercevoir trop tard,) que le plaiſir de m'entretenir avec vous, l'apologie des femmes, & peut-être cet intérêt ſecret qui nous ſéduit

toujours pour elles, m'ont entraîné trop loin & trop long-tems hors de mon sujet. En voilà donc assez, & peut-être trop, sur la partie de votre Lettre qui concerne les Spectacles en eux-mêmes, & les dangers de toute espece dont vous les rendez responsables. Rien ne pourra plus leur nuire, si votre écrit n'y réussit pas; car il faut avouer qu'aucun de nos Prédicateurs ne les a combattus avec autant de force & de subtilité que vous. Il est vrai que la supériorité de vos talens ne doit pas seule en avoir l'honneur. La plûpart de nos Orateurs Chrétiens, en attaquant la Comédie, condamnent ce qu'ils ne connoissent pas; vous avez, au contraire, étudié, analysé, composé vous-même, pour en mieux juger les effets, le poison dangereux dont vous cherchez à nous préserver; & vous décriez nos pieces de Théâtre avec l'avantage non seulement d'en avoir vu, mais d'en avoir fait. Néanmoins, cet avantage même forme contre vous une objection incommode que vous paroissez avoir sentie, en n'osant vous la faire, & à laquelle vous avez indirectement tâché de répondre. Les Spectacles, selon vous, sont nécessaires dans une ville aussi corrompue que celle

que vous avez habitée long-tems ; & c'eſt apparemment pour ſes habitans pervers, (car ce n'eſt pas certainement pour votre patrie) que vos pieces ont été compoſées : c'eſt-à-dire, Monſieur, que vous nous avez traités comme des animaux expirans, qu'on acheve dans leurs maladies, de peur de les voir trop long-tems ſouffrir. Aſſez d'autres ſans vous auroient pris ce ſoin ; & votre délicateſſe n'aura-t-elle rien à ſe reprocher à notre égard ? Je le crains d'autant plus, que le talent dont vous avez montré au Théâtre lyrique de ſi heureux eſſais, comme Muſicien & comme Poëte, eſt du moins auſſi propre à faire aux Spectacles des partiſans, que votre éloquence à leur en enlever. Le plaiſir de vous lire ne nuira point à celui de vous entendre ; & vous aurez long-tems la douleur de voir le *Devin du village* détruire tout le bien que vos écrits contre la Comédie auroient pu nous faire.

Il me reſte à vous dire un mot ſur les deux autres articles de votre Lettre, & en premier lieu ſur les raiſons que vous apportez contre l'établiſſement d'un Théâtre de Comédie à Genève. Cette partie de votre Ouvrage, je dois l'avouer, eſt

celle qui a trouvé à Paris le moins de contradicteurs. Très-indulgens envers nous-mêmes, nous regardons les Spectacles comme un aliment néceſſaire à notre frivolité ; mais nous décidons volontiers que Genève ne doit point en avoir. Pourvu que nos riches oiſifs aillent tous les jours, pendant trois heures, ſe ſoulager, au Théâtre, du poids du tems qui les accable, peu leur importe qu'on s'amuſe ailleurs ; parce que Dieu, pour me ſervir d'une de vos plus heureuſes expreſſions, les a doués d'une douceur très-méritoire à ſupporter l'ennui des autres. Mais je doute que les Genevois, qui s'intéreſſent un peu plus que nous à ce qui les regarde, applaudiſſent de même à votre ſévérité. C'eſt d'après un deſir qui m'a paru preſque général dans vos concitoyens, que j'ai propoſé l'établiſſement d'un Théâtre dans leur ville ; & j'ai peine à croire qu'ils ſe livrent avec autant de plaiſir aux amuſemens que vous y ſubſtituez. On m'aſſure même que pluſieurs de ces amuſemens, quoiqu'en ſimple projet, allarment déjà vos graves Miniſtres ; qu'ils ſe récrient ſur-tout contre les danſes que vous voulez mettre à la place de la Comédie ; & qu'il leur paroît plus dange-

reux encore de se donner en spectacle que d'y assister.

Au reste, c'est à vos compatriotes seuls à juger de ce qui peut, en ce genre, leur être utile ou nuisible. S'ils craignent pour leurs mœurs les effets & les suites de la Comédie, ce que j'ai déjà dit en sa faveur ne les déterminera point à la recevoir ; comme tout ce que vous dites contr'elle ne la leur fera pas rejetter, s'ils imaginent qu'elle puisse leur être de quelque avantage. Je me contenterai donc d'examiner en peu de mots les raisons que vous apportez contre l'établissement d'un Théâtre à Genève, & je soumets cet examen au jugement & à la décision des Genevois.

Vous nous transportez d'abord dans les montagnes du Valais, au centre d'un petit pays dont vous faites une description charmante ; vous nous montrez ce qui ne se trouve peut-être que dans ce seul coin de l'Univers, des peuples tranquilles & satisfaits au sein de leur famille & de leur travail ; & vous prouvez que la Comédie ne seroit propre qu'à troubler le bonheur dont ils jouissent. Personne, Mon-

ſieur, ne prétendra le contraire; des hommes aſſez heureux pour ſe contenter des plaiſirs offerts par la Nature, ne doivent point y en ſubſtituer d'autres; les amuſemens qu'on cherche ſont le poiſon lent des amuſemens ſimples; & c'eſt une loi générale de ne pas entreprendre de changer le bien en mieux : qu'en conclurez-vous pour Genève ? L'état préſent de cette République eſt-il ſuſceptible de l'application de ces regles ? Je veux croire qu'il n'y a rien d'exagéré ni de romaneſque dans la deſcription de ce canton fortuné du Valais, où il n'y a ni haine, ni jalouſie, ni querelles, & où il y a pourtant des hommes. Mais ſi l'âge d'or s'eſt refugié dans les rochers voiſins de Genève, vos Citoyens en ſont pour le moins à l'âge d'argent; & dans le peu de tems que j'ai paſſé parmi eux, ils m'ont paru aſſez avancés, ou ſi vous voulez aſſez pervertis, pour pouvoir entendre Brutus & Rome ſauvée ſans avoir à craindre d'en devenir pires.

La plus forte de toutes vos objections contre l'établiſſement d'un Théâtre à Genève, c'eſt l'impoſſibilité de ſupporter

cette dépenſe dans une petite ville. Vous pouvez néanmoins vous ſouvenir, que des circonſtances particulieres ayant obligé vos Magiſtrats, il y a quelques années, de permettre dans la ville même de Genève un Spectacle public, on ne s'apperçut point de l'inconvénient dont il s'agit, ni de tous ceux que vous faites craindre. Cependant quand il ſeroit vrai que la recette journaliere ne ſuffiroit pas à l'entretien du Spectacle, je vous prie d'obſerver que la ville de Genève eſt, à proportion de ſon étendue, une des plus riches de l'Europe; & j'ai lieu de croire que pluſieurs Citoyens opulens de cette ville, qui déſireroient d'y avoir un Théâtre, fourniroient ſans peine à une partie de la dépenſe; c'eſt du moins la diſpoſition où pluſieurs d'entr'eux m'ont paru être, & c'eſt en conſéquence que j'ai hazardé la propoſition qui vous allarme. Cela ſuppoſé, il ſeroit aiſé de répondre en deux mots à vos autres objections. Je n'ai point prétendu qu'il y eût à Genève un Spectacle tous les jours; un ou deux jours de la ſemaine ſuffiroient à cet amuſement, & on pourroit prendre pour un de ces jours celui où le peuple ſe repoſe. Ainſi, d'un côté, le travail ne ſeroit point

ralenti ; de l'autre, la troupe pourroit être moins nombreuſe, &, par conſéquent, moins à charge à la ville ; on donneroit l'hyver ſeul à la Comédie, l'été aux plaiſirs de la campagne, & aux exercices militaires dont vous parlez. J'ai peine à croire auſſi qu'on ne pût remédier par des loix ſéveres aux allarmes de vos Miniſtres ſur la conduite des Comédiens, dans un Etat auſſi petit que celui de Genève, où l'œil vigilant des Magiſtrats peut s'étendre au même inſtant d'une frontiere à l'autre, où la légiſlation embraſſe à la fois toutes les parties, où elle eſt enfin ſi rigoureuſe & ſi bien exécutée contre les déſordres des femmes publiques, & même contre les déſordres ſecrets. J'en dis autant des loix ſomptuaires, dont il eſt toujours facile de maintenir l'exécution dans un petit Etat : d'ailleurs, la vanité même ne ſera guere intéreſſée à les violer, parce qu'elles obligent également tous les Citoyens, & qu'à Genève les hommes ne ſont jugés ni par les richeſſes, ni par les habits. Enfin rien, ce me ſemble, ne ſouffriroit dans votre patrie de l'établiſſement d'un Théâtre, pas même l'yvrognerie des hommes & la médiſance des femmes, qui trouvent l'une & l'autre tant de fa-

veur auprès de vous. Mais quand la ſuppreſſion de ces deux derniers articles produiroit, pour parler votre langage, *un affoibliſſement d'Etat*, je ſerois d'avis qu'on ſe conſolât de ce malheur. Il ne falloit pas moins qu'un Philoſophe exercé comme vous aux paradoxes, pour nous ſoutenir qu'il y a moins de mal à s'enyvrer & à médire, qu'à voir repréſenter Cinna & Polieucte. Je parle ici d'après la peinture que vous avez faite vous-même de la vie journaliere de vos Citoyens; & je n'ignore pas qu'ils ſe récrient fort contre cette peinture. Le peu de ſéjour, diſent-ils, que vous avez fait parmi eux, ne vous a pas laiſſé le tems de les connoître, ni d'en fréquenter aſſez les différens états; & vous avez repréſenté comme l'eſprit général de cette ſage République, ce qui n'eſt tout au plus que le vice obſcur & mépriſé de quelques ſociétés particulieres.

Au reſte vous ne devez pas ignorer, Monſieur, que, depuis deux ans, une troupe de Comédiens s'eſt établie aux portes de Genève, & que Genève & les Comédiens s'en trouvent à merveille. Prenez votre parti avec courage; la

circonſtance eſt urgente & le cas difficile. Corruption pour corruption, celle qui laiſſera aux Genevois leur argent dont ils ont beſoin, eſt préférable à celle qui le fait ſortir de chez eux.

Je me hâte de finir ſur cet article dont la plûpart de nos Lecteurs ne s'embarraſſent gueres, pour en venir à un autre qui les intéreſſe encore moins, & ſur lequel, par cette raiſon, je m'arrêterai moins encore. Ce ſont les ſentimens que j'attribue à vos Miniſtres en matiere de Religion. Vous ſçavez, & ils le ſçavent encore mieux que vous, que mon deſſein n'a point été de les offenſer; & ce motif ſeul ſuffiroit aujourd'hui pour me rendre ſenſible à leurs plaintes, & circonſpect dans ma juſtification. Je ſerois très-affligé du ſoupçon d'avoir *violé leur ſecret*; ſurtout ſi ce ſoupçon venoit de votre part: permettez-moi de vous faire remarquer que l'énumération des moyens par leſquels vous ſuppoſez que j'ai pu juger de leur doctrine, n'eſt pas complette. Si je me ſuis trompé dans l'expoſition que j'ai faite de leurs ſentimens (d'après leurs ouvrages, d'après des converſations *publiques* où ils ne m'ont pas paru prendre

beaucoup d'intérêt à la *Trinité* ni à l'*Enfer*, enfin d'après l'opinion de leurs concitoyens, & des autres Eglises réformées) tout autre que moi, j'ose le dire, eût été trompé de même. Ces sentimens sont d'ailleurs une suite nécessaire des principes de la Religion Protestante; & si vos Ministres ne jugent pas à propos de les adopter ou de les avouer aujourd'hui, la Logique que je leur connois doit naturellement les y conduire, ou les laissera à moitié chemin. Quand ils ne seroient pas *Sociniens*, il faudroit qu'ils le devinssent, non pour l'honneur de leur Religion, mais pour celui de leur Philosophie. Ce mot de *Sociniens* ne doit pas vous effrayer: mon dessein n'a point été de donner un *nom de parti* à des hommes dont j'ai d'ailleurs fait un juste éloge, mais d'exposer par un seul mot ce que j'ai cru être leur doctrine, & ce qui sera infailliblement dans quelques années leur doctrine *publique*. A l'égard de leur Profession de Foi, je me borne à vous y renvoyer & à vous en faire juge; vous avouez que vous ne l'avez pas lue: c'étoit peut-être le moyen le plus sûr d'en être aussi satisfait que vous me le paroissez. Ne prenez point cette invitation pour un trait de satyre contre

vos Miniſtres ; eux-mêmes ne doivent pas s'en offenſer. En matiere de Profeſſion de Foi, il eſt permis à un Catholique de ſe montrer difficile, ſans que des Chrétiens d'une Communion contraire puiſſent légitimement en être bleſſés. L'Egliſe Romaine a un langage conſacré ſur la Divinité du Verbe, & nous oblige à regarder impitoyablement comme Ariens tous ceux qui n'emploient pas ce langage. Vos Paſteurs diront qu'ils ne reconnoiſſent pas l'Egliſe Romaine pour leur juge ; mais ils ſouffriront apparemment que je la regarde comme le mien. Par cet accommodement nous ſerons réconciliés les uns avec les autres, & j'aurai dit vrai ſans les offenſer. Ce qui m'étonne, Monſieur, c'eſt que des hommes qui ſe donnent pour zélés défenſeurs des vérités de la Religion *Catholique*, qui voient ſouvent l'impiété & le ſcandale où il n'y en a pas même l'apparence, qui ſe piquent ſur ces matieres d'entendre fineſſe & de n'entendre point raiſon, & qui ont *lu* cette Profeſſion de Foi de Genève, en aient été auſſi ſatisfaits que vous, juſqu'à ſe croire même obligés d'en faire l'éloge. Mais il s'agiſſoit de rendre tout à la fois ma probité & ma Religion ſuſpectes ; tout leur

a

a été bon dans ce dessein ; & ce n'étoit pas aux Ministres de Genève qu'ils vouloient nuire. Quoi qu'il en soit, je ne sçais si les Ecclésiastiques Genevois, que vous avez voulu justifier sur leur croyance, seront beaucoup plus contens de vous, qu'ils l'ont été de moi, & si votre mollesse à les défendre leur plaira plus que ma franchise. Vous semblez m'accuser presque uniquement d'*imprudence* à leur égard ; vous me reprochez de ne les avoir point loués à leur maniere, mais à la mienne, & vous marquez, d'ailleurs, assez d'indifférence sur ce Socinianisme dont ils craignent tant d'être soupçonnés. Permettez-moi de douter que cette maniere de plaider leur cause les satisfasse. Je n'en serois pourtant point étonné, quand je vois l'accueil extraordinaire que les dévots ont fait à votre ouvrage. La rigueur de la morale que vous prêchez les a rendus indulgens sur la tolérance que vous professez avec courage & sans détour. Est-ce à eux qu'il faut en faire honneur, ou à vous, ou peut-être aux progrès inattendus de la Philosophie dans les esprits mêmes qui en paroissoient les moins susceptibles ? Mon Article *Genève* n'a pas reçu de leur part le même accueil

que votre Lettre ; nos Prêtres m'ont presque fait un crime des sentimens hétérodoxes que j'attribuois à leurs ennemis. Voilà ce que ni vous, ni moi n'aurions prévu ; mais quiconque écrit, doit s'attendre à ces légeres injustices : heureux quand il n'en essuie point de plus graves !

Je suis, avec tout le respect que méritent votre vertu & vos talens, & avec plus de vérité que le Philinte de Moliere,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

D'ALEMBERT.

ARTICLE

GENEVE

DE

L'ENCYCLOPÉDIE;

PROFESSION

DE FOI

DES MINISTRES

GÉNEVOIS,

Avec des Notes d'un Théologien.

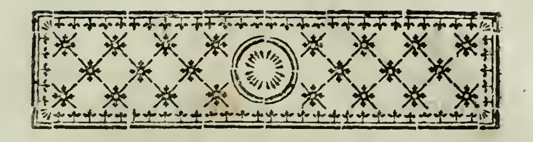


AVERTISSEMENT.

L'ARTICLE Genève *de l'Encyclopédie ayant donné lieu à la Lettre de Monsieur Rousseau à Monsieur d'Alembert, & à la Réponse, ainsi qu'à une Profession de Foi des Ministres de Genève, on a cru faire plaisir au Public de lui présenter cet Article, & cette Profession de Foi, à laquelle on a joint quelques Notes, qui ont été communiquées par un Théologien. On s'est déterminé d'autant plus*

volontiers à imprimer ces Notes, qu'elles n'ont pour but que d'éclaircir un fait très-important, & qu'elles ſont exprimées en des termes qui ne ſçauroient bleſſer les Miniſtres de Genève.





ARTICLE

GENÈVE,

TIRÉ DU SEPTIEME VOLUME

DE L'ENCYCLOPÉDIE.

LA ville de *Genève* eſt ſituée ſur deux collines, à l'endroit où finit le Lac qui porte aujourd'hui ſon nom, & qu'on appelloit autrefois *Lac Leman*. La ſituation en eſt très-agréable; on voit d'un côté le Lac, de l'autre le Rhône; aux environs, une campagne riante, des côteaux couverts de maiſons de campagne le long du Lac, & à quelques lieues les ſommets toujours glacés des Alpes, qui paroiſſent des montagnes d'argent lorſqu'ils ſont éclairés par le ſoleil dans les beaux jours. Le port de *Genève* ſur le Lac avec des jettées, ſes barques, ſes marchés, & ſa poſition entre la France, l'Italie & l'Allemagne, la rendent induſtrieuſe, riche & commerçante. Elle a

plusieurs beaux édifices & des promenades agréables ; les rues sont éclairées la nuit, & on a construit sur le Rhône une machine à pompes fort simple, qui fournit de l'eau jusqu'aux quartiers les plus élevés, à cent piés de haut. Le Lac est d'environ dix-huit lieues de long, & de quatre à cinq dans sa plus grande largeur. C'est une espece de petite mer qui a ses tempêtes, & qui produit d'autres phénomenes curieux.

JULES CÉSAR parle de *Genève* comme d'une ville des Allobroges, alors Province Romaine ; il y vint pour s'opposer au passage des Helvétiens, qu'on a depuis appellés *Suisses*. Dès que le Christianisme fut introduit dans cette ville, elle devint un siége Episcopal, suffragant de Vienne. Au commencement du cinquieme siecle, l'Empereur Honorius la céda aux Bourguignons qui en furent dépossédés en 534 par les Rois Francs. Lorsque Charlemagne, sur la fin du neuvieme siecle, alla combattre les Rois des Lombards, & délivrer le Pape (qui l'en récompensa bien par la Couronne Impériale,) ce Prince passa à *Genève*, & en fit le rendez-vous général de son armée

Cette ville fut enſuite annexée par héritage à l'Empire Germanique, & Conrad y vint prendre la Couronne Impériale en 1034. Mais les Empereurs ſes ſucceſſeurs, occupés d'affaires très-importantes que leur ſuſciterent les Papes pendant plus de trois cents ans, ayant négligé d'avoir les yeux ſur cette ville, elle ſecoua inſenſiblement le joug, & devint une ville Impériale qui eut ſon Evêque pour Prince, ou plutôt pour Seigneur, car l'autorité de l'Evêque étoit tempérée par celle des Citoyens. Les armoiries qu'elle prit dès-lors exprimoient cette conſtitution mixte; c'étoit une Aigle Impériale d'un côté, & de l'autre une clé repréſentant le pouvoir de l'Egliſe, avec cette deviſe, *POST TENEBRAS LUX.* La ville de *Genève* a conſervé ces armes après avoir renoncé à l'Egliſe Romaine; elle n'a plus de commun avec la Papauté que les clés qu'elle porte dans ſon écuſſon; il eſt même aſſez ſingulier qu'elle les ait conſervées, après avoir briſé avec une eſpece de ſuperſtition tous les liens qui pouvoient l'attacher à Rome; elle a penſé apparemment que la deviſe, *POST TENEBRAS LUX*, qui exprime parfaitement, à ce qu'elle croit, ſon état ac-

tuel par rapport à la Religion, lui permettoit de ne rien changer au reste de ses armoiries.

LES Ducs de Savoye, voisins de *Genève*, appuyés quelquefois par les Evêques, firent insensiblement & à différentes reprises des efforts pour établir leur autorité dans cette Ville; mais elle y résista avec courage, soutenue de l'alliance de Fribourg & de celle de Berne. Ce fut alors, c'est-à-dire vers 1526, que le Conseil des deux cents fut établi. Les opinions de Luther & de Zuingle commençoient à s'introduire; Berne les avoit adoptées; *Genève* les goûtoit; elle les admit enfin en 1635; la Papauté fut abolie; & l'Evêque, qui prend toujours le titre d'*Evêque de Genève*, sans y avoir plus de Jurisdiction que l'Evêque de Babylone n'en a dans son Diocese, est résident à Annecy depuis ce tems-là.

ON voit encore entre les deux portes de l'Hôtel de Ville de *Genève*, une inscription Latine en mémoire de l'abolition de la Religion Catholique. Le Pape y est appellé l'*Antechrist*. Cette expression, que le fanatisme de la liberté & de la nou-

veauté s'eſt permiſe dans un ſiecle encore à demi-barbare, nous paroît peu digne aujourd'hui d'une ville auſſi Philoſophe. Nous oſons l'inviter à ſubſtituer à ce monument injurieux & groſſier, une inſcription plus vraie, plus noble, & plus ſimple. Pour les Catholiques, le Pape eſt le chef de la véritable Egliſe; pour les Proteſtans ſages & modérés, c'eſt un Souverain qu'ils reſpectent comme Prince ſans lui obéir : mais dans un ſiecle tel que le nôtre, il n'eſt plus l'Antechriſt pour perſonne.

Geneve pour défendre ſa liberté contre les entrepriſes des Ducs de Savoye & de ſes Evêques, ſe fortifia encore de l'alliance de Zurich, & ſur-tout de celle de la France. Ce fut avec ces ſecours qu'elle réſiſta aux armes de Charles Emmanuel, & aux tréſors de Philippe II, Prince dont l'ambition, le deſpotiſme, la cruauté & la ſuperſtition aſſurent à ſa mémoire l'exécration de la poſtérité. Henri IV, qui avoit ſecouru *Genève* de 300 ſoldats, eut bientôt après beſoin lui-même de ſes ſecours; elle ne lui fut pas inutile dans le tems de la ligue & dans d'autres occaſions : de-là ſont venus les privilèges

dont les *Genevois* jouissent en France comme les Suisses.

CES peuples voulant donner de la célébrité à leur ville, y appellerent Calvin, qui jouissoit avec justice d'une grande réputation, homme de Lettres du premier ordre, écrivant en Latin aussi-bien qu'on le peut faire dans une langue morte, & en François avec une pureté singuliere pour son tems; cette pureté que nos habiles Grammairiens admirent encore aujourdhui, rend ses écrits bien supérieurs à presque tous ceux du même siecle, comme les ouvrages de MM. de Port-Royal se distinguent encore aujourd'hui, par la même raison, des rapsodies barbares de leurs adversaires & de leurs contemporains. Calvin, Jurisconsulte habile & Théologien aussi éclairé qu'un hérétique le peut être, dressa, de concert avec les Magistrats, un recueil de Loix Civiles & Ecclésiastiques, qui fut approuvé en 1543 par le Peuple, & qui est devenu le Code fondamental de la République. Le superflu des biens écclésiastiques, qui servoit avant la réforme à nourrir le luxe des Evêques & de leurs subalternes, fut appliqué à la fondation d'un

Hôpital, d'un Collége & d'une Académie : mais les guerres que *Genève* eut à soutenir pendant près de soixante ans, empêcherent les Arts & le Commerce d'y fleurir autant que les Sciences. Enfin le mauvais succès de l'escalade tentée en 1602 par le Duc de Savoye, a été l'époque de la tranquillité de cette République. Les *Genevois* repousserent leurs ennemis qui les avoient attaqués par surprise; & pour dégoûter le Duc de Savoye d'entreprises semblables, ils firent pendre treize des principaux Généraux ennemis. Ils crurent pouvoir traiter comme des voleurs de grand chemin, des hommes qui avoient attaqué leur ville sans déclaration de guerre : car cette politique singuliere & nouvelle, qui consiste à faire la guerre sans l'avoir déclarée, n'étoit pas encore connue en Europe; & eût-elle été pratiquée dès-lors par les grands Etats, elle est trop préjudiciable aux petits, pour qu'elle puisse jamais être de leur goût.

Le Duc Charles Emmanuel se voyant repoussé & ses Généraux pendus, renonça à s'emparer de *Genève*. Son exemple servit de leçon à ses successeurs ; & depuis ce tems, cette ville n'a cessé de se

peupler, de s'enrichir & de s'embellir dans le ſein de la paix. Quelques diſſenſions inteſtines, dont la derniere a éclaté en 1738, ont de tems en tems altéré légément la tranquillité de la République ; mais tout a été heureuſement pacifié par la médiation de la France & des Cantons confédérés ; & la ſûreté eſt aujourd'hui établie au-dehors plus fortement que jamais, par deux nouveaux Traités, l'un avec la France en 1749, l'autre avec le Roi de Sardaigne en 1754.

C'EST une choſe très-ſinguliere qu'une ville qui compte à peine 24000 ames, & dont le territoire morcelé ne contient pas trente villages, ne laiſſe pas d'être un Etat ſouverain, & une des villes les plus floriſſantes de l'Europe. Riche par ſa liberté & par ſon commerce, elle voit ſouvent autour d'elle tout en feu ſans jamais s'en reſſentir ; les évenemens qui agitent l'Europe ne ſont pour elle qu'un Spectacle, dont elle jouit ſans y prendre part : attachée aux François par ſes alliances & par ſon commerce, aux Anglois par ſon commerce & par la Religion, elle prononce avec impartialité ſur la juſtice des guerres que ces deux nations

puiſſantes ſe font l'une à l'autre (quoiqu'elle ſoit d'ailleurs trop ſage pour prendre aucune part à ces guerres), & juge tous les Souverains de l'Europe, ſans les flatter, ſans les bleſſer, & ſans les craindre.

La ville eſt bien fortifiée, ſur-tout du côté du Prince qu'elle redoute le plus, du Roi de Sardaigne. Du côté de la France, elle eſt preſque ouverte & ſans défenſe. Mais le ſervice s'y fait comme dans une ville de guerre; les arſenaux & les magaſins ſont bien fournis; chaque citoyen y eſt ſoldat comme en Suiſſe & dans l'ancienne Rome. On permet aux *Genevois* de ſervir dans les troupes étrangeres; mais l'Etat ne fournit à aucune Puiſſance des compagnies avouées, & ne ſouffre dans ſon territoire aucun enrôlement.

Quoique la ville ſoit riche, l'Etat eſt pauvre par la répugnance que témoigne le peuple pour les nouveaux impôts, même les moins onéreux. Le revenu de l'Etat ne va pas à cinq cent mille livres monnoie de France; mais l'économie admirable avec laquelle il eſt adminiſtré, ſuffit à tout, & produit même des ſom-

mes en réſerve pour les beſoins extraordinaires.

On diſtingue dans *Genève* quatre ordres de perſonnes : les *Citoyens* qui ſont fils de Bourgeois & nés dans la ville ; eux ſeuls peuvent parvenir à la Magiſtrature : les *Bourgeois* qui ſont fils de Bourgeois ou de Citoyens, mais nés en pays étranger, ou qui étant étrangers, ont acquis le droit de Bourgeoiſie que le Magiſtrat peut conférer ; ils peuvent être du Conſeil général, & même du grand Conſeil appellé *des Deux-cents* : les *habitans* ſont des étrangers, qui ont permiſſion du Magiſtrat de demeurer dans la ville, & qui n'y ſont rien autre choſe : enfin les *natifs* ſont les fils des habitans ; ils ont quelques priviléges de plus que leurs peres, mais ils ſont exclus du Gouvernement.

A la tête de la République ſont quatre Syndics, qui ne peuvent l'être qu'un an, & ne le redevenir qu'après quatre ans. Aux Syndics eſt joint le Petit-Conſeil, compoſé de vingt Conſeillers, d'un Tréſorier & de deux Secrétaires d'Etat, & un autre Corps qu'on appelle *de la Juſtice.* Les

Les affaires journalieres & qui demandent expédition, soit criminelles, soit civiles, sont l'objet de ces deux Corps.

Le Grand-Conseil est composé de deux cent cinquante Citoyens ou Bourgeois : il est Juge des grandes causes civiles, il fait grace, il bat monnoie, il élit les membres du Petit-Conseil, il délibere sur ce qui doit être porté au Conseil général. Ce Conseil général embrasse le Corps entier des Citoyens & des Bourgeois, excepté ceux qui n'ont pas vingt-cinq ans, les Banqueroutiers, & ceux qui ont eu quelque flétrissure. C'est à cette assemblée qu'appartiennent le pouvoir législatif, le droit de la guerre & de la paix, les alliances, les impôts, & l'élection des principaux Magistrats, qui se fait dans la Cathédrale avec beaucoup d'ordre & de décence, quoique le nombre des Votans soit d'environ 1500 personnes.

On voit par ce détail que le Gouvernement de *Genève* a tous les avantages & aucun des inconvéniens de la Démocratie; tout est sous la direction des Syndics, tout émane du Petit-Conseil pour la dé-

libération, & tout retourne à lui pour l'exécution : ainſi il ſemble que la ville de *Genève* ait pris pour modele cette loi ſi ſage du Gouvernement des anciens Germains ; *De minoribus rebus Principes conſultant, de majoribus omnes ; ita tamen, ut ea quorum penes plebem arbitrium eſt, apud Principes prætractentur.* Tacite, *de mor. German.*

Le droit civil de *Genève* eſt preſque tout tiré du droit Romain, avec quelques modifications : par exemple, un pere ne peut jamais diſpoſer que de la moitié de ſon bien en faveur de qui il lui plaît ; le reſte ſe partage également entre ſes enfans. Cette loi aſſure d'un côté la dépendance des enfans ; & de l'autre, elle prévient l'injuſtice des peres.

Monsieur de Monteſquieu appelle avec raiſon une *belle loi*, celle qui exclut des charges de la République les citoyens qui n'acquittent pas les dettes de leur pere après ſa mort, & à plus forte raiſon ceux qui n'acquittent pas leurs dettes propres.

L'on n'étend point les degrés de pa-

renté qui prohibent le mariage, au-delà de ceux que marque le Lévitique : ainſi les couſins germains peuvent ſe marier enſemble ; mais auſſi point de diſpenſe dans les cas prohibés. On accorde le divorce en cas d'adultere ou de déſertion malicieuſe, après des proclamations juridiques.

La juſtice criminelle s'exerce avec plus d'exactitude que de rigueur. La queſtion, déjà abolie dans pluſieurs Etats, & qui devroit l'être par-tout comme une cruauté inutile, eſt proſcrite à *Genève ;* on ne la donne qu'à des criminels déjà condamnés à mort, pour découvrir leurs complices, s'il eſt néceſſaire. L'accuſé peut demander communication de la procédure, & ſe faire aſſiſter de ſes parens & d'un Avocat pour plaider ſa cauſe devant les Juges à huis ouverts. Les Sentences criminelles ſe rendent dans la place publique par les Syndics, avec beaucoup d'appareil.

On ne connoît point à *Genève* de dignité héréditaire ; le fils d'un premier Magiſtrat reſte confondu dans la foule, s'il ne s'en tire par ſon mérite. La nobleſſe ni la richeſſe ne donnent ni rang, ni

prérogatives, ni facilité pour s'élever aux charges : les brigues ſont ſéverement défendues. Les emplois ſont ſi peu lucratifs, qu'ils n'ont pas de quoi exciter la cupidité ; ils ne peuvent tenter que des ames nobles, par la conſidération qui y eſt attachée.

On voit peu de procès; la plûpart ſont accommodés par des amis communs, par les Avocats mêmes, & par les Juges.

Des loix ſomptuaires défendent l'uſage des pierreries & de la dorure, limitent la dépenſe des funérailles, & obligent tous les citoyens à aller à pié dans les rues : on n'a de voitures que pour la campagne. Ces loix, qu'on regarderoit en France comme trop ſéveres, & preſque comme barbares & inhumaines, ne ſont point nuiſibles aux véritables commodités de la vie, qu'on peut toujours ſe procurer à peu de frais ; elles ne retranchent que le faſte, qui ne contribue point au bonheur, & qui ruine ſans être utile.

Il n'y a peut-être point de ville où il y ait plus de mariages heureux; *Genève*

eſt ſur ce point à deux cents ans de nos mœurs. Les reglemens contre le luxe font qu'on ne craint point la multitude des enfans ; ainſi le luxe n'y eſt point, comme en France, un des grands obſtacles à la population.

On ne ſouffre point à *Genève* de Comédie ; ce n'eſt pas qu'on y déſapprouve les Spectacles en eux-mêmes ; mais on craint, dit-on, le goût de parure, de diſſipation & de libertinage que les troupes de Comédiens répandent parmi la Jeuneſſe. Cependant ne ſeroit-il pas poſſible de remédier à cet inconvénient, par des loix ſéveres & bien exécutées ſur la conduite des Comédiens ? Par ce moyen *Genève* auroit des Spectacles & des mœurs, & jouiroit de l'avantage des uns & des autres : les repréſentations théâtrales formeroient le goût des citoyens, & leur donneroient une fineſſe de tact, une délicateſſe de ſentiment qu'il eſt très difficile d'acquérir ſans ce ſecours. La Littérature en profiteroit, ſans que le libertinage fît des progrès, & *Genève* réuniroit à la ſageſſe de Lacédémone la politeſſe d'Athenes. Une autre conſidération, digne d'une République ſi ſage & ſi éclairée,

devroit peut-être l'engager à permettre les Spectacles. Le préjugé barbare contre la profession de Comédien, l'espece d'avilissement où nous avons mis ces hommes si nécessaires au progrès & au soutien des Arts, est certainement une des principales causes qui contribuent au déreglement que nous leur reprochons : ils cherchent à se dédommager par les plaisirs, de l'estime que leur état ne peut obtenir. Parmi nous, un Comédien qui a des mœurs est doublement respectable, mais à peine lui en sçavons-nous gré. Le Traitant qui insulte à l'indigence publique & qui s'en nourrit, le Courtisan qui rampe & qui ne paye point ses dettes, voilà l'espece d'hommes que nous honorons le plus. Si les Comédiens étoient non-seulement soufferts à *Genève*, mais contenus d'abord par des reglemens sages, protégés ensuite, & même considérés dès qu'ils en seroient dignes, enfin absolument placés sur la même ligne que les autres citoyens, cette ville auroit bientôt l'avantage de posséder ce qu'on croit si rare, & ce qui ne l'est que par notre faute, une troupe de Comédiens estimable. Ajoutons que cette troupe deviendroit bientôt la meilleure de l'Europe ;

plusieurs personnes pleines de goût & de disposition pour le Théâtre, & qui craignent de se déshonorer parmi nous en s'y livrant, accourroient à *Genève* pour cultiver non-seulement sans honte, mais même avec estime, un talent si agréable & si peu commun. Le séjour de cette ville, que bien des François regardent comme triste par la privation des Spectacles, deviendroit alors le séjour des plaisirs honnêtes, comme il est celui de la Philosophie & de la liberté; & les Etrangers ne seroient plus surpris de voir que dans une ville où les Spectacles décens & réguliers sont défendus, on permette des farces grossieres & sans esprit, aussi contraires au bon goût qu'aux bonnes mœurs. Ce n'est pas tout : peu-à-peu l'exemple des Comédiens de *Genève*, la régularité de leur conduite, & la considération dont elle les feroit jouir, serviroient de modele aux Comédiens des autres Nations, & de leçon à ceux qui les ont traités jusqu'ici avec tant de rigueur, & même d'inconséquence. On ne les verroit pas, d'un côté, pensionnés par le Gouvernement, & de l'autre, un objet d'anathême; nos Prêtres perdroient l'habitude de les excommunier, & nos Bour-

geois de les regarder avec mépris ; & une petite République auroit la gloire d'avoir réformé l'Europe ſur ce point, plus important peut-être qu'on ne penſe.

Genève a une Univerſité qu'on appelle *Académie*, où la Jeuneſſe eſt inſtruite gratuitement. Les Profeſſeurs peuvent devenir Magiſtrats, & pluſieurs le ſont en effet devenus ; ce qui contribue beaucoup à entretenir l'émulation & la célébrité de l'Académie. Depuis quelques années, on a établi auſſi une Ecole de Deſſein. Les Avocats, les Notaires, les Médecins, forment des Corps auxquels on n'eſt aggrégé qu'après des examens publics ; & tous les Corps de métiers ont auſſi leurs reglemens, leurs apprentiſſages, & leurs chefs-d'œuvre.

La Bibliotheque publique eſt bien aſſortie ; elle contient vingt-ſix mille volumes, & un aſſez grand nombre de manuſcrits. On prête ces livres à tous les citoyens ; ainſi chacun lit & s'éclaire : auſſi le peuple eſt-il beaucoup plus inſtruit à *Genève* que par-tout ailleurs. On ne s'apperçoit pas que ce ſoit un mal, comme on prétend que c'en ſeroit un

parmi nous. Peut-être les Genevois & nos politiques ont-ils également raiſon.

Après l'Angleterre, *Genève* a reçu la premiere, l'inoculation de la petite vérole, qui a tant de peine à s'établir en France, & qui pourtant s'y établira, quoique pluſieurs de nos Médecins la combattent encore, comme leurs prédéceſſeurs ont combattu la circulation du ſang, l'émétique, & tant d'autres vérités inconteſtables, ou de pratiques utiles.

Toutes les Sciences & preſque tous les Arts ont été ſi bien cultivés à *Genève*, qu'on ſeroit ſurpris de voir la liſte des Sçavans & des Artiſtes en tout genre, que cette ville a produits depuis deux ſiecles. Elle a eu même quelquefois l'avantage de poſſéder des Etrangers célebres, que ſa ſituation agréable, & la liberté dont on y jouit, ont engagés à s'y retirer. Monſieur de Voltaire, qui, depuis quatre ans, y a établi ſon ſéjour, retrouve chez ces Républicains les mêmes marques d'eſtime & de conſidération qu'il a reçues de pluſieurs Monarques.

La fabrique qui fleurit le plus à *Ge-*

nève, eſt celle de l'horlogerie; elle occupe plus de cinq mille perſonnes, c'eſt-à-dire, plus de la cinquieme partie des citoyens. Les autres Arts n'y ſont pas négligés, entr'autres l'agriculture ; on remédie au peu de fertilité du terroir à force de ſoin & de travail.

TOUTES les maiſons ſont bâties de pierre, ce qui prévient très-ſouvent les incendies, auxquels on apporte, d'ailleurs, un prompt remede, par le bel ordre établi pour les éteindre.

LES Hôpitaux ne ſont point à *Genève*, comme ailleurs, une ſimple retraite pour les pauvres malades & infirmes : on y exerce l'hoſpitalité envers les pauvres paſſans; mais ſur-tout on en tire une multitude de petites penſions qu'on diſtribue aux pauvres familles, pour les aider à vivre ſans ſe déplacer, & ſans renoncer à leur travail. Les Hôpitaux dépenſent par an plus du triple de leur revenu, tant les aumônes de toute eſpece ſont abondantes.

IL nous reſte à parler de la Religion de *Genève* ; c'eſt la partie de cet article qui

intéreſſe peut-être le plus les Philoſophes. Nous allons donc entrer dans ce détail ; mais nous prions nos Lecteurs de ſe ſouvenir que nous ne ſommes ici qu'Hiſtoriens, & non Controverſiſtes, & que raconter, n'eſt pas approuver.

La Conſtitution Eccléſiaſtique de *Genève* eſt purement presbytérienne ; point d'Evêques, encore moins de Chanoines : ce n'eſt pas qu'on déſapprouve l'Epiſcopat ; mais comme on ne le croit pas de droit divin, on a penſé que des Paſteurs moins riches & moins importans que des Evêques, convenoient mieux à une petite République.

Les Miniſtres ſont ou *Paſteurs*, comme nos Curés, ou *Poſtulans*, comme nos Prêtres ſans bénéfices. Le revenu des Paſteurs ne va pas au-delà de 1200 livres ſans aucun caſuel ; c'eſt l'Etat qui le donne, car l'Egliſe n'a rien. Les Miniſtres ne ſont reçus qu'à vingt-quatre ans, après des examens qui ſont très-rigides, quant à la ſcience & quant aux mœurs, & dont il ſeroit à ſouhaiter que la plûpart de nos Egliſes Catholiques ſuiviſſent l'exemple.

LES Eccléſiaſtiques n'ont rien à faire dans les funérailles ; c'eſt un acte de ſimple police, qui ſe fait ſans appareil : on croit à *Genève*, qu'il eſt ridicule d'être faſtueux après la mort. On enterre dans un vaſte cimetiere, aſſez éloigné de la ville ; uſage qui devroit être ſuivi partout.

LE Clergé de *Genève* a des mœurs exemplaires : les Miniſtres vivent dans une grande union ; on ne les voit point, comme dans d'autres pays, diſputer entr'eux avec aigreur ſur des matieres inintelligibles, ſe perſécuter mutuellement, s'accuſer indécemment auprès des Magiſtrats : il s'en faut cependant beaucoup qu'ils penſent tous de même ſur les articles qu'on regarde ailleurs comme les plus importans à la Religion. Pluſieurs ne croient plus la Divinité de Jeſus-Chriſt, dont Calvin leur chef étoit ſi zélé défenſeur, & pour laquelle il fit brûler Servet. Quand on leur parle de ce ſupplice, qui fait quelque tort à la charité & à la modération de leur Patriarche, ils n'entreprennent point de le juſtifier ; ils avouent que Calvin fit une action très-blâmable, & ils ſe contentent (ſi c'eſt un Catholique

qui leur parle) d'oppoſer au ſupplice de Servet cette abominable journée de la S. Barthelemy, que tout bon François deſireroit effacer de notre Hiſtoire avec ſon ſang, & ce ſupplice de Jean Hus, que les Catholiques mêmes, diſent-ils, n'entreprennent plus de juſtifier, où l'humanité & la bonne foi furent également violées, & qui doit couvrir la mémoire de l'Empereur Sigiſmond d'un opprobre éternel.

» CE n'eſt pas, dit Monſieur de Vol-» taire, un petit exemple du progrès de » la raiſon humaine, qu'on ait imprimé » à *Genève* avec l'approbation publique, (dans l'eſſai ſur l'Hiſtoire Univerſelle du même Auteur), que Calvin avoit une » ame atroce, auſſi-bien qu'un eſprit éclai-» ré. Le meurtre de Servet paroît aujour-» d'hui abominable ». Nous croyons que les éloges dûs à cette noble liberté de penſer & d'écrire, ſont à partager également entre l'Auteur, ſon ſiecle & *Genève*. Combien de pays où la Philoſophie n'a pas fait moins de progrès, mais où la vérité eſt encore captive, où la raiſon n'oſe élever la voix pour foudroyer ce qu'elle condamne en ſilence, où même trop

d'écrivains pusillanimes, qu'on appelle *Sages*, respectent les préjugés qu'ils pourroient combattre avec autant de décence que de sûreté !

L'ENFER, un des points principaux de notre croyance, n'en est pas un aujourd'hui pour plusieurs Ministres de *Genève ;* ce seroit, selon eux, faire injure à la Divinité, d'imaginer que cet Etre plein de bonté & de justice, fût capable de punir nos fautes par une éternité de tourmens : ils expliquent le moins mal qu'ils peuvent les passages formels de l'Ecriture, qui sont contraires à leur opinion, prétendant qu'il ne faut jamais prendre à la lettre dans les Livres saints tout ce qui paroît blesser l'humanité & la raison. Ils croient donc qu'il y a des peines dans une autre vie, mais pour un tems ; ainsi le Purgatoire, qui a été une des principales causes de la séparation des Protestans d'avec l'Eglise Romaine, est aujourd'hui la seule peine que plusieurs d'entr'eux admettent après la mort : nouveau trait à ajoûter à l'Histoire des contradictions humaines.

POUR tout dire en un mot, plusieurs

Paſteurs de *Genève* n'ont d'autre Religion qu'un Socinianiſme parfait, rejettant tout ce qu'on appelle *Myſteres*, & s'imaginant que le premier principe d'une Religion véritable eſt de ne rien propoſer à croire qui heurte la raiſon : auſſi quand on les preſſe ſur la néceſſité de la révélation, ce dogme ſi eſſentiel du Chriſtianiſme, pluſieurs y ſubſtituent le terme d'*utilité*, qui leur paroît plus doux : en cela, s'ils ne ſont pas orthodoxes, ils ſont au moins conſéquens à leurs principes.

UN Clergé qui penſe ainſi, doit être tolérant, & l'eſt en effet aſſez pour n'être pas regardé de bon œil par les Miniſtres des autres Egliſes réformées. On peut dire encore, ſans prétendre approuver d'ailleurs la Religion de *Genève*, qu'il y a peu de pays où les Théologiens & les Eccléſiaſtiques ſoient plus ennemis de la ſuperſtition. Mais en récompenſe, comme l'intolérance & la ſuperſtition ne ſervent qu'à multiplier les incrédules, on ſe plaint moins à *Genève* qu'ailleurs des progrès de l'incrédulité ; ce qui ne doit pas ſurprendre : la Religion y eſt preſque réduite à l'adoration d'un ſeul Dieu, du moins

chez presque tout ce qui n'est pas peuple : le respect pour Jesus-Christ & pour les Ecritures, est peut-être la seule chose qui distingue d'un pur Déisme le Christianisme de *Genève.*

Les Ecclésiastiques font encore mieux à *Genève* que d'être tolérans ; ils se renferment uniquement dans leurs fonctions, en donnant les premiers aux Citoyens l'exemple de la soumission aux loix. Le Consistoire établi pour veiller sur les mœurs, n'inflige que des peines spirituelles. La grande querelle du Sacerdoce & de l'Empire, qui, dans des siecles d'ignorance, a ébranlé la Couronne de tant d'Empereurs, & qui, comme nous ne le sçavons que trop, cause des troubles fâcheux dans des siecles plus éclairés, n'est point connue à *Genève ;* le Clergé n'y fait rien sans l'approbation des Magistrats.

Le culte est fort simple ; point d'images, point de luminaire, point d'ornemens dans les Eglises. On vient pourtant de donner à la Cathédrale un portail d'assez bon goût, peut-être parviendra-t-on peu-à-peu à décorer l'intérieur

des

des Temples. Où ſeroit en effet l'inconvénient d'avoir des tableaux & des ſtatues, en avertiſſant le peuple, ſi l'on vouloit, de ne leur rendre aucun culte, & de ne les regarder que comme des monumens deſtinés à retracer d'une maniere frappante & agréable les principaux évenemens de la Religion ? Les Arts y gagneroient ſans que la ſuperſtition en profitât. Nous parlons ici, comme le Lecteur doit le ſentir, dans les principes des Paſteurs *Genevois*, & non dans ceux de l'Egliſe Catholique.

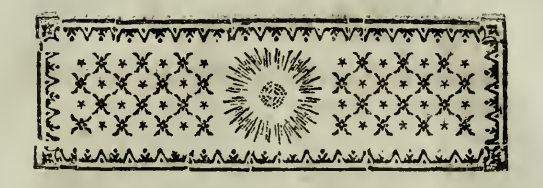
Le Service Divin renferme deux choſes, les Prédications & le Chant. Les Prédications ſe bornent preſqu'uniquement à la Morale, & n'en valent que mieux. Le Chant eſt d'aſſez mauvais goût ; & les vers François qu'on chante, plus mauvais encore. Il faut eſpérer que *Genève* ſe réformera ſur ces deux points. On vient de placer une orgue dans la Cathédrale, & peut-être parviendra-t-on à louer Dieu en meilleur langage & en meilleure muſique. Du reſte, la vérité nous oblige de dire, que l'Etre ſuprême eſt honoré à *Genève* avec une décence & un

recueillement qu'on ne remarque point dans nos Eglises.

Nous ne donnerons peut-être pas d'aussi grands articles aux plus vastes Monarchies; mais aux yeux du Philosophe, la République des Abeilles n'est pas moins intéressante que l'Histoire des grands Empires ; & ce n'est peut-être que dans les petits Etats qu'on peut trouver le modele d'une parfaite administration politique. Si la Religion ne nous permet pas de penser que les Genevois aient efficacement travaillé à leur bonheur dans l'autre Monde, la raison nous oblige de croire qu'ils sont à-peu-près aussi heureux qu'on le peut être dans celui-ci :

O fortunatos nimiùm, sua si bona norint !





EXTRAIT
DES
REGISTRES

DE LA VÉNÉRABLE COMPAGNIE des Pasteurs & Professeurs de l'Eglise & de l'Académie de GENÈVE.

Du 10 Février 1758.

L*A Compagnie informée que le VII tome de l'*Encyclopédie*, imprimé depuis peu à Paris, renferme, au mot* GENÈVE, *des choses qui intéressent essentiellement notre Eglise, s'est fait lire cet Article ; & ayant nommé des Commissaires pour l'examiner plus particuliérement, oüi leur rapport, après mûre délibération, elle a cru se devoir à elle-même & à l'édification publique,*

de faire & de publier la Déclaration suivante :

LA Compagnie a été également surprise & affligée, de voir dans ledit Article de l'*Encyclopédie*, que non-seulement notre Culte est représenté d'une maniere défectueuse (*a*), mais que l'on y donne une très-fausse idée de notre Doctrine & de notre Foi. L'on attribue à

(*a*) Ce qu'on dit du *Culte* dans l'Article *Genève* se réduit à ce peu de mots. « Le Culte est fort » simple ; point d'images, point de luminaire, » point d'ornemens dans les Eglises... Le Service » Divin renferme deux choses ; les Prédications » & le Chant. Les Prédications se bornent pres» que uniquement à la Morale, & n'en valent que » mieux. Le Chant est d'assez mauvais goût, & les » vers François qu'on chante, plus mauvais encore ». Si on en croit les Etrangers qui ont été à Genève, & les Genevois mêmes, cette exposition est fort exacte ; elle n'a rien, d'ailleurs, qui puisse blesser les Ministres de Genève. L'abolition des images est un des points de leur doctrine. Quand ils se borneroient à la Morale dans leurs Sermons, ils ne seroient point blâmables en cela, les matieres de dogme étant plus faites pour les Livres que pour la Chaire. Enfin il n'y a pas d'apparence qu'ils veuillent donner leur musique pour bonne, non plus que les vieux Pseaumes de Marot & de Beze.

plusieurs de nous sur divers articles des sentimens qu'ils n'ont point ; & l'on en défigure d'autres. L'on avance, contre toute vérité, que *plusieurs ne croient plus la Divinité de* JESUS-CHRIST.... & *n'ont d'autre Religion qu'un Socinianisme parfait, rejettant tout ce qu'on appelle Mysteres, &c.* Enfin, comme pour nous faire honneur d'un esprit tout philosophique, on s'efforce d'exténuer notre Christianisme par des expressions qui ne vont pas à moins qu'à le rendre tout-à-fait suspect ; comme quand on dit que, parmi nous *la Religion est presque réduite à l'adoration d'un seul* DIEU, *du moins chez presque tout ce qui n'est pas peuple ;* & que *le respect pour* JESUS-CHRIST *& pour l'Ecriture, est peut-être la seule chose qui distingue du pur Déisme le Christianisme de Genève.*

De pareilles imputations sont d'autant plus dangereuses & plus capables de nous faire tort dans toute la Chrétienté, qu'elles se trouvent dans un Livre fort répandu, qui d'ailleurs parle favorablement de notre Ville, de ses mœurs, de son Gouvernement, & même de son Clergé & de sa Constitution Ecclésiastique. Il est

triste pour nous que le point le plus important soit celui sur lequel on se montre le plus mal informé.

POUR rendre plus de justice à l'intégrité de notre Foi, il ne falloit que faire attention aux témoignages publics & authentiques que cette Eglise en a toujours donnés, & qu'elle en donne encore chaque jour (*b*). Rien de plus connu que notre grand principe & notre profession constante de tenir *la doctrine des saints Prophetes & Apôtres*, *contenue dans les Livres de l'ancien & du nouveau Testament*, pour une doctrine divinement inspirée, seule regle infaillible & parfaite de notre Foi & de nos mœurs. Cette profession est expressément confirmée par ceux que l'on admet au saint Ministere, & même par tous les membres de notre troupeau, quand ils rendent raison de leur Foi, comme Catéchume-

(*b*) Pourquoi donc dans l'opinion de la plûpart des Protestans, & notamment des Eglises de Suisse & de Hollande, l'Eglise de Genève passe-t-elle pour Socinienne, ou du moins pour favorable au Socinianisme ? Si les Ministres de Genève n'ont point donné lieu à cette opinion, il faut avouer qu'ils sont fort à plaindre.

nes, à la face de l'Eglise. On sçait aussi l'usage continuel que nous faisons du *Symbole des Apôtres*, comme d'un abrégé de la partie historique & dogmatique de l'Evangile, également admis de tous les Chrétiens. Nos Ordonnances Ecclésiastiques portent sur les mêmes principes: nos Prédications, notre Culte, notre Liturgie, nos Sacremens, tout est relatif à l'œuvre de notre Rédemption par JESUS-CHRIST. La même doctrine est enseignée dans les leçons & les theses de notre Académie, dans nos livres de piété, & dans les autres ouvrages que publient nos Théologiens, particulierement contre l'incrédulité, poison funeste, dont nous travaillons sans cesse à préserver notre troupeau. Enfin nous ne craignons pas d'en appeller ici au témoignage des personnes de tout ordre, & même des étrangers qui entendent nos instructions, tant publiques que particulieres, & qui en sont édifiés.

SUR quoi donc a-t-on pu se fonder, pour donner une autre idée de notre doctrine? Ou, si l'on veut faire tomber le soupçon sur notre sincérité, comme si nous ne pensions pas ce que nous ensei-

gnons & ce que nous professons en public, de quel droit se permet-on un soupçon si odieux ? Et comment n'a-t-on pas senti, qu'après avoir loué *nos mœurs* comme *exemplaires*, c'étoit se contredire, c'étoit faire injure à cette même probité, que de nous taxer d'une hypocrisie où ne tombent que des gens peu consciencieux, qui se jouent de la Religion ?

Il est vrai que nous estimons & que nous cultivons la Philosophie. Mais ce n'est point cette Philosophie licencieuse & sophistique dont on voit aujourd'hui tant d'écarts. C'est une Philosophie solide, qui, loin d'affoiblir la Foi, conduit les plus sages à être aussi les plus religieux.

Si nous prêchons beaucoup la Morale, nous n'insistons pas moins sur le dogme. Il trouve chaque jour sa place dans nos chaires : nous avons même deux exercices publics par semaine, uniquement destinés à l'explication du Catéchisme. D'ailleurs, cette Morale est la Morale Chrétienne, toujours liée au dogme, & tirant de-là sa principale force, particuliérement

des promeſſes de pardon & de félicité éternelle (*c*) que fait l'Evangile à ceux qui s'amendent, comme auſſi des menaces d'une condamnation éternelle contre les impies & les impénitens. A cet égard, comme à tout autre, nous croyons qu'il faut s'en tenir à la ſainte Ecriture, qui nous parle, non d'un Purgatoire (*d*), mais du Paradis & de l'Enfer, où chacun recevra ſa juſte rétribution, ſelon le bien ou le mal qu'il aura fait dans cette vie. C'eſt en prêchant fortement ces grandes

---

(*c*) Il ſeroit à ſouhaiter que les Paſteurs de Genève euſſent expliqué ici l'idée préciſe qu'ils attachent au mot *éternel*. On ſçait que pluſieurs Ecrivains Proteſtans ont entendu par ce mot, non pas *ce qui ne finira jamais*, mais *ce qui doit durer très-long-tems*. C'eſt ainſi qu'ils expliquent les paſſages de l'Ecriture où ſe trouve le mot *éternel*. On ſent donc combien il étoit néceſſaire que les Miniſtres de Genève levaſſent l'équivoque. Une ligne auroit ſuffi pour cela.

(*d*) Si par hazard il étoit vrai que l'Egliſe de Genève ne crût pas les peines *éternelles* dans le ſens rigoureux de ce mot, alors, ſuivant cette Egliſe, il n'y auroit plus proprement d'Enfer, mais ſeulement un Purgatoire, & l'Auteur de l'Article *Genève* auroit raiſon dans ce qu'il a avancé ſur ce ſujet. La différence des noms ne fait rien au fond de la choſe.

vérités, que nous tâchons de porter les hommes à la sanctification.

Si on loue en nous un esprit de modération & de tolérance, on ne doit pas le prendre pour une marque d'indifférence ou de relâchement. Graces à Dieu, il a un tout autre principe. Cet esprit est celui de l'Evangile, qui s'allie très-bien avec le zele. D'un côté, la charité Chrétienne nous éloigne absolument des voies de contrainte, & nous fait supporter sans peine quelque diversité d'opinions (*e*) qui n'atteint pas l'essentiel, comme il y en a eu de tout tems dans les Eglises même les plus pures : de l'autre, nous ne négligeons aucun soin, aucune voie de persuasion, pour établir, pour inculquer, pour défendre les points fondamentaux du Christianisme.

(*e*) On auroit desiré des exemples de *cette diversité d'opinions qui n'atteint pas l'essentiel*. Car cette diversité d'opinions pourroit tomber sur des articles, qui, selon d'autres Eglises, même Protestantes, seroient très-*essentiels* à la Religion, comme l'Eternité absolue & rigoureuse des peines de l'Enfer, la Trinité, l'Incarnation, &c.

QUAND il nous arrive de remonter aux principes de la Loi Naturelle, nous le faisons à l'exemple des Auteurs ſacrés, & ce n'eſt point d'une maniere qui nous approche des Déiſtes : puiſque, en donnant à la Théologie naturelle plus de ſolidité & d'étendue que ne font la plûpart d'entr'eux, nous y joignons toujours la révélation, comme un ſecours du Ciel très-néceſſaire (*f*), & ſans lequel les

---

(*f*) Voilà encore un mot qu'il auroit fallu expliquer; d'autant qu'il eſt de notoriété publique, qu'un des principaux Miniſtres de Genève, qui vit encore, & qui jouit, avec juſtice, d'une grande conſidération dans ſon Egliſe, ayant parlé dans la premiere édition d'un de ſes Ouvrages, de la *néceſſité* de la révélation, a changé ce mot dans les éditions ſuivantes, pour y ſubſtituer celui d'*utilité*. Or, la diſtance eſt grande de ce qui eſt *néceſſaire* à ce qui eſt ſimplement *utile*. Eſt-ce par ménagement pour leur confrere, que les Miniſtres de Genève n'ont pas expreſſément proſcrit en cette occaſion le terme d'*utilité* dont il s'eſt ſervi ? Mais de pareils ménagemens doivent-ils avoir lieu, dans un écrit où ces Miniſtres ont pour but de lever les ſoupçons qu'on a voulu répandre ſur leur Foi ? Enfin les Miniſtres de Genève regarderoient-ils les termes de *néceſſité* ou d'*utilité*, comme pouvant être indifféremment employés

hommes ne ſeroient jamais ſortis de l'état de corruption & d'aveuglement où ils étoient tombés.

Si l'un de nos principes eſt de *ne rien propoſer à croire qui heurte la raiſon*, ce n'eſt point là, comme on le ſuppoſe, un caractere de Socinianiſme. Ce principe eſt commun à tous les Proteſtans ; & ils s'en ſervent pour rejetter des doctrines abſurdes, telles qu'il ne s'en trouve point dans l'Ecriture ſainte bien entendue. Mais ce principe ne va pas juſqu'à nous faire *rejetter tout ce qu'on appelle Myſteres ;* puiſque c'eſt le nom que nous donnons à des vérités d'un ordre ſurnaturel, que la ſeule raiſon humaine ne découvre pas, ou qu'elle ne ſçauroit comprendre parfaitement, qui n'ont pourtant rien d'impoſſible en elles-mêmes, & que DIEU nous a revélées (*g*). Il ſuffit que cette ré-

---

dans cette matiere, & comme un des exemples de *cette diverſité d'opinions* qu'ils *ſupportent ſans peine*, & *qui n'atteint pas l'eſſentiel ?* Si ce n'eſt pas là leur façon de penſer, on les invite à s'en expliquer formellement, ſans quoi il reſtera toujours à leur égard des doutes fâcheux.

(*g*) Tout cet Article n'eſt pas clair, & avoit

vélation ſoit certaine dans ſes preuves, & préciſe dans ce qu'elle enſeigne, pour

---

d'autant plus beſoin de l'être, que c'eſt un des points les plus eſſentiels de la Profeſſion de Foi qu'on nous préſente. Les Miniſtres de Genève conviennent d'abord qu'*un de leurs principes eſt* en effet *de ne rien propoſer à croire qui heurte la raiſon ; ils ſe ſervent*, diſent-ils, de ce principe, *pour rejetter des doctrines abſurdes, telles qu'il ne s'en trouve point dans l'Ecriture ſainte bien entendue.* C'eſt donc par ce principe qu'ils rejettent, par exemple, la préſence réelle, comme *une doctrine abſurde*, comme *une doctrine qui heurte la raiſon*, & qui *ne ſe trouve point dans l'Ecriture ſainte bien entendue.* Or, les autres Myſteres de la Religion Chrétienne, ceux de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption, &c. ne heurtent pas moins la raiſon *en apparence* que le Myſtere de la préſence réelle, & ce dernier Myſtere n'eſt pas énoncé plus obſcurément dans l'Ecriture, que les premiers. Le principe admis par les Miniſtres de Genève va donc à proſcrire tous les Myſteres. Auſſi rien n'eſt-il moins ſatisfaiſant que la définition qu'ils donnent de ce qu'ils entendent par *Myſteres.* « Ce ſont, diſent-ils, des vérités *d'un ordre ſurnaturel*, que la ſeule raiſon humaine ne découvre pas, *ou* qu'elle ne ſçauroit comprendre *parfaitement*, qui n'ont pourtant *rien d'impoſſible en elles-mêmes*, & que Dieu nous a révélées ». 1° Il auroit fallu donner des exemples de ces vérités *d'un or-*

que nous admettions de telles vérités, conjointement avec celles de la Religion Naturelle ; d'autant mieux qu'elles se lient

---

dre surnaturel, sans quoi l'expression reste vague & équivoque. On demande, par exemple, aux Ministres de Genève si la Divinité de J. C. la Trinité, &c. sont pour eux au nombre de ces vérités d'*un ordre surnaturel ?* 2° Quand on appelle les Mysteres des vérités que la seule raison humaine ne découvre pas, *ou* qu'elle ne sçauroit comprendre *parfaitement*, le mot *ou* est-il *disjonctif* ou *explicatif ?* Veut-on dire qu'il y a des Mysteres que la raison ne découvre pas, & d'autres qu'elle découvre, mais qu'elle ne peut comprendre parfaitement (comme certaines vérités de Géométrie ?) ou bien veut-on dire que la raison humaine ne découvre pas les Mysteres *en ce sens* qu'elle ne peut les comprendre *parfaitement ?* L'une & l'autre de ces explications est de beaucoup trop foible pour répondre à l'idée qu'on doit attacher au mot de *Mystere*. Les Mysteres de la Religion sont des vérités que la raison humaine ne sçauroit, ni découvrir, ni comprendre, *même imparfaitement*, & qui sont *absolument* & *entièrement* au-dessus de sa portée. 3° Les Mysteres sans doute *n'ont rien d'impossible en eux-mêmes ;* mais *ils paroissent impossibles aux yeux de la raison*, & voilà ce qu'il étoit très-essentiel d'ajoûter, surtout quand on a commencé par dire que les Mysteres ne doivent point *heurter* la raison. Car rien ne *heurte* plus la raison, que ce qui lui paroît impossible. Mais ce qui *heurte* la raison,

ſort bien entr'elles, & que l'heureux aſſemblage qu'en fait l'Evangile forme un corps de Religion admirable & complet.

ENFIN quoique le point capital de notre Religion ſoit d'*adorer un ſeul DIEU*, l'on ne doit pas dire qu'elle *ſe réduiſe preſque à cela, chez preſque tout ce qui n'eſt pas peuple.* Les perſonnes les mieux inſtruites ſont auſſi celles qui ſçavent le mieux quel eſt le prix de l'alliance de grace, & que *la vie éternelle conſiſte à connoître le ſeul vrai DIEU, & celui qu'il a envoyé, JESUS-CHRIST, ſon Fils*, en qui *a habité corporellement toute la plénitude de la Divinité*, (*h*) & qui nous a été donné pour Sauveur,

---

n'eſt pas pour cela contraire à la raiſon, & les Myſteres ſont dans ce cas.

(*h*) Il eſt très-fâcheux que les Miniſtres de Genève, pour prouver qu'ils croient la Divinité de J. C. ſe contentent de rapporter un paſſage de l'Ecriture, ſans expliquer quel ſens précis ils donnent à ce paſſage. Arius & les autres hérétiques qui nioient la Divinité du Verbe, admettoient auſſi les expreſſions de l'Ecriture relatives au Fils de Dieu; mais ils expliquoient ces expreſſions conformément à leur erreur. On ſçait même combien peu le langage des Ariens différoit en apparence de

pour Médiateur & pour Juge, *afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Pere*. Par cette raison, le terme de *respect pour JESUS-CHRIST & pour l'Ecriture*, nous paroissant de beaucoup trop foible,

---

celui des Catholiques. Une seule lettre en faisoit la différence ; le Fils, selon les Ariens, étoit *homoiousios* au Pere, c'est-à-dire, *d'une substance SEMBLABLE ;* & selon les Catholiques, il étoit *homoousios*, c'est-à-dire *consubstantiel* ou *de la MÊME substance*. Pourvu qu'on ne forçât pas les Ariens à dire que J. C. étoit *Dieu*, *égal* en tout à son Pere, ils disoient, d'ailleurs, tout ce qu'on vouloit pour se rapprocher des Catholiques. Cependant il est clair qu'on ne croit pas réellement la Divinité de J. C. & l'unité de Dieu, (deux points essentiels du Christianisme) si on ne croit pas que J. C. est Dieu, consubstantiel & égal à son Pere, & ne faisant avec lui qu'un seul & même Dieu. Car si le Verbe n'est pas *égal* en tout à Dieu le Pere, le Verbe n'est pas Dieu; & le titre de Divinité qu'on lui donne, ne seroit en ce cas qu'un titre d'honneur & non de réalité ; & si le Verbe n'est pas *consubstantiel* au Pere, & qu'il lui soit *egal*, il y a plusieurs Dieux. On ne sçauroit donc trop inviter les Ministres de Genève à s'expliquer sur cet article important de la Religion avec une grande clarté, & sans la plus légere équivoque.

ou trop équivoque, pour exprimer la nature & l'étendue de nos ſentimens à cet égard, nous diſons que c'eſt avec foi, avec une véneration religieuſe, avec une entiere ſoumiſſion d'eſprit & de cœur, qu'il faut écouter ce divin Maître & le Saint-Eſprit parlant dans les Ecritures. C'eſt ainſi qu'au lieu de nous appuyer ſur la ſageſſe humaine, ſi foible & ſi bornée, nous ſommes fondés ſur *la Parole de* DIEU, ſeule capable de *nous rendre véritablement ſages à ſalut, par la foi en* JESUS-CHRIST : ce qui donne à notre Religion un principe plus sûr, plus relevé, & bien plus d'étendue, bien plus d'efficace; en un mot, un tout autre caractere que celui ſous lequel on s'eſt plu à la dépeindre.

TELS ſont les ſentimens unanimes de cette Compagnie, qu'elle ſe fera un devoir de manifeſter & de ſoutenir en toute occaſion, comme il convient à de fideles ſerviteurs de JESUS-CHRIST. Ce ſont auſſi les ſentimens des Miniſtres de cette Egliſe, qui n'ont pas encore cure d'ames, leſquels étant informés du contenu de la préſente Déclaration, ont tous demandé d'y être compris. Nous ne craignons pas non plus d'aſſurer que c'eſt le ſenti-

ment général de notre Egliſe ; ce qui a bien paru par la ſenſibilité qu'ont témoigné les perſonnes de tout ordre de notre troupeau, ſur l'article du Dictionnaire qui cauſe ici nos plaintes.

APRÈS ces explications & ces aſſurances, nous ſommes bien diſpenſés, non-ſeulement d'entrer dans un plus grand détail ſur les diverſes imputations qui nous ont été faites ; mais auſſi de répondre à ce que l'on pourroit encore écrire dans le même but (*a*). Ce ne

(*a*) Cette Déclaration a quelque choſe de très-ſingulier, à la ſuite d'une profeſſion de foi auſſi inſuffiſante que celle-ci. Les Miniſtres de Genève ne doivent pas craindre de rendre aux autres Egliſes un compte détaillé de leur foi. On leur demande donc avec confiance,

1°. S'ils croient les peines de l'Enfer *éternelles*, en ce ſens qu'elles n'auront jamais de fin ?

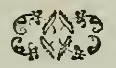
2°. Quels ſont les Myſteres qu'ils admettent ?

3°. S'ils croient que J. C. eſt Dieu, égal en tout à ſon Pere, & ne faiſant avec lui qu'un ſeul & même Dieu.

Ils doivent ſe faire d'autant moins de peine de répondre à ces queſtions, qu'elles leur ſont faites par un Théologien qui ne prend aucun intérêt à l'Article *Genève* de l'Encyclopédie, & qui deſire d'ailleurs très-ſincèrement d'être détrompé ſur l'idée que cet Article lui a donnée d'eux, & que la profeſſion de foi n'a pas ſuffiſamment détruite.

ſeroit qu'une conteſtation inutile, dont notre caractere nous éloigne infiniment. Il nous ſuffit d'avoir mis à couvert l'honneur de notre Egliſe & de notre Miniſtere, en montrant que le portrait qu'on a fait de notre Religion eſt infidele, & que notre attachement pour la ſaine Doctrine Evangélique n'eſt ni moins ſincere que celui de nos peres, ni différent de celui des autres Egliſes Réformées, avec qui nous faiſons gloire d'être unis par les liens d'une même foi, & dont nous voyons avec beaucoup de peine que l'on veuille nous diſtinguer.

J. TREMBLEY, *Sécretaire.*





AUTRES ÉCRITS
Sur la Lettre de M. ROUSSEAU *à M.* D'ALEMBERT.

SI le genre de Philosophie dont M. Rousseau fait profession, lui permettoit quelque retour d'amour propre, quel triomphe pour lui de voir, de toutes parts, des Ecrivains s'armer pour le combattre, & de rester le plus souvent victorieux ! Que sont devenues, en effet, la plûpart de ces Brochures faites contre lui ? A peine se souvient-on qu'elles aient existé, tandis que ses Ouvrages, vainqueurs du tems & de la critique, passeront à la postérité, qui admirera, comme nous, le charme de son éloquence & de son stile. Sa Lettre sur les Spectacles étant dans le goût de ses autres productions, devoit avoir naturellement le même sort, & essuyer les mêmes critiques. La principale est un Ecrit d'environ deux cents pages *in*-8°, intitulé, *P. A. Laval, Comédien, à M. J. J. Rousseau, Citoyen de Genève, sur les raisons qu'il expose pour réfuter M. d'Alembert, qui, dans le huitieme volume de l'Encyclopédie, article* GENÈVE, *prouve que l'établissement d'une Comédie dans cette Ville y feroit*

réunir la ſageſſe de Lacédémone à la politeſſe d'Athènes; chez *Durand*, rue du Foin.

On ne trouvera pas dans la Lettre de M. *Laval* le ſtile ſéduiſant de M. *Rouſſeau*, & l'art enchanteur avec lequel il ſçait préſenter ſes opinions, & tourner ſes raiſonnemens. Le Comédien, qui ſe pique d'avoir étudié en Théologie, ſuit, dans ſa façon d'argumenter, la méthode ſimple & uniforme de l'Ecole, & dit bonnement à ſon adverſaire : Pourquoi *dénigrer*, *vilipender* des gens qui ne vous ont point fait de mal ? Pourquoi exhaler une *bile odieuſe*, & taxer tous les Acteurs d'être inſolens, fourbes & fripons ? Je ne veux pas être leur apologiſte ; mais je prouverai que leur profeſſion eſt honnête. Je ne ſuis pas auſſi correct que vous dans mon ſtile ; mais je ſerai plus juſte & plus vrai. Avant que d'entrer dans le détail de vos raiſons, bonnes ou mauvaiſes, remontons à l'origine des Spectacles. Ici l'Auteur ne fait qu'extraire ce qu'a dit M. *Rouſſeau* ſur la naiſſance du Théâtre chez les Grecs ; & il ajoûte que peu-à-peu des gens ſans reſſource, élevés ſur des tréteaux, furent à l'égard des Prêtres Grecs, qui étoient les véritables

Comédiens de la Nation, ce que font, vis-à-vis de nos Prédicateurs, ces *miférables vendeurs d'images*, qui font payer *leurs fermons par l'achat d'un Saint-Suaire, ou d'un cantique de Saint Hubert.* Ces méprifables baladins, cette efpèce de vermine, continue M. *Laval*, infpirerent tant d'horreur, que l'opprobre en réjaillit encore aujourd'hui fur des gens dont l'état eft auffi éloigné de cette infamie, que nos Eccléfiaftiques le font des *Prédicateurs du Pont-neuf.*

Après cette excurfion fur la naiffance des Spectacles, l'Auteur revient vivement fur M. *Rouffeau*, & lui fait, dans fon ftile ordinaire, cette ruftique & burlefque apoftrophe : « J'aurois bien à faire, » s'il falloit démontrer le *faux* de tout ce » que vous dites. Je me contenterai de » relever les *abfurdités* les plus capables » de gliffer dans l'efprit des Lecteurs le » *venin* de votre Livre. A quel propos, » par exemple, faire une *mauvaife plai-* » *fanterie* fur les Acteurs de l'Opéra? Avez- » vous toujours tenu ce langage, vous » qui avez travaillé pour le Théâtre mê- » me que vous *infultez* ? Oui, on vous » a vu faire la Cour à ces Acteurs, lorf-

» qu'il étoit queſtion de donner au Pu-
» blic votre *Devin du Village.* Croyez-
» moi, faites *Amende honorable*, d'avoir
» été le premier inſtrument de l'*ennui* que
» quelques eſprits cauſtiques doivent avoir
» éprouvé à la repréſentation de votre
» Pièce. Je ſuis fâché que vous déclamiez
» contre des gens qui ont employé tous
» leurs talens à faire valoir les vôtres,
» & que vous avez payés d'ingratitude.
» Vous ne vous contentez pas de les
» tourner en ridicule; vous les taxez en-
» core d'être d'un caractère auſſi cruel
» que *Néron*; car vous parlez comme
» un homme convaincu qu'ils ne vous
» laiſſeroient pas dormir avec impunité.
» Si leurs talens ne doivent pas être mis
» en parallèle avec ceux de *Néron*, je ſuis
» également perſuadé que l'on ne peut,
» ſans une *monſtrueuſe calomnie*, leur
» prêter le cœur & les ſentimens de ce
» méchant Empereur. »

NOUS n'entrerons pas ſérieuſement dans les raiſons de M. *Laval* ſur la nature & l'utilité des Spectacles. Cette queſtion a été ſi long-tems & ſi ſouvent diſcutée; les autorités pour & contre ont été ſi religieuſement examinées, & ſi puiſſamment

combattues, qu'il n'eſt plus queſtion de revenir ſur cette matiere ; mais pour réjouir un moment, nous allons expoſer ici les raiſonnemens de l'Auteur les plus récréatifs par leur ſingularité ou leur ridicule. Une preuve, diſoit M. *Rouſſeau*, de l'inutilité des Spectacles, c'eſt que tout homme à qui on expoſera d'avance les crimes de *Médée*, les déteſtera peut-être plus au commencement qu'à la fin de la Pièce. Pourquoi cela, demande M. *Laval* ? « C'eſt qu'on ſe ſera accoutumé » à voir avec plaiſir ſur la ſcène une jolie » femme bien parée ; mais ſi malheureu- » ſement l'Actrice eſt laide, adieu la com- » paſſion qu'auroit pu provoquer ſa beau- » té. » M. *Rouſſeau* avoit dit encore que la pitié que la Tragédie inſpire, n'a jamais produit le moindre acte d'humanité. Son adverſaire lui oppoſe « un homme » en place qui, après la repréſentation » de *Nanine*, rentra chez lui avec pré- » cipitation, pour ordonner à ſon Suiſſe » de ne refuſer ſa porte à qui que ce fût, » pas même aux ſouguenilles & aux ſa- » bots. Le Suiſſe fut ſi fort étonné du diſ- » cours de ſon maître, qui juſques-là n'a- » voit apparemment pas été fort débon- » naire, qu'il dit à un valet de chambre

» qui ſe rencontra près de lui : *Morbleu, ſi*
» *je n'avois apperçu Mademoiſelle de* * * *
» *dans le carroſſe de Monſeigneur, je croi-*
» *rois qu'il vient de confeſſe.* » Une Tragédie, conclut M. *Laval*, où les mêmes préceptes d'humanité ſe ſeroient rencontrés, auroit eu le même effet que la Comédie de *Nanine.* « Vous avez vu jouer
» *Mérope*, & vous demandez des leçons
» d'humanité ! O *Voltaire !* quel Dieu
» t'inſpira la ſeconde ſcène du ſecond
» acte ? O *Rouſſeau !* quel démon te l'a
» fait oublier ? » Mais, reprend M. *Rouſſeau*, ſi les ſpectateurs ſont témoins de quelques actions vertueuſes qui ſe paſſent ſur la ſcène, ils n'en ſortent pas moins complices des crimes qu'ils y voient commettre. « Que répondre à cela, dit
» l'Apologiſte de la Comédie ? Lecteur,
» j'en ris. » M. *Rouſſeau*, qui ne rit pas, ſoutient que, ſi nos Auteurs modernes font aujourd'hui des Pièces plus épurées que celles d'autrefois, elles ſont auſſi plus ennuyeuſes ; & qu'il vaudroit autant aller au ſermon. « Cette apoſtrophe, s'é-
» crie M. *Laval*, eſt d'*un quelqu'un* qui
» n'y va pas, ou qui n'en entend que de
» mauvais. Quoi qu'il en ſoit, laiſſez aux
» Comédiens *le ſoin de ſe plaindre* que

» les Auteurs modernes les font *prêcher » au désert* ; laissez donc jouer la Comé- » die en paix ; sinon, l'on vous dira que » vous ressemblez à un fagot d'épines ; » par où le prendre ?

L'APOLOGISTE du Théâtre n'est pas moins plaisant, en justifiant les femmes attaquées par M. *Rousseau*, qu'en prenant la défense des Spectacles. « J'ignore, lui » dit-il, si vous avez à vous plaindre du » Sexe ; de quelque nature que soit le mé- » contentement qu'il vous a donné, ma » foi, vous n'êtes pas en reste. » C'est par cet agréable exorde qu'il commence son panégyrique. Le plus bel endroit de l'éloge, c'est celui où l'orgueil de l'homme vient s'humilier aux pieds d'une femme, & par un *effet nécessitant de ses charmes*, lui jurer une obéissance sans bornes. Si dans ces momens les femmes nous pardonnent notre humeur altière, c'est dans la crainte que la vengeance *n'anéantisse une partie de leurs plaisirs* ; car ces plaisirs, au dire de M. *Laval*, sont le principal motif qui les détermine à se rendre ; & si elles résistent quelquefois aux attraits de la volupté, elles ne tiennent presque jamais contre *les armes vic-*

torieuſes de l'impudence. M. *Rouſſeau* n'avoit rien dit de ſi fort, ni de ſi outrageant contre les femmes ; cependant, ſi l'on en croit ſon adverſaire, il avoit quelque droit d'en mal parler. Je m'en rapporte à vous-même, lui dit-il ; vous convenez que votre corps n'eſt, pour ainſi dire, plus qu'une ombre ; la *reconnoiſſance* pourroit peut-être vous avoir engagé à dire du mal de celles qui vous ont mis dans cet état ; *ſçavoir comment elles vous ont traité.*

ON trouve de bons raiſonnemens contre M. *Rouſſeau*, mais ſans bouffonneries, ſans ſarcaſmes, ſans invectives, ſans injures, dans les *Conſidérations ſur l'Art du Théâtre, à M. Jean-Jacques Rouſſeau, Citoyen de Genève, par M. Villaret ;* Ouvrage moins gros, mais du même format, & qui a paru en même tems que celui de M. *Laval*, chez *Coûtelier*, Quai des Auguſtins.

TOUTE cette Brochure ſe réduit à ces quatre aſſertions. Les Spectacles ſont bons en eux-mêmes. Ils peuvent s'allier avec les mœurs. Tout Gouvernement peut les comporter. La profeſſion de Comé-

dien eſt honnête. La premiere de ces propoſitions doit réſoudre toutes les autres ; car un Art bon par ſoi-même, ne peut être contraire aux mœurs, que dans le cas où l'on en feroit un mauvais uſage ; & c'eſt alors la faute des Amateurs ou des Artiſtes. Il n'y a rien qui ne puiſſe devenir pernicieux par l'abus ; la Comédie eſt, à cet égard, comme toutes les autres inventions humaines. Pouvant s'allier avec les mœurs, tout Gouvernement peut la comporter, & doit la protéger, puiſque tout Gouvernement a un intérêt ſenſible de perfectionner la morale qui forme un des plus ſolides fondemens de toute autorité légitime. Il eſt donc faux de dire qu'une profeſſion utile aux mœurs & au Gouvernement, ſoit déshonorante.

POUR ne pas répéter ce qui a été dit tant de fois, & qu'on redira ſans ceſſe, tant qu'on écrira ſur cette matiere, on n'entrera point dans l'examen des trois premieres aſſertions ; la quatrieme offre des objets plus particuliers : ce ſont les mœurs & la conduite des Comédiens. Que font-ils donc ces gens ſi décriés par M. *Rouſſeau* ? Il n'y a point de Corps

plus pacifique ; « rarement on entend les
» bureaux de *Thémis* retentir de leurs con-
» tentions. Les voit-on mériter davantage
» l'attention des interpretes des Loix dic-
» tées pour réprimer les attentats contre
» la société ? C'eſt, continue l'Auteur,
» une vérité ſinguliere, que j'oſe affirmer
» après de ſcrupuleuſes recherches, &
» qu'on peut diſcuter dans la derniere ri-
» gueur : depuis que nous avons des Spec-
» tacles réguliers en France, jamais Co-
» médien n'a été immolé à la ſûreté pu-
» blique en expiation de ſes forfaits. Feuil-
» letez les regiſtres criminels, vous ne
» verrez pas leurs noms écrits dans ces
» faſtes du crime. Ils ſont tranquilles ; ils
» ne troublent point l'ordre public ; orga-
» nes journaliers des plus ſublimes leçons
» de vertus, il n'eſt pas poſſible que leur
» ame n'en acquiere le goût. Ils ſe font
» aimer ; les perſonnes ſenſibles aux agré-
» mens de la ſociété, recherchent leur
» commerce, & cultivent leur amitié. Ils
» ſont ordinairement doux & civils....
» Jamais Comédien ne voit ſon confrere
» dans l'infortune, ſans le ſecourir ſelon
» ſes facultés ; ces ſecours n'humilient
» jamais les objets de leur généroſité ;
» une partie du produit de leurs travaux

» eſt deſtinée au ſoulagement des pauvres.
» Tel déclamateur, outré contre cette
» profeſſion prétendue profane, ne retran-
» che pas la moindre portion de ſes reve-
» nus ſuperflus, en faveur de l'Humanité
» ſouffrante; tandis qu'un Comédien, ſans
» oſtentation, apprend à reſſerrer les bor-
» nes de ſon néceſſaire, ſans autre mo-
» tif que de remplir les fonctions d'hom-
» me ſenſible, &c. »

Mais ces gens ſi tranquilles, ſi doux, ſi charitables, ſi honnêtes, ſi civils, ſi humains, répond M. *Rouſſeau*, ſont expoſés au jugement public, peignent des paſſions qui leur ſont étrangeres, & expoſent leur perſonne à être huée & bafouée pour une modique ſomme d'argent. Ils ſont expoſés au jugement public, reprend leur Apologiſte : mais ſur quel art, ſur quelle profeſſion ce jugement ne s'exerce-t-il pas ? Si c'eſt une choſe infâme d'être expoſé au jugement des hommes, il n'eſt point d'homme qui ſoit exempt d'infamie. Mais le Comédien peint des paſſions qui ne ſont pas les ſiennes ; & quel Artiſte n'eſt point dans le même cas ? L'objet général des Arts eſt l'imitation de la nature. Un Poëte,

un Orateur, un Peintre, un Statuaire, un Muſicien, &c. ne ſont que des imitateurs des paſſions. L'eſtime publique eſt la plus noble récompenſe de leurs talens; pourquoi le mépris ſeul ſeroit-il réſervé au Comédien ? Eſt-ce enfin parce qu'il paye de ſa perſonne ? Un Avocat, « gra-
» tifié pour ſoutenir le droit de ſes parties,
» par conſéquent auſſi peu déſintéreſſé que
» le Comédien, qui repréſente, ainſi que
» lui, des paſſions qui ne ſont pas les
» ſiennes, qui paye de ſa perſonne, qui
» court les mêmes riſques, qui ambition-
» ne les applaudiſſemens, craint le blâ-
» me, &c. en mérite-t-il moins l'eſtime
» publique ? Mais, direz-vous, il envi-
» ſage une fin utile; c'eſt de faire triom-
» pher les Loix. Celle du Comédien eſt-
» elle moins noble ? Il fait régner les
» mœurs.

TEL eſt le ton honnête & décent que prend, dans tout le cours de ſa Brochure, M. de Villaret, pour venger les Comédiens des reproches de M. *Rouſſeau*.

LES Poëtes Dramatiques ont-ils trouvé des moyens de purger les paſſions ? Non, répond M. *Rouſſeau*, & il le prouve par des

des faits. On ſe propoſe de faire voir auſſi par des faits, que ces moyens ont été employés. Voilà l'objet d'une *Lettre à M. Rouſſeau ſur l'effet moral des Théâtres*; Brochure de trente pages *in*-8°, ſans nom d'Auteur, ni de Ville, ni de Libraire.

QUEL fruit retire-t-on de la Tragédie de *Catilina*, & de celle de *Mahomet*, demande M. *Rouſſeau*? On y apprend à admirer les grands ſcélérats dont ces deux Pièces ſont le triomphe, à mépriſer les gens de bien qu'on n'y repréſente que comme des pédans ou des lâches. Dans l'*Avare*, un fils joue des tours à ſon pere, ſe moque de ſa malédiction. Dans *Georges-Dandin*, une femme libertine mépriſe ſon mari honnête homme, fait pis encore, & on l'applaudit : quels exemples pour des femmes, pour des enfans, &c!

ON répond à M. *Rouſſeau* : Vous citez *Catilina*, & moi je commence par citer *Britannicus*, enſuite *Cinna*, enſuite *Mahomet*, *Electre*, *Alceſte*, *Alzire*, l'*Avare*, le *Méchant*, le *Diſſipateur*, &c. Dans *Britannicus*, les Rois apprendront

que leurs actions les plus criminelles ne manqueront jamais d'approbateurs ; que, pour être vertueux, il ne faut consulter que soi-même, & non de vils esclaves ; que les meurtres ne sont jamais impunis ; que le crime ne promet que des plaisirs incertains, & qu'il est constamment suivi de tourmens inévitables, puisque le remords est toujours avec lui : ils ne pourront plus ignorer que qui peut tout, ne doit pas tout oser, &c. Dans *Cinna*, *Auguste* instruit de toute la conspiration, mande le conjuré, le convainc de la plus noire trahison, & ne le punit que par ces mots : *Soyons amis*, *Cinna*. Est-il pour les Rois de plus importantes leçons? Dans l'*Avare*, ce ne sont point les tours qu'un fils joue à son pere, qu'on veut faire passer pour honnêtes ; ils ne sont que les fruits & la punition de l'avarice qu'on veut faire éviter. Nous ne pousserons pas plus loin cette induction ; c'est toujours le même raisonnement ; & ces trois exemples en valent mille. Dans toutes les Pièces de Théâtre il y a d'honnêtes gens & des gens vicieux. Ceux-ci, dit M. *Rousseau*, sont des modèles dangereux que nous ne sommes que trop portés à imiter ; & il conclut que le Théâtre est pernicieux pour

les mœurs. Les autres, répond ſon adverſaire, ſont des exemples de vertu que nous ne manquerons pas de ſuivre ; d'où il infère que la Comédie « purge les paſ» ſions par des moyens plus sûrs, qu'au» cun de ceux qu'ont employé tous les » Ecrivains *ſacrés* & profanes. » Voilà tout le ſujet de cette Lettre moins approfondie que les deux Brochures précédentes.

Ce n'eſt plus l'Apologie des Spectacles, c'eſt le Panégyrique des femmes, qui fait l'objet d'une *Lettre à M. Rouſſeau, au ſujet de ſa Lettre à M. d'Alembert, par M. de Baſtide ;* quarante-deux pages *in*-12, chez *Bauche*, Quai des Auguſtins.

La Lettre entiere ne roule que ſur cette idée : M. *Rouſſeau* a dit du mal des femmes, parce qu'il eſt malade ; il en diroit du bien, s'il ſe portoit mieux. Il a d'autant plus de tort de ſe déchaîner contr'elles, ajoûte M. de *Baſtide*, que la nature les ayant placées ſur le trône en les formant, notre bonheur a commencé avec leur empire ; qu'elles n'enchaînent les hommes qu'avec des fleurs, & ne de-

mandent à leurs esclaves que de la constance & des desirs ; qu'il en est beaucoup parmi elles, qui ont les qualités, les talens, le génie, l'ame des plus grands hommes, & au courage desquelles on doit des Héros & des chefs-d'œuvre. « Interrogez nos plus grands Maîtres des Arts ; ils » vous diront combien les femmes aiment » ces Arts ; & s'y connoissent. Ils vous diront que les plans les plus ingénieux, » les idées les plus heureuses leur sont souvent venus des Femmes ; qu'ils ont » éprouvé cent fois que, d'un coup d'œil, » elles voyoient tout ce qu'il falloit ajoûter » à un ouvrage qu'eux-mêmes croyoient » fini ; que lorsqu'ils ont eu le bonheur » d'en avoir pour écolieres, ils ont trouvé souvent qu'au bout de trois jours, » ils parloient à des Maîtres, &c. &c. » Ces louanges sont des vérités, Monsieur ; mais elles vont se perdre dans » le gouffre de vos maux. ». Il y a sans doute de l'humeur & de l'exagération dans le mal que M. *Rousseau* a dit des femmes ; & il faut être effectivement un peu malade, pour les traiter avec si peu de ménagement. Mais aussi les éloges de M. de *Bastide* ne sont-ils pas trop hyperboliques ? Ils prouvent du moins que l'Au-

teur jouit d'une bonne ſanté. Il la promet également à M. *Rouſſeau*, ſi d'aimables ſonges lui repréſentent les femmes ſous des traits plus dignes de l'Humanité; car ce n'eſt qu'en dormant qu'il pourra commencer à s'apprivoiſer avec elles. *Zima*, jeune Indien, qui fuyoit le Sexe par maladie, & le mépriſoit par humeur, ne voyoit dans ſes rêves que des objets charmans. Il les aimoit pendant la nuit, & les déteſtoit pendant le jour. Peu-à-peu il s'accoutume à les voir; & quand ſon cœur eſt prêt à les aimer, la belle, la vertueuſe *Zirphé* lui apparoît. Il veut d'abord ſe défendre contre ſes charmes; vains efforts! *Zima* écoutera *Zirphé*, il l'aimera, l'adorera & expiera en ſanté les crimes de ſa maladie. On veut que ce ſoit là l'hiſtoire de M. *Rouſſeau*, juſqu'au dénouement qui ne tardera pas à s'accomplir.

La derniere Brochure que nous connoiſſons ſur cette matiere, eſt un *in*-8°. qui a pour titre: *Critique d'un Livre contre les Spectacles, intitulé: J. J. Rouſſeau, Citoyen de Genève, à M. d'Alembert*; 1760, 92 pages. On trouve d'abord dans cet écrit un aſſez long Diſcours préliminaire, où l'Auteur n'épargne ni les

épithètes injurieuses, ni les invectives contre son adversaire. Il tire ensuite du Livre de M. *Rousseau* les propositions qui lui paroissent les plus faciles à détruire, & il met à côté les réponses qu'il croit les plus victorieuses. C'est, pour ainsi dire, la seconde partie de sa Brochure. On peut regarder comme la troisieme ce qu'il intitule *Extrait de quelques pensées saines qui se rencontrent dans le Livre de J. J. Rousseau contre le Théâtre*, ou *Condamnation de son sistême par lui-même*. On ne voit pas aisément comment ces pensées, prises sans beaucoup de choix, combattent le systême de M. *Rousseau*. A la suite de ces pensées, l'Auteur a placé le *jugement de M. de Voltaire sur les Spectacles*, qui en effet est bien opposé à la Lettre à M. d'*Alembert*. Suit un Chapitre de Montagne sur la société. Enfin la Brochure est terminée par une *Lettre à Madame de * * *, sur les Spectacles*, c'est-à-dire, sur les conditions nécessaires pour qu'une Tragédie soit parfaite; mais cette derniere Pièce a peu de rapport avec le Livre de M. *Rousseau*.

Fin du Tome quatrieme.

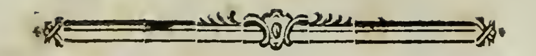


TABLE
DES ARTICLES

Contenus dans ce quatrieme Tome.

Fin de la Table.





K604719

Library
of the
University of Toronto

